

2183
186

NAPOLEON BONAPARTE,



DRAME EN SIX ACTES ET EN VINGT-TROIS TABLEAUX,

Par M. Alexandre Dumas,

REPRESENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, LE...

1831

PERSONNAGES.

NAPOLEON.
UN ESPION.
LE LOBRAIN.
JUNOT, SERGENT.
LE GÉNÉRAL CARTAUX.
SALICETTI.
FRÉRON. } représentans.
GASPARD.
LE GÉNÉRAL DUGOMMIER.
UN CAPORAL.
UNE SENTINELLE.

JOSÉPHINE.
LE GÉNÉRAL DUROC.
UN BANQUISTE.
UN CHIEUR PUBLIC.
UN PASSANT.
UN AUTRE.
UN MARCHAND DE PARAPLUIES.
CHARLES BOURIENNE.
UN HUISSIER.
LABREDECHE.
UN MERVEILLEUX.
UNE FEMME DU PEUPLE.
UN ENFANT.

LE GÉNÉRAL BERTHIER.
CAULAINCOURT.
DAVOUST.
RAPP.
MORTIER.

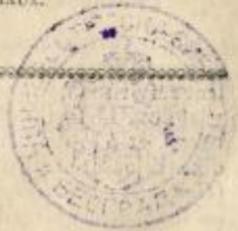
TALMA.
LE MINISTRE DE LA GUERRE.
UN HUISSIER.
MURAT.
L'EMPEREUR D'AUTRICHE.
LE ROI DE SAXE.
— DE BAVIERE.
— DE WURTEMBERG.
— DE PRUSSE.
PREMIER SOLDAT.
DEUXIEME SOLDAT.
TROISIEME SOLDAT.
QUATRIEME SOLDAT.
UN AIDE-DE-CAMP.
UNE JEUNE FEMME.

UNE ESTAFETTE.
UN ENVOYÉ.
BERTHIER.
RAGUSE.
TREVISE.
LES MARECHAUX.
GAULAINCOURT.
ROUSTAN.

LE MARQUIS DE LA FEUILLADE.
UN HUISSIER.
UN SOLICITEUR.
UN VIEUX MILITAIRE.
LE MINISTRE.
LE GRAND-MARECHAL.

DEUXIEME HUISSIER.
LA MARQUISE.
LE GRAND PARENT.
UN MEDECIN.
L'ABBE.
LA PETITE COUSINE.
UN VALET.
UN MATFLOT.
UN CAPITAINE DE VAISSEAU.
PREMIER GARDE DU CORPS.
DEUX GARDE-DU-CORPS.
UN VALET DE PIED.
UN FACTIONNAIRE.
UN COURTISAN.
QUATRE COURTISANS.
UN GENDARME.

SIR HUDSON LOVVE.
MARCHAND.
ANTOMARCHI.
BERTRAND.
LAS CASES.
UN OFFICIER ANGLAIS.
MADAME BERTRAND.
LES ENFANS.
PEUPLE, MARCHANDS, SOLDATS DE TOUTES ARMES, DAMES, GRISSETTES, VIVANDIÈRES, MARECHAUX.



ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

TOULON. — 1793.

L'intérieur d'une redoute. — Des embrasures où sont des canons et entre lesquelles on aperçoit Toulon; puis, derrière la chaîne de rochers où sont échelonnés les forts de Lartigues, Saint-Antoine et Faron.

SCÈNE PREMIÈRE.

Des soldats sont couchés par terre. Une sentinelle monte la garde au lever du rideau; trois hommes viennent le relayer; un réquisitionnaire prend sa place.

LA SENTINELLE. Ne laisser passer personne au milieu des travaux. Surveiller la route de Toulon à Marseille.

LE RÉQUISITIONNAIRE. Le mot d'ordre?

LA SENTINELLE. Toulon et liberté.

LE RÉQUISITIONNAIRE. Bon. (Les soldats

LE RÉQUISITIONNAIRE. La consigne?

SUPL.

s'éloignent.) Dites donc! dites donc! (*Ils reviennent.*) Comment avez-vous di ça!

LA SENTINELLE. Toulon et liberté.

LE RÉQUISITIONNAIRE. Et je laisserai passer tous ceux qui me diront ça.

LES SOLDATS. Oui.

LE RÉQUISITIONNAIRE. Vous pouvez filer maintenant. (*Il répète en allant de long en large.*) « Toulon et liberté..... Toulon et liberté. » C'est ça.

(Chantant.)

Ah! le triste état
Que d'être gendarme!
Ah! le noble état
Que d'être soldat!
Quand le tambour bat,
Adieu nos maîtresses;
Quand le tambour bat,
La nation s'en va. (3 fois.)

LE SERGENT JUNOT, qui s'est levé au commencement du couplet et qui l'a suivi par derrière au moment où il se retourne. Dis donc, citoyen réquisitionnaire, comment t'appelles-tu?

LE RÉQUISITIONNAIRE. Je m'appelle Lorrain, vu que je suis de la Lorraine.

JUNOT. Eh bien! citoyen Lorrain, en descendant de garde tu iras achever ta faction à la garde du camp.

LE RÉQUISITIONNAIRE. Pourquoi ça, sergent?

JUNOT. Parce qu'on ne chante pas sous les armes.

LE RÉQUISITIONNAIRE. C'est dit! —une autre fois je m'en souviendrai —Il est bon enfant le sergent; il aurait pu m'envoyer au cachot. Faut se consoler.

SCENE II.

LES MÊMES, BONAPARTE.

BONAPARTE, entrant. Et vous me faites dire qu'il n'y a plus d'artilleurs qui veulent servir ma batterie?

JUNOT. Le fort Mulgrave n'est qu'à 120 toises, et à la dernière attaque soixante-dix artilleurs ont été tués sur quatre-vingts. (*Un boulet passe et coupe des branches d'arbre qui tombent aux pieds de Bonaparte.*) Tenez, ils tirent comme à une cible.

BONAPARTE. Il fallait faire un appel aux hommes de bonne volonté.

JUNOT. Je l'ai fait, et pas un ne s'est offert.

BONAPARTE. Ah! c'est comme cela! Sergent, écrivez sur ce papier en grosses lettres: *Batterie des hommes sans peur.*

(*Un boulet enlève une partie de l'épaule et couvre de terre le sergent qui écrit.*)

JUNOT, secouant son papier. Bon! je n'ai pas besoin de sable.

BONAPARTE. Ton nom?

JUNOT. Junot.

BONAPARTE. Je ne l'oublierai pas.

LORRAIN. Qui vive?

JUNOT. Imbécille! tu vois bien que c'est le général en chef et les représentants du peuple.

SCENE III.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL CARTAUX, SALICETTI, GASPARI, FRÉRON.

BONAPARTE, au sergent. Mets cet écriteau en avant de la batterie, tout le monde maintenant voudra en être.

CARTAUX. Citoyen commandant, nous avons reçu de Paris un plan d'attaque, et nous venons te le communiquer.

BONAPARTE. Et quel est l'auteur de ce plan?

CARTAUX. Le célèbre général d'Arçon.

BONAPARTE. Qui n'a peut-être jamais vu la ville. — C'est le cinquième qu'on envoie de Paris, et le dernier de mes canonniers en ferait un moins mauvais que le meilleur d'eux tous... Voyons ce plan.

CARTAUX, lisant. Le général Cartaux s'emparera de tous les points occupés par l'ennemi du côté de la terre, en abandonnant entièrement la mer.

Il se rendra maître, à quelque prix que ce soit, des forts Faron, Saint-Antoine, Lartigues, Sainte-Catherine et Lamalgue.

Une fois maître de ces forts, il fera procéder sans relâche au bombardement de la ville.

BONAPARTE. Et combien d'hommes de renfort nous envoie-t-il pour exécuter ce plan?

CARTAUX. Pas un; il faudra nous contenter de ce que nous avons.

BONAPARTE. Soixante mille hommes ne suffiraient pas; et avec les renforts venus de l'armée de Lyon, nous sommes à peine trente mille.

FRÉRON. Il faudra pourtant bien exécuter les ordres du comité, ou ta tête, citoyen général, répond du succès.

BONAPARTE, lui prenant la main. Citoyen représentant, vois-tu d'ici cette citadelle incrustée comme un nid d'aigle aux flancs de cette montagne?..... C'est le fort de Faron que ton comité parisien nous ordonne de prendre. Si tu veux que j'exécute ses ordres, trouve-moi des soldats qui aient des ailes et amène-moi l'hippogriffe pour les y conduire.

GASPARIN. Eh bien! bornons-nous à la prise du fort Lamalgue.

BONAPARTE. Oui, et pour y arriver tu feras passer tes trente mille hommes entre le feu de quatre forts et celui du camp retranché qui est en avant de Toulon, et quand tu y auras laissé la moitié de tes hommes, avec le reste tu iras attaquer le fort Lamalgue, étoilé par Vauban, avec ses angles opposés aux angles, sa batterie de soixante pièces d'artillerie et ses trois mille hommes de garnison. (*S'asseyant sur une pièce.*) Insensés!

CARTEAUX, à Bonaparte. Citoyen commandant, as-tu dirigé une batterie de quatre obusiers sur la poudrière?

BONAPARTE. Oui.

CARTEAUX. Eh bien?

BONAPARTE. J'y ai jeté vingt obus dont dix-sept ont porté.

CARTEAUX. Sans résultat?

BONAPARTE. Sans résultat.

CARTEAUX. Il faut continuer.

BONAPARTE. Inutile!

CARTEAUX. Pourquoi?

BONAPARTE. La poudre a été transportée dans la ville.

FRÉRON. Il faut tirer sur la ville alors, et profiter de l'explosion du magasin où on l'a transportée pour faire une attaque.

BONAPARTE. Oui, ce serait bien; — mais qui m'indiquera celle des huit cents maisons de Toulon qu'il faut incendier?

FRÉRON. Brûle tout.

BONAPARTE. Est-ce à moi, qui suis Corse, de te rappeler que Toulon est français?

SALICETTI. Qu'importe! Turenne a bien brûlé le Palatinat.

BONAPARTE. C'était nécessaire à ses desseins; ici c'est un crime inutile.

FRÉRON. Serais-tu aristocrate par hasard? (*Bonaparte hausse les épaules.*) Citoyen général, il faut en finir. — Attaque la ville comme tu l'entendras; mais que dans huit jours la ville soit prise..... ou dans neuf jours je t'envoie à Paris comme suspect... et dans quinze, — tu comprends.

CARTEAUX. Oui, oui: eh bien! alors, je m'en tiens au plan du comité... L'attaque générale aura lieu demain.

BONAPARTE. Tu te perds, et l'armée aussi.

CARTEAUX. Mais que faire alors?

BONAPARTE, se levant et montrant sur la carte le fort du Petit-Gibraltar. C'est là qu'est Toulon.

CARTEAUX. Là?... mais pas du tout... Il nous montre l'issue de la rade.... Toulon n'est pas de ce côté.... (*A part.*) Prendre le Petit-Gibraltar pour Toulon!

BONAPARTE, avec force. C'est là qu'est Toulon, vous dis-je. Prenons ce fort aujourd'hui, et demain ou après-demain nous entrons dans la ville.

SALICETTI. C'est le mieux défendu.

BONAPARTE. Preuve qu'il est le plus important.

GASPARIN. Le commandant lui-même l'a jugé tellement imprenable, qu'il a dit que, si nous l'emportions, il se ferait jacobin.

BONAPARTE. Qu'on me charge de l'attaque, et dans douze heures je lui enfonce moi-même, ou mon épée dans la poitrine, ou le bonnet rouge sur la tête.

SALICETTI. Mais nous perdrons dix mille hommes.

BONAPARTE. Dix mille, vingt mille, qu'importe! pourvu qu'il m'en reste trois mille pour y mettre une garnison.

FRÉRON. Ah! voilà le philanthrope qui ne veut pas brûler huit cents maisons et veut faire tuer dix mille hommes...

BONAPARTE, s'éloignant. Niais!

CARTEAUX. Ainsi donc, citoyen commandant, tiens-toi prêt à foudroyer la ville.

BONAPARTE. D'ici?

CARTEAUX. Oui... Pendant ce tems.

BONAPARTE. Il y a deux portées de canon.

CARTEAUX. Non... Tu peux tirer.

BONAPARTE. Canonniers, commencez le feu.

(Les canonniers commandent sur toute la ligne: *En action! — Chargez!* Bonaparte pointe la pièce lui-même, prend une mèche, met le feu, et revient sans regarder où a porté le boulet.)

GASPARIN, qui a regardé attentivement. Il a raison, le boulet est tombé à deux cents toises au moins des ouvrages extérieurs.

FRÉRON. N'importe, ce jeune homme me déplaît: il sent l'aristocrate; mais nous le ferons bien obéir.

GASPARIN. Citoyens, le commandant paraît savoir ce qu'il faut faire mieux que personne, il faudrait le charger...

FRÉRON, sans l'écouter, à Carteaux. Général, viens donner tes ordres, et que dans une heure on commence l'attaque.

(Bonaparte le suit des yeux avec compassion; Carteaux sort avec Salicetti, Gasparin, Fréron, etc.)

SCÈNE IV.

BONAPARTE, LORRAIN, L'ESPION, UN SERGENT.

BONAPARTE, seul. Quand seront-ils donc las de nous envoyer des médecins et des

peintres pour nous commander?..... — Ils ont beau dire, c'est là qu'est Toulon...

LORRAIN, à un paysan qui cherche à se glisser sans être aperçu. Qui vive?... qui vive?...

LE PAYSAN, avec un accent provençal très-prononcé. Qu'est-ce qu'il faut que je réponde?

LORRAIN. Eh bien..... répond : Citoyen paysan, pardi!

LE PAYSAN. Citoyen paysan.

LORRAIN. C'est bon..... Et puis, maintenant, retourne d'où tu viens..... on ne passe pas.

LE PAYSAN, sans accent. On ne passe pas?

BONAPARTE, tressaillant au changement de voix. Si! — par ici l'on passe.

LE PAYSAN, entrant en scène. Merci, mon officier.

BONAPARTE. Ecoute donc.

LE PAYSAN, à part. Que me veut-il?

BONAPARTE. Tu es de ce pays?

LE PAYSAN. Je suis d'Ollioules.

BONAPARTE. Ah!... Et par quel hasard te trouves-tu de ce côté?

LE PAYSAN. C'est ces gueusards d'Anglais qui m'ont requis de force à Toulon, où j'étais, pour travailler aux fortifications du fort Malbousquet.

BONAPARTE. Et ils t'ont renvoyé?

LE PAYSAN. Non; je me suis sauvé.

BONAPARTE. Pourquoi?

LE PAYSAN. Il y avait trop d'ouvrage et pas assez d'argent.

BONAPARTE. Et tu vas?...

LE PAYSAN. À Marseille.

BONAPARTE lui tend la main. Bon voyage!

LE PAYSAN lui donne la main. Merci, citoyen.

BONAPARTE, l'arrêtant. À quels travaux t'employait-on?

LE PAYSAN. À la tranchée.

BONAPARTE. Et tu mettais des gants pour travailler?

LE PAYSAN, à part. Demonio! (Haut.) Pourquoi!...

BONAPARTE. Oui, si tu n'avais pas pris cette précaution, il me semble que le soleil et la fatigue t'auraient hâlé et durci les mains... Vois, moi, qui me pique d'avoir la main blanche et belle..... — Un paysan..... qui a travaillé..... Combien de jours?

LE PAYSAN. Quinze.

BONAPARTE. Quinze jours aux fortifications.... l'a aussi blanche et aussi belle que la mienne... Quel fat j'étais! (A un de ceux qui sont près de lui.) It is the spy!

LE PAYSAN, effrayé. Moi!

BONAPARTE. Tu sais l'anglais?

LE PAYSAN, à part. Imbécille!

BONAPARTE. Ah! ce n'est pas étonnant... tu es resté quinze jours avec les habits rouges, et tu as eu le tems d'apprendre leur langue.

LE PAYSAN. J'en ai retenu quelques mots.

BONAPARTE. Assez pour lire l'adresse d'une lettre que l'on t'aura chargé de porter, n'est-ce pas?

LE PAYSAN. Moi? et à qui?

BONAPARTE. Et que sais-je?... à laquelle ci-devant, sans doute, pour lui annoncer que Louis XVII a été proclamé à Toulon.

LE PAYSAN. Diable d'homme!.... — Ah!... si tu crois cela, tu n'as qu'à me fouiller.

BONAPARTE. Non.... il suffira que tu me remettes ce que tu as dans cette poche.

LE PAYSAN, tirant de sa poche et donnant à mesure. Voilà un briquet.... un couteau espagnol....

BONAPARTE. Oui, qui peut au besoin servir de poignard.

LE PAYSAN. Et un portefeuille qui n'est pas élégant; mais nous autres, nous ne sommes pas des muscadins..... Regarde dans les poches si tu veux; va, citoyen commandant, je n'ai pas de secrets, moi!

BONAPARTE, examinant le port-feuille. Et moi je ne suis pas curieux.... (S'arrêtant à une feuille plus blanche que les autres.) Tu avais craint de manquer de papier, que tu as fait ajouter cette feuille?

LE PAYSAN. Cette feuille?

BONAPARTE. Oui... Tu vois bien qu'elle n'est ni du même grain, ni de la même couleur. — Prête-moi ce couteau.

LE PAYSAN. Ma foi, je n'y ai pas fait attention; tout ce que je sais, c'est que c'est du papier blanc. Si tu veux écrire dessus....

BONAPARTE. C'est mon intention; mais auparavant, il est humide, il faudrait le sécher.

LE PAYSAN, troublé. Au feu?

BONAPARTE. Oui; en prenant garde de le brûler, cependant! — Canonnier, une mèche!

LE PAYSAN. Ciel et terre!

(Il regarde autour de lui, voit que la sentinelle seule l'empêche de fuir. Il tire un pistolet de sa poche, s'élance sur la sentinelle, tire le coup et blesse au bras Lorrain qui le saisit; aussitôt une lutte s'engage.)

BONAPARTE, hautement. Arrêtez l'espion des Anglais et des émigrés! (On se précipite sur lui; Lorrain, qui ne l'a pas lâché,

BONAPARTE. Je t'y autorise.

L'ESPION. C'est bien. Parle.

BONAPARTE. Ton laissez-passer du général Hood te rouvre les portes de Toulon?...

L'ESPION. J'y entrerai et en sortirai à toute heure.

BONAPARTE. Dans quelle partie de la ville ont été transportées les poudres qui se trouvaient dans ce bâtiment?

L'ESPION. Dans les caves d'une maison de la rue Saint-Roch ou Roch, comme ils l'ont appelée.

BONAPARTE. Eh bien! retournes-y à l'instant même. Au moyen d'une grenade, il faut mettre le feu à ces poudres.

L'ESPION. Bien.

BONAPARTE. Tu attendras le signal. Une fusée tirée d'ici te le donnera, et pendant que Toulon, réveillée en sursaut comme par un tremblement de terre, aura besoin de sa garnison pour contenir le peuple, et de son peuple pour éteindre l'incendie, je m'emparerai du Petit-Gibraltar, qui est la clef des portes. — Entends-tu?

L'ESPION. Oui.

BONAPARTE. Es-tu décidé?

L'ESPION, se disposant à partir. Je pars. (Revenant.) Le mot d'ordre?...

BONAPARTE, hésitant. Le mot d'ordre?

L'ESPION. Ne le dis pas, si tu veux, citoyen commandant; mais on tirera sur moi, on me tuera probablement; et alors qui rentrera dans la ville? qui mettra le feu aux poudres?

BONAPARTE. Tu as raison. — D'ailleurs, je ne veux pas me confier à toi à demi.... Toulon et liberté.

(L'Espion fait un signe et s'éloigne rapidement.)

LA SENTINELLE. On ne passe pas.

L'ESPION, à demi-voix. Toulon et liberté.

SCÈNE V.

BONAPARTE seul, puis GASPARIIN et JUNOT.

BONAPARTE. Voilà encore un de ces représentants du peuple.

GASPARIIN, entrant. Je te cherchais.

BONAPARTE. Me voilà.

GASPARIIN. Sais-tu que tu me parais le seul ici qui entende quelque chose à un siège?

BONAPARTE. Dis-tu ce que tu penses?

GASPARIIN. Oui.

BONAPARTE. Eh bien! tu dis vrai, citoyen représentant.

GASPARIIN. Si j'étais le maître, je te chargerais de diriger tous les travaux... Je

l'ai demandé, mais le général en chef et mes deux collègues s'y sont opposés; ils tiennent à leur plan d'attaque.

BONAPARTE. Ils ont tort.

GASPARIIN. Écoute, il y a déjà six jours que j'ai écrit au comité. — Je demande le remplacement de Cartaux par Dugommier.

BONAPARTE. A la bonne heure; avec celui-là nous nous entendrons.

GASPARIIN. Je l'attends de moment en moment. — Mais ils ont décidé pour cette nuit l'attaque du fort Faron et de Lartigues.

BONAPARTE. Nous y serons tous écrasés.

GASPARIIN. Oses-tu prendre sur toi une grande responsabilité?

BONAPARTE. Je ne crains rien.

GASPARIIN. Tu commandes l'artillerie; oppose-toi à ce qu'aucune pièce sorte de cette batterie. — Gagne du tems. Dugommier arrivera; ton plan sera adopté. — Je le crois bon. — S'il réussit, tu es général de brigade; s'il manque, ta tête tombe sur l'échafaud.

BONAPARTE. Pas une pièce d'artillerie ne bougera de place; je prends tout sur moi.

GASPARIIN. Mais réponds-tu de tes hommes?

BONAPARTE. Vois-tu cette batterie: depuis qu'elle est dressée ici, deux cents artilleurs ont été tués sur leurs canons. — Pas un seul n'y voulait faire le service; il y a une heure que j'y ai fait mettre cet écriteau avec le titre de Batterie des hommes sans peur. — Junot!

LE SERGENT JUNOT, s'avançant. Citoyen commandant?

BONAPARTE. Combien d'hommes se sont fait inscrire pour cette batterie?

JUNOT. Quatre cents environ.

BONAPARTE, à Gasparin. Tu vois si l'on peut compter sur ces hommes-là...

GASPARIIN. Surtout commandés par toi. — Adieu; et souviens-toi que je suis le premier qui ait deviné et reconnu en toi le génie militaire.

BONAPARTE. Ton nom?

GASPARIIN. Gasparin.

BONAPARTE. Je ne l'oublierai pas.... fûssé-je sur mon lit de mort.

GASPARIIN. Adieu, et vive la république!

BONAPARTE. Vive la république! — Adieu. (Après qu'il est parti.) Junot, as-tu reçu quelque éducation?

JUNOT. Pas trop, mon commandant.... Je sais lire, écrire, un peu de mathématiques... Quant au latin et au grec...

BONAPARTE. C'est inutile pour lire Vauhan, Folard et Montecuculli... Nous avons une bonne traduction de Polybe et des *Commentaires de César* : c'est tout ce qu'il faut.

JUNOT. Quant à ma famille...

BONAPARTE. Je ne m'informe jamais de cela... Je te demande, veux-tu être bon Français avec moi, — voilà tout.

JUNOT. Oui, mon commandant.

BONAPARTE. Je ne sais si je deviendrai autre chose que commandant d'artillerie... à tout hasard, veux-tu être mon secrétaire ?

JUNOT. Je le veux bien.

BONAPARTE. Eh bien ! va dire à Muiron, qui est ton capitaine, je crois.... que je te demande à lui ; — puis tu reviendras.

(Junot sort.)

SCENE VI.

BONAPARTE, ALBITTE, FRÉRON, DUGOMMIER.

(Les représentans du peuple Albitte et Fréron donnent aux fond des ordres aux canonniers qui sont aux pièces.)

BONAPARTE, qui entend du bruit. Qui touche à mes pièces ?

ALBITTE. Nous — qui en avons besoin ailleurs et qui les faisons transporter où nous en avons besoin.

BONAPARTE. Citoyens représentans, ces pièces ne bougeront pas de là... — Canonniers, en batterie.

(Les canonniers arrachent les pièces aux représentans et les replacent.)

FRÉRON. Tu méconnaiss nos ordres !

BONAPARTE. Faites votre métier de représentans du peuple, et laissez-moi faire celui d'artilleur.

FRÉRON. Mais...

BONAPARTE. Encore une fois ces pièces ne bougeront pas de là, je les enclouerai plutôt... — D'ailleurs cette batterie est où elle doit être ; j'en réponds sur ma tête.

FRÉRON. Enfant, on la risque en désobéissant aux ordres des représentans du peuple.

BONAPARTE. Eh bien ! elle peut tomber, mais elle ne pliera pas... Espionnez la gloire, retournez à Paris, dénoncez à la barre... c'est votre métier ; le mien est de prendre Toulon, je le prendrai, j'en jure sur mon nom !

FRÉRON. Et quel est ton nom ?

BONAPARTE. Napoléon Bonaparte.

(Le tambour bat aux champs, on entend les cris de *Vive la République !*)

ALBITTE. Qu'est cela ?

BONAPARTE. Rien... le nouveau général qui arrive.

FRÉRON. Quel est-il ?

BONAPARTE. Dugommier.

FRÉRON. Eh qui te l'a dit, quand nous l'ignorons nous ? Dugommier ! — c'est impossible.

BONAPARTE. Ecoutez alors.

FRÉRON. Il vient de ce côté ; allons au-devant de lui, peut-être nous cherche-t-il.

(Entrent Dugommier et Gasparin.)

BONAPARTE. Non, c'est moi qu'il cherche.

DUGOMMIER. Le commandant d'artillerie ?

BONAPARTE. Me voilà, citoyen général.

DUGOMMIER. Tu es un brave jeune homme : — éloignez-vous, citoyens, nous avons à causer... — Gasparin m'a parlé de ton plan d'attaque... Je l'approuve entièrement. Te sens-tu la force de l'exécuter?... S'il manque, je prends tout sur moi ; s'il réussit, je t'en laisse l'honneur.

BONAPARTE. J'en réponds.

DUGOMMIER. Donne donc tes ordres.

BONAPARTE. Nous allons attaquer ?

DUGOMMIER. A l'instant.

BONAPARTE. Canonniers, tirez une fusée de signal.

DUGOMMIER. Que vas-tu faire ?

BONAPARTE. Attendez... (*Moment de silence, explosion dans Toulon, tocsin, etc.*) Maintenant la ville est trop occupée de ses affaires pour se mêler des nôtres.

DUGOMMIER. Citoyens soldats, obéissez aux ordres de ce commandant comme s'ils étaient les miens.

BONAPARTE. L'armée de siège se divisera en quatre colonnes ; deux observeront les forts de Malbousquet, Balaguier et l'Eguillette. Un autre restera en réserve pour se porter partout où il y aura du danger : c'est moi qui la commande. La quatrième aura l'honneur de marcher sous les ordres du général en chef. Le capitaine Muiron, qui connaît les localités, se portera à l'avant-garde avec un bataillon.... Pendant ce tems je jeterai quelques centaines de bombes dans le Petit-Gibraltar. (*Tambours.*) Ah ! voilà nos voisins les Anglais qui s'éveillent. Allons, enfans, vive la liberté ! vive la république !

TOUT LE MONDE. Vive la république !

BONAPARTE. Commencez le feu.

(Les canonniers crient : *En action, chargez !*)

DUGOMMIER. Citoyens représentans, avancez et récompensez ce jeune homme ; car si l'on était ingrat envers lui, je vous



prévions qu'il s'avancerait tout seul. — Allons, enfans, au pas de charge!

TOUS LES SOLDATS. Vive la république!

DUGOMMIER. En avant! et la Marseillaise.

(Ils sortent tous en chantant la Marseillaise.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Deuxième Tableau.

FOIRE DE SAINT-CLOUD.

Baraques, marionnettes, cafés, lanternes magiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN SALTIMBANQUE, LABREDÈCHE LORRAIN, UN MARCHAND, DEUX PASSANS, UN CRIEUR.

LE SALTIMBANQUE, sur un tabouret, désignant alternativement deux tableaux avec une grande baguette. Entrez, entrez, citoyens, vous y voyez la fameuse bataille des Pyramides remportée par le général en chef Bonaparte sur le féroce Mourad-Bey, le plus puissant chef des Mamelucks. Vous y voyez encore la grande bataille de Marengo remportée par le premier consul Bonaparte. Vous remarquerez dans le coin à gauche la mort du citoyen général Desaix, qui tombe dans les bras de son aide-camp en prononçant ces paroles mémorables : — Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la république. — Entrez, entrez, citoyens; on ne paie qu'après avoir vu, et si vous n'êtes pas contents, on ne vous demande rien, absolument rien, rien du tout. Entrez, entrez, citoyens.

LABREDÈCHE. Le grand homme est-il bien ressemblant?

LE SALTIMBANQUE. Parfaitement.

LABREDÈCHE. Il faut que j'entre là! — et de l'enthousiasme! — On dit que le premier consul sait tout ce qu'on dit de lui en bien ou en mal. Ce sera une apostille pour ma pétition.

LE SALTIMBANQUE, au Lorrain. Pardon! citoyen, on n'entre pas ici avec sa pipe.

LORRAIN. Comment, muscadin, on n'entre pas avec sa pipe? Figure-toi donc qu'avec cette pipe je suis entré dans des palais égyptiens, que ta cabane et tout ton mobilier, toi compris, seraient passés par le soupirail de la cave...

LE SALTIMBANQUE. C'est possible, parce qu'en Egypte, tout le monde fume.

LORRAIN. C'est juste.

LE SALTIMBANQUE. Mais ici ça gêne la société.

LORRAIN. C'est juste qu'on t'a dit. Qu'est-ce que tu veux de plus?

(Il entre.)

UN MARCHAND. Achetez, achetez — Citoyenne, un beau parapluie. — Citoyen, une belle canne.

UN CRIEUR. Voilà ce qui vient de paraître à l'instant. C'est la marche de la cérémonie qui aura lieu demain, pour le couronnement du premier consul Bonaparte, sous le nom de Napoléon 1^{er}, empereur des Français, avec le détail des rues où passera le cortège. Voilà ce qui vient de paraître à l'instant sur le Moniteur. C'est le détail...

UN PASSANT. Combien?

LE CRIEUR. Deux sous.... Voilà ce qui vient de paraître...

LE PASSANT. C'est bon à savoir. Si je ne réussis pas ce soir, — eh bien! demain, d'une fenêtre, d'un grenier nous verrons... — Il devait être ici de sept heures et demie à huit heures. (Donnant son papier à un homme du peuple.) Eh bien? qu'est-ce que tu dis de cela, toi?

L'HOMME. Je dis que ça sera une belle cérémonie.

LE PASSANT. Et tu es content?

L'HOMME. Tiens, je suis bien! — y a distribution gratis.

LE PASSANT. Et voilà le peuple sur lequel nous comptons! — De quel quartier es-tu, citoyen?

L'HOMME. Faubourg Saint-Marceau, connu dans la révolution.

LE PASSANT. Eh! qu'est-ce que pense ton faubourg si républicain?

L'HOMME. Il est content.

LE PASSANT. Et il se voit tranquillement arracher la liberté?

L'HOMME. Voyez-vous, citoyen, la liberté, c'est le pain à deux sous la livre. Y a de l'ouvrage, et on paie en argent. Vive la liberté et l'empereur Napoléon! Je ne connais que ça.

LE PASSANT. Les misérables! pas un mot pour leur souverain légitime.

LE MARCHAND. Achetez, achetez, etc.

LE PASSANT, *suivant des yeux un homme dans la foule. Est-ce lui? (A demi-voix.)* Saint-Régent et Carbon.

DEUXIÈME PASSANT. Cerachies et Aréna.

PREMIER PASSANT. C'est toi?—Eh bien! quelles nouvelles?

DEUXIÈME PASSANT. J'ai fait passer un billet à George Cadoudal.

PREMIER PASSANT. Comment?

DEUXIÈME PASSANT. Dans son pain. Je lui dis que ce soir nous avons un rendez-vous ici, que Bonaparte y vient quelquefois déguisé pour connaître l'opinion du peuple, et que, si nous pouvons le joindre... Enfin... il nous connaît.

PREMIER PASSANT. Et Moreau?

DEUXIÈME PASSANT. Ah! Moreau! Il n'y a rien à attendre de lui; il fait de la délicatesse, de la grandeur d'âme. Nous étions parvenus à soulever les soldats en sa faveur, tous les moyens d'évasion étaient préparés, il a refusé d'en profiter; il veut être jugé. — Quant aux frères Polignac....

PREMIER PASSANT. Chut!... Il n'y a pas un instant à perdre. Demain on le corromme; s'il allait faire grâce aux conspirateurs, cela ruinerait le parti royaliste, en le dépopularisant encore. Et puis des gens graciés, il n'y a plus moyen de les faire conspirer. Ecoute. L'un de nous le suivra s'il vient ce soir, et au moment où il le frappera, l'autre criera au voleur à l'autre bout du marché. (*Apercevant l'espion qui rôde autour de lui.*) Cet homme nous observe toujours; — viens.

LE CRIEUR. Voilà ce qui vient de paraître, etc.

LABREDÈCHE, *sortant de la baraque.* Tenez, mon ami; — enchanté! il est impossible de ne pas le reconnaître, quand on a eu le bonheur de voir une seule fois le grand homme..... Je crois que voilà un homme qui m'écoute.

LORRAIN, *sortant.* Je vous dis que je ne paierai pas.

LE SALTIMBANQUE. Et pourquoi?

LORRAIN. Parce que vous avez dit que l'on ne payait que si l'on était content, et que je ne suis pas content du tout.—C'est

pas pour les deux sous; et la preuve..... (*Se retournant.*) Garçon! un petit verre... (*Il boit le petit verre et paie.*) Vous voyez bien que c'était pas pour les deux sous. Mais vous m'avez fait des pyramides qui me suffoquent, cré coquin, et puis à Marengo, le premier consul n'est pas ressemblant...

SCENE II.

LES MÊMES, BONAPARTE, DUROC.

LORRAIN. Oh! c'est que ce n'est pas à moi qu'il faut en faire accroire sur celui-là, au moins!—et me dire qu'il a les yeux noirs, quand il les a bleus! Je l'ai vu à Toulon quand il a dit: Ces batteries-là ne bougeront pas de là. Je l'ai vu aux Pyramides quand il a dit: Du haut de ces momumens, quarante siècles vous contemplant! Et tu te figures bien qu'après avoir été contemplé par quarante siècles, c'est pas toi qui me feras peur, entends-tu, paillasse! — Je l'ai vu au 18 brumaire, quand ils ont voulu l'assassiner, et que Murat nous a dit: Grenadiers, il y a là-dedans cinq cents avocats qui disent que Bonaparte est un.... — Ils en ont menti, que je dis. Eh bien! alors, dit-il, en avant, grenadiers, et faites-moi évacuer la salle aux avocats. — Ça ne fut pas long. Et il vient me dire à moi que son Bonaparte est ressemblant! Tandis que je l'ai vu vingt fois face à face comme je vous vois..... (*Voyant Bonaparte.*) Cré.... Cré.... Cré.... coquin!

BONAPARTE. Chut! et paie. (*A un marchand.*) Eh bien! comment va le commerce?

LE MARCHAND. Bien. Ça reprend. Oh! il était tems que premier consul se décidât à se faire empereur.

BONAPARTE. Tout le monde est donc content?

LE MARCHAND. Je crois bien!

BONAPARTE, à Duroc. Tu vois, Duroc... (*Au marchand.*) Et les Bourbons?

LE MARCHAND. Bah! qui est-ce qui y pense?

BONAPARTE. Il y a des conspirations tous les jours.

LE MARCHAND. Oui, parce que tant qu'il ne sera pas empereur et l'hérédité dans sa famille, ils auront l'espoir de revenir, si on l'assassine. Mais quand il faudra assassiner ses trois frères, tout le monde,..... bah! — Et puis, tenez, il a un tort, le premier consul: il s'expose trop. On dit

que tous les soirs il sort déguisé... Eh bien! qu'est-ce qui empêche un assassin?...

DUROC. Le citoyen a raison, et le premier consul a tort. — Vous entendez.

BONAPARTE. Oui, mais n'est-ce pas le moyen de savoir ce que l'on pense véritablement de moi. Crois-tu que le danger imaginaire que je cours ne soit pas bien racheté par le plaisir d'entendre faire mon éloge, de voir tout un peuple me regarder comme son sauveur? — Duroc, quand un jour peut-être on m'appellera usurpateur, j'aurai besoin de cette voix de ma conscience qui me criera : Le seul souverain légitime est l'élu du peuple, et qui plus que toi est souverain légitime?...

Pendant ce tems, un homme, qui s'est approché de lui, tire un poignard, lève la main, et va pour le frapper, lorsque l'espion se jette au-devant de lui.)

DUROC. A l'assassin!

L'ESPION, qui a détourné le coup. On se

jette au-devant du couteau, on reçoit le coup, et l'on ne crie pas.

CRIS DU PEUPLE. A l'assassin!

BONAPARTE. Silence! — Je puis être reconnu au milieu de ce tumulte. Donne ta bourse à cet homme qui m'a sauvé, et demande-lui son nom. — A demain aux Tuileries.

(Il sort.)

DUROC, à l'espion. La personne que vous avez sauvée désire savoir votre nom.

L'ESPION. Ai-je demandé le sien?

DUROC. Voilà sa bourse.

L'ESPION, montrant son bras. Voilà mon sang.

DUROC. Prends.

L'ESPION, jetant la bourse au peuple. Tenez, mes amis, buvez à la santé du premier consul. C'est lui qui était tout à l'heure au milieu de vous.

TOUS. Vive le premier consul!

Troisième Tableau.

Les Tuileries.

SCENE III.

CHARLES, puis **JOSÉPHINE.**

CHARLES, entrant. Neuf heures et demie : — le premier consul est en retard.

JOSÉPHINE, de la porte. Charles! Charles!

CHARLES. Ah! madame!...

JOSÉPHINE. Mon mari n'est pas encore sorti de sa chambre?

CHARLES. Vous savez qu'il m'a dit de ne le réveiller que lorsque j'aurais de mauvaises nouvelles, et aujourd'hui, je n'en ai que de bonnes.

JOSÉPHINE. Pour tout le monde?

CHARLES. Oui.

JOSÉPHINE, vivement. Il a signé?

CHARLES. Hier.

JOSÉPHINE. Et... a-t-il grondé?

CHARLES. Un peu.... Il trouve que six cent mille francs de dettes en six mois...

JOSÉPHINE. Neuf mois.

CHARLES. Eh bien! neuf mois.... — Il trouve, dis-je...

JOSÉPHINE. Charles, s'il savait!...

CHARLES. Ah! madame, qu'est-ce que vous allez me dire?...

JOSÉPHINE. Charles, vous qui êtes son ami de collège...

CHARLES. Ah! mon Dieu, vous m'épou-

JOSÉPHINE. S'il savait que je n'ai osé en avouer que...

CHARLES. Les trois quarts?... les deux tiers?

JOSÉPHINE, à demi-voix. La moitié.

CHARLES. Douze cent mille francs de dettes! Savez-vous ce que la nation accorde par an au premier consul?

JOSÉPHINE. Oui, cinq cent mille francs.

CHARLES. Eh bien! cela suffit à tout : pensions, faveurs, gratifications, traitemens, tout est pris là-dessus.

JOSÉPHINE. Charles, je vous jure que ce n'est pas ma faute.

CHARLES. Voyons... en conscience. J'ai vu un mémoire de Leroy : — trente-quatre chapeaux pour un mois!...

JOSÉPHINE. Ah! vous savez que Bonaparte n'aime pas à me voir plusieurs fois les mêmes chapeaux.

CHARLES. Oui; mais trente-quatre pour un mois : est-ce que vous en mettez deux par jour?

JOSÉPHINE. Non, mais ces fournisseurs me tourmentent, ils m'envoient des caisses pleines d'objets du meilleur goût, je ne sais lesquels choisir; alors ils me disent de garder tout, qu'ils n'ont pas besoin d'argent... — Je me laisse tenter; puis, sans que je sache comment, cela fait des sommes énormes.

CHARLES. Douze cent mille francs!

JOSÉPHINE. Oh! d'abord tout cela n'a point passé à ma toilette... — N'ai-je point mes pensions aussi... — Mes veuves, mes orphelins? Une main qui se tend vers moi peut-elle s'éloigner vide?

CHARLES. Oui, je sais que vous êtes bonne.

JOSÉPHINE. Si vous saviez comme cela fait du bien de donner!... — Puis je leur dis de prier pour le premier consul... pour moi.

CHARLES. Pour vous!... et que pouvez-vous désirer?

JOSÉPHINE. Charles... je suis quelquefois bien malheureuse!... — Ah! ce n'est point Bonaparte qui... non, vous savez s'il est bon avec moi! — Mais empereur, empereur, sera-t-il toujours le maître?... — Charles, vous a-t-il jamais parlé de divorce?

CHARLES. *vivement.* Jamais.

JOSÉPHINE. Oh! s'il vous en parlait, Charles, au nom du ciel! au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde... — Oh! le voilà, je l'entends... Je me sauve... — Charles, ne lui parlez pas des six cent mille francs qui restent... Plus tard... plus tard...

CHARLES. Et le bon sur le trésor?

JOSÉPHINE. Ah! donnez, j'oubliais.

SCÈNE IV.

BONAPARTE, CHARLES, UN HUISSIER.

BONAPARTE, à l'huissier. Un homme viendra ce matin; — il prononcera ces deux mots: *Toulon et liberté.* Vous me l'amènerez par cette porte. (*L'huissier sort.*) Asseyez-vous, Charles, nous aurons de la besogne aujourd'hui. Avez-vous les journaux? que disent-ils?

CHARLES. Les journaux français?

BONAPARTE. Non, ils ne disent que ce que je veux; je sais d'avance ce qu'il y a dedans... — Les journaux étrangers?

CHARLES. Les journaux anglais parlent de la guerre, et protestent de leur amour pour la paix.

BONAPARTE. Leur amour pour la paix! — Et pourquoi alors n'observent-ils pas le traité d'Amiens? Pourquoi s'obstinent-ils, contre toutes leurs promesses, à garder Malte, l'entrepôt de la Méditerranée, le relais de l'Égypte? — J'aimerais mieux leur abandonner le faubourg Saint-Antoine.

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'HUISSIER, puis L'ESPION.

L'HUISSIER. Voilà la personne qu'attend le citoyen premier consul.

(*L'espion entre enveloppé d'un manteau, Charles veut se retirer; Bonaparte lui fait signe de rester.*)

BONAPARTE, à l'espion. Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

L'ESPION, montrant Charles. Nous ne sommes pas seuls.

BONAPARTE. Parlons bas... Que dit-on du complot?

L'ESPION. C'est le vœu général.

BONAPARTE. Et les jacobins, complotent-ils toujours?

L'ESPION. Vous êtes prévenu contre eux; ce ne sont point les jacobins qui sont à craindre, ce sont les royalistes.

BONAPARTE. N'importe, ma police est mal faite.

L'ESPION. Je le crois.

BONAPARTE. J'ai manqué d'être assassiné hier à Saint-Cloud.

L'ESPION. Je le sais.

BONAPARTE. Comment?

L'ESPION. J'y étais.

BONAPARTE. Qui t'y avait envoyé?

L'ESPION. Personne.

BONAPARTE. Un homme me sauva la vie.

L'ESPION. En se jetant entre vous et l'assassin.

BONAPARTE. Et il a reçu le coup.

L'ESPION, ouvrant son manteau et montrant son bras. Dans le bras.

BONAPARTE, après un silence. Comment! c'est toi?

L'ESPION. Vous voyez qu'un espion peut être bon à autre chose qu'à faire la police; — quand ce ne serait qu'à servir de gaine à un poignard!...

BONAPARTE. Que puis-je faire pour toi? que veux-tu?

L'ESPION. Pour moi! et quels sont les titres ou le rang que l'on accorde à un espion? On lui donne de l'or, et vous ne m'en laissez pas manquer; on lui donne des ordres, — et j'attends les vôtres.

BONAPARTE. Eh bien! retourne au milieu du peuple, au milieu duquel je vais passer dans une heure pour aller à Notre-Dame. Dis que l'empereur Napoléon chérira encore plus ses sujets que le premier consul n'aimait ses concitoyens. Dis... dis enfin tout ce que ton dévouement pour moi t'inspirera. (*L'espion sort.*) Que cet homme est bizarre!



SCÈNE VI.

BONAPARTE, CHARLES.

BONAPARTE. Vous avez beau dire, monsieur mon secrétaire, la France a assez de république. Le Directoire a fait plus contre elle que la Montagne. — Et voyez ce qu'il reste de vieux Romains! — Sur trois millions cinq cent soixante-quatorze mille huit cent quatre-vingt-dix-huit votes, deux mille cinq cent soixante-neuf seulement sont négatifs. Vous voyez donc bien que c'est la France entière qui me donne le titre d'empereur, — et non moi qui le prends.

CHARLES. Votre Majesté aura beau faire...

BONAPARTE. Non, non, dites toujours : *Citoyen premier consul...* (*Regardant sa montre.*) Vous avez encore une heure à être républicain. — Eh bien! que disiez-vous?

CHARLES. Je disais, citoyen premier consul, que vous auriez beau faire, les rois de l'Europe vous regarderaient toujours comme leur cadet.

BONAPARTE. Eh bien! je les détrônerai tous, et alors je serai leur aîné.

CHARLES. Prenez garde, si vous refaites le lit des Bourbons, de n'y pas coucher dans dix ans.

BONAPARTE. Monsieur mon secrétaire! donnez-moi la liste des maréchaux de l'empire, — que je la signe. — Appelez les noms.

CHARLES. Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann, Lefèvre, Pérignon et Serrurier.

BONAPARTE. Dix-huit républicains! — Eh bien! vous verrez si un seul refusera le bâton de maréchal, parce qu'il lui sera donné par la main d'un empereur. — Je n'ai qu'un regret aujourd'hui : c'est de ne pouvoir joindre à cette liste les noms de Desaix et de Kléber. Votre misérable Directoire! s'il ne m'avait pas oublié — ou plutôt confiné en Egypte; s'il m'avait envoyé, comme il me l'avait juré, hommes et argent, je n'en serais pas revenu comme un fugitif. — Il est vrai qu'arrivé j'ai pris ma revanche. — Quels immenses projets cette bicoque de Saint-Jean-d'Acres est venue renverser! Si je l'avais prise, je trouvais dans la ville les trésors du pacha et des armes pour trois cent mille hommes; je soulevais et j'armais toute la Syrie; je marchais sur Damas et Alep; je grossis-

sais mon armée de tous les chrétiens, des Druses, et des mécontents que je recrutais, à mesure que j'avancé dans le pays; j'arrivais à Constantinople avec des masses armées; je fondais dans l'Orient, à la place de l'empire turc, un nouvel et grand empire qui fixait ma place dans la postérité, et peut-être revenais-je à Paris par Andrinople ou par Vienne, après avoir anéanti la maison d'Autriche... — Tout cela pouvait être, — et tout cela est à refaire. (*Un silence.*) Combien le port de Boulogne contient-il de bâtimens de descente?

CHARLES. Neuf cents. — Et à quand notre entrée à Londres?

BONAPARTE. Je n'en sais rien encore. — Oh! c'est par l'Inde, c'est dans l'Inde qu'il faut l'attaquer; c'est dans son commerce, et non dans son gouvernement qu'il faut l'atteindre. Quand je serai maître de tous les ports de la Méditerranée et de l'Océan; quand, sous peine de désobéir à ma volonté, on ne pourra y recevoir une voile anglaise, nous verrons!...

CHARLES. Mais pour cela il vous faut une monarchie européenne.

BONAPARTE, se mettant à griffonner. Oui, quand je l'aurai!... Fou que je suis!... — Voilà de bonnes plumes.

CHARLES. C'est que je les taille moi-même, attendu que, chargé de déchiffrer votre écriture, il est de mon intérêt que vous écriviez le moins mal possible.

BONAPARTE. Oui, oui. (*Le regardant fixement.*) Que pensez-vous de moi, Charles?

CHARLES. Mais je crois que vous ressemblez à un architecte habile, vous bâtissez derrière un échafaudage que vous ferez tomber quand tout sera fini.

BONAPARTE. Vous avez raison; je ne vis jamais que dans deux ans. — Écrivez : — « L'École Polytechnique recevra désormais une organisation toute militaire. Les élèves porteront des uniformes, et seront assujettis à la discipline des casernes. » — J'en veux faire une pépinière de grands hommes. Ce sera des généraux pour mon successeur. — J'ai bien fait de retrancher une lettre à mon nom : je gagne une signature sur neuf.

CHARLES. Si vous voulez signer?

(*On entend sonner les cloches.*)

BONAPARTE, s'interrompant. Laissez-moi écouter le son des cloches; vous savez combien je l'aime.

CHARLES. Surtout le son de celles-ci, qui vous annoncent que dans une demi-heure le premier consul Bonaparte sera l'empereur Napoléon.

BONAPARTE. Vous vous trompez : elles me rappellent les premières années que j'ai passées à Brienne. J'étais heureux alors.... (Entre Joséphine.) Eh bien ! que viens-tu faire ici, Joséphine ? — Voulez-vous nous laisser, Charles ?

(Charles sort.)

SCÈNE VII.

BONAPARTE, JOSÉPHINE.

BONAPARTE. Tu n'es pas encore en costume ?

JOSÉPHINE. Non, mon ami ; ce manteau impérial me coûte à jeter sur mes épaules. — Oh ! dis-moi : — n'as-tu pas de funestes pressentimens ?

BONAPARTE. Moi, non ; et lesquels ?

JOSÉPHINE. Ne crains-tu pas que la fortune ne puisse te reconnaître sous ton nouveau titre ? Elle te cherchera sous une tente et te trouvera sur un trône.

BONAPARTE. Enfant ! Eh ! serai-je jamais autre chose que le soldat de Toulon, le général d'Arcole ou le consul de Marengo ? Ma fortune m'a toujours suivi ; pourquoi veux-tu qu'elle s'arrête quand je vais toucher le but ? Pourquoi l'étoile de Bonaparte ne serait-elle pas celle de Napoléon ?

JOSÉPHINE. Oh ! n'étais-tu pas assez grand ?

BONAPARTE. Crois-tu que ce soit une vaine ambition qui me fasse désirer un nouveau titre ? crois-tu que je ne m'estime pas ce que je vauds ? — et que le manteau impérial ou la main de la justice me donneront à moi une plus haute opinion de moi ? L'Europe est vieille, — et ma mission est de la régénérer : — il faut que je l'accomplisse. Je ne voudrais pas être empereur, que le peuple m'élèverait malgré moi sur le pavois impérial. Mais je veux l'être, parce que, de même que seul je pouvais sauver la France, seul je puis la consolider. Général, un boulet pouvait m'emporter, et avec moi étaient perdues mes victoires. Consul à tans, un coup d'état, un comp de main peut me chasser comme j'ai chassé le Directoire ; consul à vie, il suffit d'un assassin, — et Cadoudal attend encore sous les verrous la peine d'un crime qu'il ne tente pas même de nier. Depuis quatre ans et demi que dure le consulat, la France est placée en viager sur ma tête ; l'empire et l'hérédité peuvent seuls... — Mais que je suis fou de faire de la politique avec toi, frivole et jolie, conseiller bâti de gaze et de dentelle ! Non, ma Joséphine, plus de ces conver-

sations, elles attristent tes yeux et ta bouche, et tous deux doivent sourire : soulage les malheureux, achète des chiffons et fais des dettes, beaucoup de dettes : voilà ta vocation à toi ; suis-la, et ne tente pas d'arrêter la mienne. — Ce n'est pas la plus heureuse !

JOSÉPHINE. Pardon ! — mais je veux encore te dire....

BONAPARTE. Quoi ?

JOSÉPHINE. Tu parles d'hérédité ! — pour qui ?...

BONAPARTE. J'aurai un fils, Joséphine. Le destin ne m'a pas conduit si haut par la main pour m'abandonner tout-à-coup. — Peut-être serai-je malheureux un jour ; — mais c'est quand il n'aura plus rien à m'accorder, — quand, comblé de tous les biens, je ne pourrai plus que descendre. Mon existence est une de ces grandes combinaisons du sort que la fortune veut compléter, dans son bonheur comme dans ses revers. — Joséphine, j'aurai un fils.

JOSÉPHINE. Mon Dieu ! quelle est donc ton intention ?... Ecoute, j'adopterai qui tu voudras ; tout enfant que tu me présenteras, en me disant : « Aime-le, » je l'aimerai comme j'aime Eugène, — mon Eugène ; ce sera mon fils, aussi cher que si je l'avais porté dans mon sein....

BONAPARTE. Eh bien ! Joséphine, — oui, — si le sort me refuse un fils, oui, j'en adopterai un digne de moi, qui aura le cœur de sa mère — et le courage de son père.... — Me comprends-tu ?

JOSÉPHINE. Oh ! je n'ose espérer...

BONAPARTE. Espère.

JOSÉPHINE. Eugène.

BONAPARTE. Eugène Beauharnais.

JOSÉPHINE. O mon ami ! mon Bonaparte !

BONAPARTE. Allez, mon impératrice ! Notre-Dame vous attend, et j'ai une couronne d'or à mettre sur vos beaux cheveux.

JOSÉPHINE, avec mélancolie. Ami, — j'aimerais mieux les fleurs de la Malmaison.

(Elle sort.)

BONAPARTE. Bonne Joséphine ! — Qu'y a-t-il, Charles ?...

CHARLES. Le sénat vient vous supplier d'accepter l'empire.

BONAPARTE. Dans un instant je vais le recevoir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHARLES, puis LABREDÈCHE,
HUISSIERS.

LABREDÈCHE, dans l'antichambre, parlant avec l'accent italien. Ze vous dis que ze sous de la société de notre Saint-Père le Pape, — un mousicien de sa chapelle : (*Il chante en fausset.*) Voyez... et que ze viens prendre les ordres de Sa Majesté l'empereur, — ze veux dire du premier consul.

CHARLES, à part. Oh ! mon Dieu, encore cet homme, le plus intrépide solliciteur que je connaisse, et qui a toujours un parent mort victime de l'autre gouvernement ! — Eh bien ! qu'y a-t-il ?

LABREDÈCHE. Ah ! citoyen secrétaire, tirez-moi des mains de vos citoyens huissiers ; ce sont de véritables géôliers ; j'ai été obligé de renoncer à ma qualité de Français, dont je suis si fier en ce jour immortel, afin d'arriver...

CHARLES. Eh bien ! monsieur, vous voilà ; que voulez-vous ?

LABREDÈCHE. Vous ne me reconnaissez donc pas ?

CHARLES. Au contraire, je me rappelle qu'en 98...

LABREDÈCHE. Je sollicitais.

CHARLES. Qu'en 1802...

LABREDÈCHE. Je sollicitais encore.

CHARLES. Enfin maintenant...

LABREDÈCHE. Je sollicite toujours. — Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute ; c'est celle de ceux qui ne m'accordent pas ce que je demande ; — mais j'espère que sous le gouvernement paternel de Sa Majesté l'empereur, j'obtiendrai enfin justice ; car vous savez que mon père...

CHARLES. Oui, oui.

LABREDÈCHE. Mon malheureux père est mort victime de son dévouement à la république, en combattant les chouans...

CHARLES. Ah ! votre père était républicain ?...

LABREDÈCHE. Non, non. (*A part.*) Que diable ai-je dit là, le jour du couronnement ?...

CHARLES. Royaliste, alors ?

LABREDÈCHE. Royaliste ? encore moins, monsieur.

CHARLES. Mais, enfin, il était l'un ou l'autre.

LABREDÈCHE. Il était monarchiste, monsieur !... (*A part.*) Voilà le mot trouvé !... (*Haut.*) Mais non partisan de la vieille monarchie, non, non ; il rêvait une dy-

nastie nouvelle, un trône militaire ; — il disait comme M. de Voltaire : (*Le premier qui fut roi...*) Qu'il serait heureux aujourd'hui s'il n'était pas mort victime...

CHARLES. Mais vous n'avez jamais pu appuyer vos demandes d'un extrait mortuaire.

LABREDÈCHE. Comment voulez-vous ?... Les mairies brûlées... — J'espère donc avoir part aux grâces qui seront accordées à l'occasion du grand jour...

CHARLES. Mais si vous êtes si dévoué à l'empereur, pourquoi ne pas vous engager ? Sa Majesté aura besoin d'hommes.

LABREDÈCHE. M'engager, moi ?... moi ? — je suis fils unique de femme veuve. (*A part.*) J'ai tué mon père, je peux bien resusciter ma mère. (*Haut.*) Mais avec votre protection, monsieur le secrétaire... si vous daignez...

CHARLES. Donnez.

LABREDÈCHE. Douze cents francs... une pension de 1,200 francs... ou une place dans les vivres. (*Près du bureau.*) Quand je pense que c'est ici que le grand homme s'est assis hier encore !... (*Se retournant.*) Voyez-vous, une place dans les vivres me serait peut-être plus agréable qu'une pension... parce que dans les vivres, sur une place de quinze cents francs, avec un peu d'économie, on peut mettre par an six ou sept mille francs de côté... (*Revenant au bureau.*) Que c'est sur ce bureau qu'il a signé ses immortels décrets ; que cette plume encore mouillée d'encre est celle avec laquelle il signera peut-être mon brevet de pension !... Parce que, tout bien considéré, voyez-vous, j'aime mieux une pension qu'une place ; cela n'entraîne pas à des heures de bureau ; on se présente tous les trimestres seulement, — tous les trimestres, n'est-ce pas ?

CHARLES. Oui.

LABREDÈCHE. Soyez tranquille, je serai exact. — Ainsi donc, vous avez la bonté de me dire que vous regardez cette faveur comme accordée ?

CHARLES. Moi ? point du tout !

LABREDÈCHE. Je vous demande bien pardon, cela vous est échappé. Mais vous voulez vous soustraire à ma reconnaissance, c'est d'une belle âme, monsieur !... Si je pouvais vous montrer la mienne, vous verriez qu'elle n'est pas indigne... — Ainsi voilà la plume, voilà la pétition... — Une signature, un *Bonaparte*, — je veux dire un *Napoléon* !... qu'il n'aille pas se tromper, diable !

CHARLES. Je la mettrai sous ses yeux, voilà tout ce que je puis vous dire.

LABREDÈCHE, *A part.* Et moi je cours sur le chemin de Notre-Dame lui remettre celle-ci, parce que si celui-là m'oublie... (*Haut.*) Adieu, monsieur, adieu, mon bienfaiteur! je vais joindre ma voix à toutes celles qui louent; qui bénissent.... Huissier, vous voyez comme je suis avec monsieur le secrétaire: — il désire que

désormais j'entre toujours sans faire anti-chambre.

CHARLES. Huissier, vous voyez bien ce monsieur qui sort?

L'HUISSIER. Oui, monsieur.

CHARLES. Eh bien! reconnaissez-le pour ne jamais le laisser entrer.

Quatrième Tableau.

La façade des Tuileries.

SCÈNE IX.

LABREDÈCHE, LORRAIN, PEUPLE, BOURGEOIS, MILITAIRES.

PLUSIEURS VOIX. Le voilà, le voilà!... non... — si... — pas encore.

UNE VOIX. Je vous dis que le cortège doit passer à onze heures précises. Voilà l'imprimé.

UN MONSIEUR. Il est onze heures un quart.

LORRAIN. Dites donc, est-ce que vous êtes chargé de faire l'appel, citoyen? il me semble qu'il est bien libre de sortir quand il voudra.

UNE FEMME. On dit que l'impératrice s'est trouvée mal.

LORRAIN. Je crois plutôt que c'est le pape, moi; — quand nous avons été au-devant de lui à Avignon, il était déjà tout malade qu'il m'en a fait de la peine.

UN MONSIEUR. Eh! non, il se porte très-bien.

LORRAIN. Ah! il se porte bien! c'est donc pour ça que mon officier qui commandait son escorte a eu si peur qu'y ne lui passât entre les mains, qu'il a voulu en donner un récépissé à l'officier de l'autre escorte, — et comme on aurait pu réclamer à Paris mieux qu'il n'avait reçu à Avignon, il a

mis sur le susdit récépissé: — Reçu un pape en assez mauvais état... — Voilà comme il se porte bien.

LABREDÈCHE, *survenant.* Pas du tout, mon ami, pas du tout; c'est que l'empereur reçoit le sénat: moi je sors du cabinet de l'empereur, rien que ça, et je sais à quoi m'en tenir.

LE PEUPLE. Ah! voilà la fenêtre qui s'ouvre.

UN MONSIEUR. Il va paraître; l'empereur va venir au balcon: — le voilà! le voilà!

LABREDÈCHE. Laissez-moi passer.

LORRAIN. Dites donc, citoyen, vous avez le coude pointu, je ne vous dis que ça.

UNE FEMME. Est-il malhonnête ce monsieur!... vous voyez bien que vous ne pouvez pas passer.

LABREDÈCHE. Il faut que l'empereur me voie, il faut que l'empereur m'entende....

TOUS. Le voilà! le voilà!

UN ENFANT. Maman, prends-moi dans tes bras, je ne vois pas.

TOUS. Vive le premier consul!

(*Il salue.*)

LABREDÈCHE. Vive l'empereur!

TOUS. Vive l'empereur!

LABREDÈCHE. Vive Napoléon-le-Grand!

LORRAIN, *se découvrant.* Vive le général Bonaparte!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Cinquième Tableau.

DRESDE.

Le palais du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAPOLÉON, BERTHIER.

NAPOLÉON, *dictant à Berthier.* Arrivée au Niémen, l'armée se disposera ainsi: à l'ex-

trême droite, en sortant de la Galicie sur Droguizzin, le prince de Schwartzemberg et trente-quatre mille Autrichiens; à leur gauche venant de Varsovie, et marchant sur Bialystock et Grodno, le roi de West-

phalie avec soixante dix-neuf mille deux cents Westphaliens, Saxons et Polonais ; à côté d'eux le prince Eugène achèvera de réunir vers Mariendol et Pilony soixante-dix-neuf mille cinq-cents Bavares, Italiens et Français ; puis l'empereur, avec deux cent vingt mille hommes commandés par le roi de Naples, le prince d'Eckmühl, les ducs de Dantzick, d'Istrie, de Reggio, d'Elchingen ; enfin, devant Tilsitt, Macdonald et trente-deux mille cinq cents Prussiens, Bavares et Polonais, formeront l'extrême gauche de la grande armée. — Ainsi Berthier, combien d'hommes en mouvement depuis le Guadalquivir et la mer des Calabres jusqu'à la Vistule ?

BERTHIER. Six cent dix-sept mille.

NAPOLÉON. Combien présens ?

BERTHIER. Quatre cent vingt mille.

NAPOLÉON. Combien d'équipages de ponts ?

BERTHIER. Six.

NAPOLÉON. De voitures de vivres ?

BERTHIER. Onze mille.

NAPOLÉON. De pièces de canon ?

BERTHIER. Treize cent soixante-douze.

NAPOLÉON. Bien.

BERTHIER. Et Votre Majesté croit pouvoir compter sur les soixante mille Autrichiens, Prussiens et Espagnols, qui marchent dans l'armée ?

NAPOLÉON. Oui.

BERTHIER. Votre majesté ne craint pas qu'ils se souviennent de Wagram, d'Iéna et de Saragosse !

NAPOLÉON. Ils ne s'en souviendront pas tant que je serai vainqueur. Il faut se servir de ses conquêtes pour conquérir ; d'ailleurs la campagne ne sera pas longue ; c'est une guerre toute politique : ce sont les Anglais que j'attaque en Russie ; ensuite on se reposera ; c'est le cinquième acte, le dénouement. — Datez mes ordres d'ici de Dresde, — et envoyez mes ordonnances aux journaux de Paris. Vous reviendrez avec Caulaincourt, Murat, Ney, et nos autres maréchaux.

BERTHIER. Votre Majesté recevra-t-elle ce matin les rois de Wurtemberg, de Prusse et de Westphalie, et quelque autres qui demandent à faire leur cour à Votre Majesté ?

NAPOLÉON. Plus tard ; — j'attends Talma. Vous les inviterez au spectacle pour ce soir, je les y conduirai. Allez.

SCENE II.

NAPOLÉON, UN HUISSIER, TALMA,
PUIS CAULAINCOURT.

L'HUISSIER. M. Talma.

NAPOLÉON. Faites entrer. (Talma entre, l'huissier sort.) Vous vous faites bien attendre Talma.

TALMA. Sire, ce n'est pas ma faute ; j'ai donné en entrant dans la cour au milieu d'un embarras de rois dont j'ai eu toutes les peines du monde à me retirer.

NAPOLÉON. Quand êtes-vous arrivé ?

TALMA. Hier soir, sire.

NAPOLÉON. Êtes-vous trop fatigué pour jouer aujourd'hui !

TALMA. Non, sire.

NAPOLÉON. Songez que vous aurez un parterre de têtes couronnées. — Quelles nouvelles du Théâtre-Français ?

TALMA. Des querelles.

NAPOLÉON. Toujours ! Entre ?...

TALMA. Entre les sociétaires, pour les rôles, pour les emplois.

NAPOLÉON. Je réglerai tout cela à Moscou. Votre république de la rue Richelieu me donne plus de mal que mes cinq ou six royaumes.

TALMA. Et que jouerais-je ? *Mahomet* ?

NAPOLÉON. Non, non, ils prendraient cela pour une application ; d'ailleurs, depuis que j'ai vu l'Égypte, je trouve Voltaire encore plus faux qu'auparavant.

TALMA. J'ai cependant entendu Votre Majesté louer *OEdipe*.

NAPOLÉON. La fatalité antique le soutient. Voyez-vous, tout le théâtre de Voltaire est un système dont 93 est la dernière pièce. Mais dites-moi, Talma, comprenez-vous, avec sa haine pour les rois, ses éloges exagérés de Louis XIV, roi d'opéra qui entendait assez habilement la mise en scène de la royauté, rien de plus ; qui faisait six mille francs de pension à Boileau, et laissait mourir de faim Corneille... Corneille que j'aurais fait ministre s'il eût vécu de mon tems !

TALMA. Je vois que je jouerai ce soir du Corneille.

NAPOLÉON. Oui, il est toujours beau sans cesser d'être vrai, celui-là. Il ne les force pas à se baisser pour passer par les petits escaliers de Versailles et les portes de l'œil-de-bœuf ; ses Grecs sont Grecs, ses Romains, Romains... Ils ont les jambes et les bras nus, et ne portent pas la livrée de Louis XIV.

TALMA. Votre Majesté me semble bien sévère.

NAPOLÉON. Ah! j'aime peu votre littérature moderne, Talma! elle a pris autant de peine pour s'éloigner de ses deux grands modèles, Corneille et Molière, que les Grecs en prenaient pour se rapprocher d'Eschyle et d'Aristophane. — Legouvé et Dubelloy ont eu un instant l'intention de nous faire une littérature nationale; — mais comme ces gardiens chargés de conserver les monumens du moyen âge, qui font blanchir les vieilles statues couchées sur les vieux tombeaux, — Dubelloy badigeonne Bayard, et Legouvé regratte Henri IV. — Quand nous imiterons les Grecs, que ce soit sur des sujets grecs, et alors ne nous écartons pas de leur belle simplicité. — Voyez *l'Agamemnon* de Lemercier... — Il faudra cependant en venir là, Talma, que l'on parlât comme la nature... — Je suppose qu'un jour on me mette en scène, moi! — Croyez-vous que je me ressemblerai si l'on me fait faire des phrases sonores et de grands gestes, — moi — bonhomme, — qui n'ai d'éloquence que par boutade, et qui gouverne le monde — les bras croisés.

TALMA. Votre Majesté a dû voir que cette opinion est la mienne.

NAPOLÉON. Oui, oui, vous êtes toujours simple et naturel, vous. Aussi a-t-on été long-tems sans vous comprendre. — Vous jouerez le rôle d'Auguste, Talma, — et je voudrais qu'Alexandre fût là ce soir pour vous entendre dire: « Soyons amis, Cinna. » — Adieu; voilà Caulaincourt que j'ai fait demander.

TALMA. Adieu, sire.

NAPOLÉON. A propos: — ils disent que c'est vous qui m'apprenez à me tenir sur mon trône; c'est pour cela que je m'y tiens bien. — A ce soir. (*Se retournant.*) Je ne suis pas content de vous, Caulaincourt.

CAULAINCOURT, qui entre. Et comment aurai-je eu le malheur de déplaire à Votre Majesté?

NAPOLÉON. Vous blâmez hautement la campagne de Russie.

CAULAINCOURT. Oui, sire.

NAPOLÉON. Et quels sont vos motifs? Parlez; vous savez que j'aime qu'on soit franc.

CAULAINCOURT. Sire, jusqu'à présent nous n'avons combattu que des hommes, et vous avez vaincu; — mais la Russie! une campagne n'y est possible que de juin à octobre: hors l'intervalle compris entre ces deux époques, une armée engagée dans ces déserts de boue et de glace y périt tout entière sans gloire! La Lithuanie est l'Asie encore plus que l'Espagne n'est

l'Afrique. Les Français ne se reconnaissent plus au milieu d'une patrie qu'aucune frontière ne limite. On ne s'étend pas ainsi sans s'affaiblir. C'est perdre la France dans l'Europe.... Car enfin, lorsque l'Europe sera la France, il n'y aura plus de France. Déjà même le départ de Votre Majesté la laisse solitaire, déserte, sans chef, sans armée... — Qui donc la défendra?

NAPOLÉON. Ma renommée. J'y laisse mon nom et la crainte qu'inspire une nation armée.

CAULAINCOURT. Je ne parle encore que de succès; mais en cas de retraite, sur quoi s'appuiera Votre Majesté? sur la Prusse, que nous dévorons depuis cinq ans, et dont l'alliance n'est que feinte ou forcée?...

NAPOLÉON. Ne suis-je pas assuré de sa tranquillité par l'impossibilité où je l'ai mise de renouer, même dans le cas d'une défaite? Oubliez-vous que je tiens dans ma main sa police civile et militaire? D'ailleurs, ne puis-je pas compter sur sept rois qui me doivent leurs nouveaux titres? Six mariages ne lient-ils pas la France avec les maisons de Bade, de Bavière et d'Autriche? Tous les souverains de l'Europe ne doivent-ils pas être effrayés comme moi du gouvernement militaire et conquérant de la Russie? de sa population sauvage qui s'augmente d'un demi-million d'hommes tous les ans? Pourquoi menacer mon absence des différens partis existans dans l'intérieur de l'empire? Je n'en vois qu'un seul: celui de quelques royalistes. Eh bien! qu'ai-je besoin d'eux? Quand je les soutiens, je me fais tort à moi-même dans l'esprit du peuple; car, que suis-je, moi? roi du tiers-état; n'étant pas né sur le trône, il faut que je m'y soutienne comme j'y suis monté, — par la gloire. Un simple particulier comme j'étais, devenu souverain comme je le suis, ne prut plus s'arrêter; il faut qu'il monte sans cesse; ou il redescend à compter du jour où il reste stationnaire. Ces hommes que ma fortune a hissés après elle n'ont déjà plus assez de leurs bâtons de maréchaux. C'est à qui les échangera contre des sceptres et des couronnes; ma famille me tiraille de tous côtés par mon manteau impérial; chacun réclame un trône, ou pour le moins un grand-duché. Il semble, à entendre mes frères, que j'aie mangé l'héritage du feu roi notre père. Eh bien! le moyen de contenir toutes ces ambitions, de réaliser toutes les espérances, c'est la guerre, la guerre toujours! — Et croyez-vous donc que je n'en sois pas las de la guerre? L'empereur Alexandre pèse seul au som-

met de l'immense édifice que j'ai élevé ; il y pèse jeune, plein de vie. Ses forces augmentent encore, quand déjà les miennes décroissent. Il n'attend que ma mort pour arracher à mon cadavre le sceptre de l'Europe. Il faut que je prévienne ce danger, quand l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Prusse et l'Autriche marchent sous mes aigles, — et que je consolide le grand empire en rejetant Alexandre et la puissance russe, affaiblie par la perte de toute la Pologne, au delà du Borysthène.

CAULAINCOURT. Votre majesté parle de sa mort, et si sur le champ de bataille où elle s'expose comme le dernier de ses soldats...

NAPOLEON. Vous craignez la guerre pour mes jours ! C'est ainsi qu'au tems des conspirations on voulait m'effrayer de Cadoudal. Il devait tirer sur moi, eh bien ! il aurait tué mon aide-de-camp. Quand mon heure sera venue, une fièvre, une chute

de cheval à la chasse me tueront auss bien qu'un boulet. — Les jours sont écrits !

CAULAINCOURT. Sire...

NAPOLEON, *le conduisant à une fenêtre.*
Voyez-vous là-haut cette étoile ?

CAULAINCOURT. Non, sire.

NAPOLEON. Regardez bien.

CAULAINCOURT. Je ne la vois pas, sire.

NAPOLEON. Eh bien ! moi je la vois. —

Passons au salon, l'heure de la réception est arrivée.

(Ils entrent au salon du fond. — La porte reste ouverte, et l'huissier annonce successivement :)

Sa majesté le roi de Saxe,

Sa majesté le roi de Wurtemberg,

Sa majesté l'empereur d'Autriche,

Sa majesté le roi de Naples,

Sa majesté le roi de Bavière,

Sa majesté le roi de Prusse.

(A mesure qu'un roi entre, Napoléon le reçoit ; il apparaît un instant au milieu d'eux, et le théâtre change.)

Sixième Tableau.

Les hauteurs de Borodino.

SCENE III.

MURAT, UN OFFICIER, UN SOLDAT,
UN DOMESTIQUE.

UN OFFICIER, *à la tête d'une colonne.*
Halte !

MURAT. Julien, aie soin de mon cheval et amène-m'en un autre. Lave la blessure qu'il a reçue au cou avec de l'eau-de-vie et du sel, — et tu m'apporteras un sabre plus lourd que celui-ci. — Ces Russes, il faut les fendre jusqu'à la ceinture pour qu'ils tombent.

DEUXIÈME SOLDAT. Il est bien heureux de les joindre ces gredins-là ! Voilà quatre cents lieues qu'ils nous font faire, et on n'a encore eu le plaisir de leur dire deux mots qu'à Vitepsk et à Smolensk.

MURAT. Je crois qu'ils nous attendent ici, mes braves. Bagration, Barclay et Kutusoff sont réunis et nous aurons de la besogne demain, ou je ne m'y connais pas. (*Jetant un de ses gants.*) Ici la tente de l'empereur : là la miennne. Vous, partout autour de nous ; couchez-vous près de vos armes, et ne dormez que d'un œil.

LE DOMESTIQUE. Voilà le sabre que votre Majesté a demandé ; son cheval l'attend.

MURAT. Bien. Messieurs, venez avec moi éclairer les flancs.

SCENE IV.

LES SOLDATS *au bivouac.*

DEUXIÈME SOLDAT. En voilà un qui a de bonnes jambes, à la bonne heure.

TROISIÈME SOLDAT. On dit qu'y veut s'faire roi des Cosaques.

QUATRIÈME SOLDAT. Bah ! et son royaume de Naples?...

PREMIER SOLDAT. On le donnera à un autre, donc ! — Ah ça ! qu'est-ce qu'il y a pour la marmite, les enfans ? (*Se retournant.*) Dites donc, les anciens, peut-on vous demander du feu ? — Ces gaillards-là ! ils ont un pot au feu soigné ! — Ah ça ! vous, voyons ; apportez à la masse, et de l'ordre surtout : (*les soldats ouvrent successivement leurs sacs*) de la farine, de la farine et de la farine... Eh bien ! avec ça nous aurons au premier service de la bouillie, au second de la bouillie, et au troisième de la bouillie... — Mille dieux ! en Prusse, en Allemagne, on avait toujours quelque dindon, quelque poule.....

SCENE V.

LES MÊMES, LORRAIN.

LORRAIN, *lui faisant passer une oie sous le nez.* Qu'est-ce que tu dis de ça, le vieux ?

PREMIER SOLDAT. Je dis que si c'était dans notre bouillie, ça lui donnerait une fameuse couleur.

LORRAIN, *mettant l'oie dans la marmite.* Eh bien ! gare les éclaboussures ! et une place au feu, place de soldat ; rien que ça, parce qu'on ne sait pas lire. La largeur de la main entre les deux genoux. — Voilà.

PREMIER SOLDAT. Ah ça ! mais d'où viens-tu, toi ? tu n'es pas de l'escouade.

LORRAIN. J'arrive de l'Andalousie ; et je vous en soulaite des Andalouses... (*Il envoie un baiser.*) Je ne vous dis que ça. — Quant aux hommes en Espagne, voyez-vous, c'est des drôles de particuliers : des manteaux qui marchent et une épée qui relève ; — voilà tout.

PREMIER SOLDAT. Ah ça ! qu'est-ce que ça mange ! Ça mange-t-il ?

LORRAIN. Ça mange de l'ail au chocolat... ou du chocolat à l'ail, je ne sais pas au juste. Ça se dit noble comme la cuisse à Abraham ; ça n'a pas le sou dans sa poche ; c'est sec comme de l'amadou, noir comme une taupe, — et ça fume comme un tulliau de poêle ; — voilà l'Espagnol.

PREMIER SOLDAT. C'est un joli peuple tout de même.

LORRAIN. Et le peuple russe, qu'est-ce que ça est ? car il faut faire connaissance avec ses nouveaux amis...

PREMIER SOLDAT. Mais la cavalerie, ce qu'on appelle vulgairement *Cosaques*, c'est des chevaux avec des cordes, des lances avec des clous et des figures avec des barbes. Quant à ce que ça mange, on ne peut pas le dire, attendu que, comme on ne trouve rien dans le pays, y n'y a pas d'échantillon...

LORRAIN. Et le pays par lui-même est-il agricole ?

PREMIER SOLDAT. Agréable ?

LORRAIN. Oui, agréable ou agricole, comme tu voudras...

PREMIER SOLDAT. Du tout. Par exemple, du brouillard à couper au couteau !

LORRAIN. Du brouillard, voilà une grande affaire ! J'ai été dans des peillys où les cavaliers ne se servent pas d'autre chose pour cirer leurs bottes. — C'est à cause du pôle.

PREMIER SOLDAT. Q'est-ce qu'y dit, hein ?

DEUXIÈME SOLDAT. Je ne sais pas. Il dit le pôle.

LORRAIN. Pour en revenir aux Espagnols...

UN SOLDAT. Ah ! bah, tes Espagnols ! Un joli peuple ! — Pas gai du tout.

LORRAIN. Pas gai ? — Il chante toute la journée.

UN SOLDAT. Quoi ?

LORRAIN. Les vèpres.

UN SOLDAT. Merci.

LORRAIN. Tenez, moi, je vas vous donner une idée du chant national. C'est l'histoire d'un vieux chrétien, brave homme, ma parole d'honneur !... — Écoutez, et le refrain en cœur ! (*Au tambour.*) Voyons, donne ton *lu*, toi ! (*Il tire des castagnettes.*) Et toi aussi, filmardo ! — En avant ! marche !

PREMIER COUPLET.

La mort a surpris dans un coin
Le valeureux don Sanche ;
Il est mort la tasse au groin,
Couché sur une planche.

(*Avec accompagnement de castagnettes.*)

Tra, tra, etc.

Issu d'un alguazil hargneux,
Il naquit en Castille,
Où, dans des sentiments pieux,
Sa mère mourut fille...

Tra, tra, etc.

Un quart d'heure avant son trépas,
Son redoutable père,
D'un petit bien qu'il n'avait pas
Le nomma légataire.

Tra, tra, etc.

De la disette quand le vent
Soufflait dans sa cuisine,
Il se régala gravement...

D'un air de mandoline.

Tra, tra, etc.

L'azur et le carmin des fleurs
Brillaient à son panache ;
Cupidon suspendait les cœurs
Au croc de sa moustache.

Tra, tra, etc.

SIXIÈME ET DERNIER COUPLET.

Celui-ci se chante le crêpe au bras et la larme à l'œil, — tenue de rigueur.

Pour payer son enterrement,
Ses anciennes maîtresses
Ont, avec leurs bagues d'argent,
Vendu leur fausses...

(*Bruit de tambours.*)

UN SOLDAT. L'empereur !

TOUS, se levant. L'empereur !

LORRAIN. L'empereur ? — Cré coquin ! v'là quatre ans que nous ne nous sommes vus ; nous allons nous trouver joliment changés.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NAPOLEON, DAVOUST, Saite.

NAPOLEON. Bonsoir, mes enfans, bonsoir ; j'ai voulu passer cette nuit au milieu

de vous. Il paraît enfin qu'ils vont nous attendre.

PREMIER SOLDAT. Pourvu qu'ils n'évacuent pas la nuit comme d'habitude...

NAPOLÉON. Non, non; Murat a reconnu leurs feux. C'est une bataille décisive, enfans. Comme aux Pyramides, mon brave, — car tu y étais.

PREMIER SOLDAT. Un peu.

NAPOLÉON, à un autre. Tu te souviendras d'Austerlitz, toi! c'est là que tu as eu la croix.

DEUXIÈME SOLDAT. Oui, pour avoir....

NAPOLÉON. Pris un drapeau. — Eh bien! êtes-vous contents, mes amis? votre capitaine a-t-il soin de vous? votre solde est-elle bien payée?

PREMIER SOLDAT. Oh! la solde est au courant. — Il n'y a que la ration qui est en retard.

NAPOLÉON. Voyons votre soupe. (*Il la goûte.*) Elle est bonne.

LORRAIN. Je crois bien. J'ai décroché une oie à balle; et une oie sauvage qui s'en allait vers le midi, — signe de froid.

NAPOLÉON à part. Oui, signe de froid; (*haut*) mais nous aurons du bon feu à Moscou, mes amis; et nous y attendrons le printemps. — J'ai soif; reste-t-il de l'eau dans les bidons?

LORRAIN. Non, mais j'ai aperçu une source en venant. Attendez...

(*Il sort.*)

NAPOLÉON, au prince d'Eckmühl. Davoust, — savez-vous que la retraite de ces gens-là m'épouvante! Tout est brûlé sur la route. Cela ressemble à un plan arrêté. On dirait que d'avance toutes leurs positions ont été prises étapes par étapes. Alexandre se tait. Je n'ai négligé aucune occasion de lui proposer la paix. Il faut que je sois à Moscou pour qu'il se décide, — sinon nous y prendrons nos quartiers d'hiver...

LORRAIN, la figure pleine de sang, et apportant de l'eau. Voilà.

NAPOLÉON. Qu'as-tu donc?

LORRAIN. Rien, J'ai pas vu un ravin et j'ai roulé dedans: — histoire d'arriver plus vite.

NAPOLÉON. Essuie ce sang, il empêche de voir tes cicatrices. (*Après avoir bu.*) Ton eau est excellente. Tes cicatrices te vont bien. — En voilà une que je ne te connaissais pas.

LORRAIN. Ah! c'est un Espagnol, — un don, un signor, qui m'a envoyé de derrière une haie ma feuille de route pour l'autre monde. Heureusement que je me suis arrêté à la moitié de l'étape.

NAPOLÉON. Tu ne sais pas lire, n'est-ce pas?

LORRAIN. Non, sire; — mais y n'y a pas d'affront: c'est la faute de mon père.

NAPOLÉON. J'ai créé pour les braves comme toi, qui ne savent pas lire, des places de gardes de l'aigle. Ils ont le grade d'officier. Ce sont eux qui veillent de chaque côté du drapeau, et ils n'ont d'autres fonctions que de le défendre. Je te nomme garde de l'aigle du sixième.

LORRAIN. Merci, mon Empereur. — Allons! allons! Voilà mon bâton de maréchal!

NAPOLÉON, se retirant sous sa tente avec Davoust, — à Murat qui entre. Ah! te voilà, Murat! Eh bien?

MURAT. Ils tiennent toujours. Des redoutes s'élèvent le long de la Moscowa; tout fait présager que demain nous les retrouverons dans les retranchemens.

NAPOLÉON. C'est une bataille d'artillerie qu'il faut livrer; — tant mieux.

MURAT, à Davoust. A propos d'artillerie, prince, pourquoi hier une de vos batteries a-t-elle refusé deux fois de tirer malgré mon ordre exprès?

DAVOUST. Parce que je ménage mes soldats et ne verse leur sang que lorsque c'est absolument nécessaire.

MURAT. Oui, vous êtes prudent...

DAVOUST. Et votre Majesté est par trop téméraire, elle; d'ailleurs nous verrons ce qu'il restera de votre cavalerie à la fin de la campagne: elle vous appartient, vous pouvez en disposer; quant à l'infanterie du premier corps, tant qu'elle sera sous mes ordres je ne la laisserai pas prodiguer.

MURAT. Oubliez-vous que si vous commandez à l'infanterie, je vous commande à vous? L'empereur vous a mis sous mes ordres.

DAVOUST. Et l'empereur a eu tort.

MURAT. Ah! je sais bien que votre prudence envers l'ennemi et votre inimitié envers moi datent de l'Égypte; mais si nous avons des différends, l'armée ne doit pas en souffrir, et nous pouvons les vider entre nous deux.

DAVOUST. Votre Majesté descendrait jusqu'à se battre avec un simple maréchal?

MURAT. Je me bats bien avec un Cosaque!...

NAPOLÉON, roulant un boulet sous son pied. C'est bien, messieurs; — je désire qu'à l'avenir vous vous entendiez mieux; — car tous deux vous m'êtes nécessaires; Murat avec sa témérité, et vous, Davoust,

avec votre prudence. — Allez prendre quelque repos ; il ne vous sera pas inutile pour la journée de demain. (*Ils sortent.*) Ce sera une terrible bataille ! — mais j'ai quatre-vingt mille hommes ; j'en perdrai vingt mille, j'entrerai avec soixante mille dans Moscou, les traîneurs nous y rejoindront, puis les bataillons de marche, et nous serons plus forts qu'avant la bataille. Quatre heures du matin... — Tous dorment, seul je veille avec ma pensée, pensée de guerre et de destruction ! Oh ! dormez, enfans, rêvez de vos mères et de votre patrie : — demain des milliers de vous seront couchés encore, mais sur une terre froide et sanglante... (*Une pause.*) Que c'est une bizarre fortune que la mienne ! homme obscur comme eux, et qui traîne à ma suite des milliers d'hommes ! Oh ! il y a des momens où, quand je suis seul, face à face avec mon génie, je frissonne, car je doute ! — Si ce que je crois mon étoile n'était que de l'audace et mon génie du hasard ! Quelle affreuse responsabilité que celle de la vie de tant de milliers d'hommes qui se lèveraient un jour sanglans et mutilés pour m'accuser devant Dieu, — devant Dieu qui me dirait : Tu n'as point reçu mission de faire ce que tu as fait, donc que les pleurs et le sang retombent sur ta tête !... — Oh ! c'est impossible !

Quels hommes ! ne dirait-on pas une race à part, ayant plusieurs existences à risquer ? Il y a treize ans qu'avec eux je suis venu tenter l'Orient par l'Égypte, et les briser contre ses portes. Dans l'intervalle nous avons conquis l'Europe, et les voilà, conduits par moi toujours, revenant par le Nord dans cette Asie, pour s'y briser encore peut-être !... Qui les a poussés dans cette vie errante et aventureuse ? Ce ne sont point des barbares cherchant de meilleurs climats, des habitations plus commodes, des spectacles plus enivrans ; au contraire, ils possédaient tous les biens, ils les ont

abandonnés pour vivre sans abri, sans pain, et pour tomber chaque jour successivement ou morts ou mutilés sur la route que je parcours, qui embrasse le cercle du monde, que je sème de tombeaux et qui conduit à l'immortalité — au néant. (*On entend battre la diane.*) Le jour, déjà le jour ! (*Tout le monde s'est levé.*) Eh bien, Duroc ?

DUROC, *suiwi de plusieurs maréchaux.*
L'ennemi a conservé sa même position.

NAPOLÉON. Battons-nous ! Mes amis, voilà le soleil d'Austerlitz.

MURAT. Qu'ordonne votre majesté ?

NAPOLÉON, *aux maréchaux qui l'entourent.* Voici le plan général. — Pendant le combat mes aides-de-camp vous porteront mes ordres particuliers. Eugène sera le pivot. C'est la droite qui engagera la bataille. Dès qu'à la faveur du bois elle aura enlevé la redoute qui lui est opposée, elle fera un à gauche, marchera sur le flanc des Russes, ramassant et refoulant toute leur armée sur leur droite et dans la Kalouga.

Trois batteries de soixante canons chacune seront opposées aux redoutes russes, deux en face de leur gauche, la troisième dans leur centre. Poniatowski et son armée s'avanceront par la vieille route de Smolensk ; vous attendrez ses premiers coups de canon pour donner : ce sera le signal. — Allez, messieurs.

Soldats ! voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk et à Smolensk ; que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : « Il était à cette grande bataille, sous les murs de Moscou. »

(Le théâtre change.)

Septième Tableau.

Le Kremlin.

SCÈNE VII.

NAPOLÉON, MARÉCHAUX.

NAPOLÉON, *entrant avec les maréchaux.*
Moscou vide ! Moscou déserte ! en êtes-vous bien sûr ? — Allez, Mortier, et ta-

Napoléon.

chez de découvrir quelques habitans. Ici tout est nouveau, eux pour nous, nous pour eux ; peut-être ne savent-ils pas même se rendre. — Pas la moindre fumée, pas le plus léger bruit ! c'est l'immobilité de Thèbes, c'est le silence du désert, Tré-

visé, surtout point de pillage! vous m'en répondez sur votre tête.

Me voilà donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars, dans le Kremlin!... — Il était tems. — Où est Murat?

UN MARÉCHAL. A la tête de sa cavalerie, poursuivant l'arrière-garde russe sur le chemin de Vladimir.

NAPOLÉON. Je l'aime ce Murat! toujours ardent, infatigable, comme en Italie, comme en Égypte! six cents lieues et soixante combats ne l'ont point fatigué. Le voilà qui traverse Moscou au pas de course, sans s'arrêter au Kremlin, — où je m'arrête, moi! Ah! que vous êtes froids, messieurs!... savez-vous bien où nous sommes?

BERTHIER. Oui, sire, à six cents lieues de Paris, avec une armée diminuée de quarante mille hommes par la bataille de la Moskowa, sans vivres, sans habits, sans munitions.

NAPOLÉON. Eh bien! ne sommes-nous pas dans la capitale ennemie? Moscou, veuve de ses trois cent mille habitans, vous paraît-elle trop étroite pour loger quatre-vingt mille hommes. Ces palais que vous partagerez entre vous, sont-ils moins somptueusement commodes que vos hôtels du faubourg Saint-Honoré et du quai d'Orsay? — Pour moi, j'avoue que j'aime mes Tuileries et mon Louvre; mais pour cet hiver, je me contenterai du palais des Romanoff et des Rurik.

CRIS DANS LA RUE. Un Français! un Français!

NAPOLÉON. Entendez-vous? un Français! Faites-le venir; que je sache quelque chose de ce bizarre secret. — Moscou déserte! (*Apercevant l'espion.*) Ah! c'est toi?

L'ESPION. Oui, sire.

NAPOLÉON. D'où sors-tu?

L'ESPION. De prison.

NAPOLÉON. De prison?

L'ESPION. J'ai été reconnu pour Français et arrêté à Moscou lorsqu'on a appris que votre majesté avait passé le Niémen.

NAPOLÉON. Est-il vrai que la ville soit déserte?

L'ESPION. J'ai vu sortir les derniers Russes par la porte de Kolumna.

NAPOLÉON. Ah! les Russes ne savent pas encore l'effet que produira sur eux la perte de leur capitale! Vous l'avez entendu, messieurs? Moscou est à nous, entièrement à nous; que chacun établisse son quartier dans la partie de la ville qui lui plaira, — mais avec ordre: songez que c'est notre Paris pour cet hiver. Allez, messieurs, et envoyez-moi le travail de Paris; je n'ai pas pu m'en

occuper depuis Smolensk. — A compter d'aujourd'hui, mes décrets seront datés du Kremlin. (*Ils sortent. A l'espion.*) Eh bien! qu'as-tu vu dans cette Russie?

L'ESPION. Un peuple âpre et dur comme sa terre, pétri pour l'esclavage, ignorant pour un siècle encore, et repoussant la civilisation, comme les autres le despotisme.

NAPOLÉON. Oui, oui, et il n'en est que plus dangereux, puisque la volonté d'un seul peut remuer ces énormes masses. Malheur, malheur à l'Europe, si je ne frappe pas le colosse au cœur! car si je le manque, qui le tuera? Mais d'ici je veille, sentinelle du monde civilisé, un pied sur l'Asie, un pied sur l'Europe. Enfants!... ils n'ont vu dans mon désir d'arriver à Moscou que la vanité de signer un décret daté de la Ville Sainte, assis sur le trône de Rurik et abrité par la croix d'or du grand Iwan... — Dieu me donne le tems et la force, et je fais de Moscou une des portes d'entrée de mon royaume européen! J'appelle d'ici l'univers à la civilisation, comme le muezzin appelle du haut des minarets les mahométans à la prière. Et alors, (*regardant autour de lui*) quelle voix s'élèvera pour dire: « Napoléon n'est pas l'envoyé de Dieu? » — Et quand je pense que je pouvais ne pas atteindre cette Moscou, être arrêté par une fièvre, une chute de cheval, un boulet, — et qu'alors on eût cru cette vaste combinaison une guerre ordinaire, une querelle d'empereur à empereur, un vulgaire euvalissement de terrain!...

L'ESPION. O Napoléon! Napoléon! ce n'est pas moi, du moins, que tu accuseras de ne pas te comprendre.

NAPOLÉON. Non, non, je le sais, et je te rends justice. Mais, va; voici le portefeuille de Paris et mon ministre qui vient travailler avec moi.

(Le duc de Bassano vient travailler avec l'empereur.)

SCENE VIII.

NAPOLÉON, LE MINISTRE, puis MORTIER, MURAT ET LES AUTRES MARÉCHAUX.

NAPOLÉON. Avez-vous dressé les trois décrets que je vous ai demandés?

LE MINISTRE. Oui, sire.

NAPOLÉON. Voyons, quel est celui-ci?

LE MINISTRE. Il est relatif aux maisons de prêt actuellement existantes dans la ville de Florence.

NAPOLÉON. Ah ! c'est la défense de recevoir aucun dépôt et de prêter sur nantissement, n'est-ce pas ? Ajoutez : le Mont-de-Piété de la ville de Florence est conservé. Tous les actes relatifs à l'établissement seront exempts des droits de timbre et d'enregistrement. De cette manière on pourra prêter à huit pour cent aux malheureux qu'on ruine en leur prêtant à quinze et à vingt. — Quel est celui-ci ?

LE MINISTRE. La création d'une commission spéciale pour l'exécution des travaux de redressement et d'élargissement du Gardon.

NAPOLÉON. Bien. Dieu aidant, j'espère que dans dix ans la France sera traversée en tous sens par trente canaux navigables. — Et celui-ci ?

LE MINISTRE. Un règlement sur le Théâtre-Français, sur les emplois des sociétaires, sur les pensions, — sur celle de Talma, qui est portée à trente mille francs.

NAPOLÉON. Donnez, si nous passons l'hiver à Moscou, je veux y avoir la moitié de ma troupe ; je lui enverrai l'ordre d'être ici à la fin d'octobre. — Qu'est cela ? — ce ne peut être le jour encore ?

CRIS DANS LA RUE. Le feu ! le feu !

NAPOLÉON, s'élançant vers la fenêtre. Le feu au Palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier ! — Malheur ! c'est quelque soldat ivre qui nous incendie un palais.

MORTIER, entrant. Sire, sire, le feu !

NAPOLÉON. Eh bien ! je le sais, je le vois d'ici. — Ah ! je ne me trompe point : par là, vers la porte de Dorogomilow ! Ce feu encore !... — Trévisé, eh bien ! vous le voyez, je vous charge de la police de la ville ; je remets Moscou, la riche Moscou endormie, entre vos mains, et voilà que de tous côtés les flammes surgissent !...

MORTIER. Sire, je ne sais, mais les flammes sortent des maisons fermées ; le feu a été mis intérieurement.

NAPOLÉON. Le feu mis, oui, par quelque pillard qui aura voulu séparer l'or de l'étoffe... — Oh ! voyez, voyez, et qu'on porte des secours.

MURAT, entrant. Sire, les pompes sont brisées ; c'est un complot, ce sont les Russes qui nous brûlent ; — ils ont changé Moscou en une machine infernale.

NAPOLÉON. Voyez comme le feu accourt ! le vent est donc complice ?

L'ESPION, entrant. Sire, sire, pardon ! mais tout brûle, tout est en feu.

NAPOLÉON. Et qui brûle la ville ? qui a mis le feu ?

L'ESPION. Les Russes, les Mougiques.

NAPOLÉON. Impossible.

L'ESPION. Regardez, et voyez-les courir au milieu de cet enfer de flammes.

NAPOLÉON. Faites faire feu dessus, tuez-les comme des bêtes féroces !... — mais cette ville est donc bâtie de sapin et de résine ?

DES CRIS, au dehors. Le feu au Kremlin ! le feu !

MURAT. Sortons, sire, sortons.

NAPOLÉON. Oh ! restez, messieurs ! n'avez-vous pas peur que ce palais vous tombe sur la tête ? — Restez et écoutez : A la lueur des flammes de Moscou allumées par les Russes, guerre éternelle aux Russes ! — Ils nous chassent de leur première capitale : — poursuivons-les dans la seconde. — Laissez brûler et écoutez-moi.

LES SOLDATS, au dehors. L'empereur ! l'empereur !

NAPOLÉON, de la fenêtre. Me voilà, enfans, ne craignez rien. Je veille sur vous. Dieu sur moi. — Laissez brûler, messieurs, et si le feu épargne quelque chose, anéantissez ce que le feu épargnera. A compter de cette heure, Moscou n'existe plus sur la carte du monde ; la Russie n'a plus qu'une capitale : c'est Saint-Pétersbourg, et dans douze jours nous y serons.

TOUS. Saint-Pétersbourg !

UN MARÉCHAL. Sire, y songez-vous ? Saint-Pétersbourg, impossible !

NAPOLÉON. Et c'est vous, soldats de fortune, enfans de la guerre, qu'une si grande résolution étonne ? Ne voyez-vous pas que nous sommes tous perdus si nous reculons ? L'hiver, l'âpre hiver de la Russie va nous saisir à moitié route de la France...

UN MARÉCHAL. Sire, sire, le feu !

NAPOLÉON. Et que ferez-vous alors ? Mes soldats, mes enfans, que feront-ils quand vos mains et les leurs se gèleront sur la poignée de vos sabres et les canons de leurs fusils ; quand ils tomberont à chaque pas et qu'ils ne pourront plus se relever ; quand il faudra qu'ils reculent au milieu de l'hiver par une route dévastée par leur passage ? — Notre force est plutôt morale que matérielle ; un prestige nous entoure. Jusqu'à présent nous sommes les invincibles ; un pas en arrière, et le prestige est détruit. — Voilà Moscou, Paris, Saint-Pétersbourg ; — voyez et choisissez.

LES MARÉCHAUX. Paris.

NAPOLÉON. Ah ! oui, Paris ! Là sont vos hôtels splendides, vos voitures à six chevaux, vos terres presque royales. Paris ! et y arriverez-vous à ce Paris qui vous rend timides, lâches, traîtres ?

UN MARÉCHAL. Sire, le feu! le feu! on ne peut plus rester ici.

NAPOLÉON, *frappant du pied*. J'y reste bien, moi! — et m'écrase ce palais plutôt que d'en sortir pour retourner en France! A Saint-Pétersbourg! Là, la paix, la gloire, les regards du monde, les applaudissemens de l'univers! — Non! vous ne voulez pas! Eh bien! meure le projet le plus gigantesque qu'ait enfanté le cerveau d'un homme! Vous croyez ne m'ôter que Moscou, et vous m'arrachez le monde. (*Il déchire la carte.*) Vous voulez la retraite? eh bien! vous l'aurez; et tombent sur vous tous les malheurs de cette funeste retraite! Allez tout ordonner pour elle, — et laissez-moi. Ah! laissez-moi, vous dis-je; je vous l'ordonne, je le veux.

SCÈNE IX.

NAPOLÉON, *puis* L'ESPION.

NAPOLÉON, *seul*. Oh! c'est une mer de feu! — Faiblesse humaine! le souffle de Dieu seul pourrait éteindre cet incendie! O Napoléon! tu te crois plus qu'un homme, parce que tu couvres la moitié de la terre de tes tentes et de tes soldats; parce qu'un

mot de toi renverse des rois et déplace des trônes. Eh bien! te voilà faible, sans pouvoir, en face de l'incendie. Chaque pied de terrain qu'il gagne te dévore un empire, Napoléon! Napoléon!... Eh bien! essaie ta puissance, ordonne à ce feu de s'éteindre, à cet incendie de reculer, et s'ils obéissent, tu es plus qu'un homme, tu es presque un dieu. — Oh! mes plus belles provinces pour Moscou. Rome, Naples, Florence, mon Italie tout entière, je pourrai la reprendre; mais Moscou, Moscou, jamais!

L'ESPION, *se précipitant*. Sire, au nom du ciel! Sire, le Kremlin est miné! mon Dieu! les escaliers craquent, les portes s'embrasent. Vous êtes sous un ciel de feu, sur une terre de feu, entre deux murailles de feu.

NAPOLÉON. Moscou! Moscou!

L'ESPION, *se tournant vers la porte*. Grenadiers, à moi, à l'empereur! sauvez l'empereur. Par ici, par ici; il ne veut pas sortir, et le Kremlin est miné.

(Les grenadiers entrent.)

NAPOLÉON, *revenant à lui, avec calme*. Soldats, détachez la croix d'or du grand Iwan; — elle ira bien au dôme des Invalides.

(Il sort. — Le théâtre change.)

Huitième Tableau.

Une mesure sur les bords de la Bérésina.

SCÈNE X.

L'ESPION, *puis* UNE FEMME, DES SOLDATS.

L'ESPION, *entrant, la barbe longue et couverte de glaçons et de neige*. Une mesure! du moins Napoléon aura un abri pour cette nuit. Quel tems! quel pays! — Désolation! Ah! voilà du feu... — les Cosaques l'abandonnent à peine; mais avec quoi le rallumer? (*Arrachant un voilet.*) Bien! ce contrevent! — mon manteau le remplacera...

(Il rallume le feu et suspend son manteau devant la fenêtre.)

UN JEUNE HOMME, *se traînant jusqu'à la porte*. Du feu! pitié, secours!

L'ESPION, *prenant son fusil*. Au large, c'est la cabane de l'empereur.

LE JEUNE HOMME. Oh! au nom de l'empereur, grâce, grâce, je suis une femme.

L'ESPION. Une femme!

LA FEMME. Oui, oui. Me sauverez-vous si je suis une femme?

L'ESPION. Viens ici, et réchauffe-toi.

LA FEMME. Vous n'avez rien à me donner?

L'ESPION. Quelques gouttes de ce vin. (*Lui donnant une gourde.*) Ce que vous laisserez sera pour l'empereur. — Il est sauvé, n'est-ce pas?

LA FEMME. Oui, et à tems. — Vous ne savez pas... le pont fléchi.

L'ESPION. Si, si, je le sais. (*A des militaires qui veulent entrer.*) Arrière! c'est la cabane de l'empereur.

LES SOLDATS. Allons plus loin.

LA FEMME. Et croyez-vous que l'empereur trouve cette cabane?

L'ESPION *prend un tison enflammé et l'agite sur la porte*. L'empereur! l'empereur!

SOLDATS, *dans l'éloignement*. Hé!

SOLDATS, *à l'espion*. Camarade, du feu, hein! Donnez-nous du feu!

L'ESPION. Prenez.

(Ils prennent du feu et sortent.)

SOLDATS, *au dehors*. As-tu du bois? où y a-t-il du bois?

NAPOLÉON, *de la porte*. Mes amis, démolissez cette cabane, prenez le chaume qui la couvre. Faites du feu, faites du feu.

LES SOLDATS. Et vous, et Votre Majesté?

NAPOLÉON, *étant son gant et leur prenant la main*. Moi, j'ai chaud; tenez.

PREMIER SOLDAT. Non, sire, nous aimerions mieux mourir.

NAPOLÉON. Mes enfans?

L'ESPION. Arrière!...

NAPOLÉON. Laissez entrer les gardes de l'aigle! Il faut que leurs mains se réchauffent pour soutenir leur drapeau.

(Le drapeau et les gardes entrent.)

LORRAIN, *à l'espion*. Oh! s'il vous plaît, camarades, une petite place au feu, place de sous-officier! — Cré coquin que j'ai les mains gourdes!... — Dites donc, camarade, sans indiscretion, peut-on vous demander ce que vous avez de gelé?

L'ESPION. Rien.

LORRAIN. Vous êtes bien heureux. Faites-moi l'amitié de me dire si j'ai encore mon nez... C'est que je ne le sens plus depuis Smolensk... Avec ça que j'ai une faim! — Allons, allons, serrons la ceinture d'un cran: — j'ai diné.

NAPOLÉON. Le canon! le canon! c'est l'avant-garde de Kutusof et de Wittgenstein qui a rejoint mon arrière-garde.... Mais Ney est là, Ney, le brave des braves! Charles XII! Charles XII!... (*A un aide-de-camp*.) Eh bien! le canon a changé de direction... Qu'est-ce que ce canon?

L'AIDE-DE-CAMP. Titchakoff, avec trente mille hommes, qui nous attaque en flanc.

NAPOLÉON. Et l'armée, l'armée passe-t-elle la Bérésina?

L'AIDE-DE-CAMP. Le tiers est passé à peu près, mais le pont fléchit...

NAPOLÉON. Je le sais.

L'AIDE-DE-CAMP. Et d'un moment à l'autre...

NAPOLÉON. Silence. — Et vous dites que Titchakoff...

L'AIDE-DE-CAMP. Voilà son canon qui se rapproche.

NAPOLÉON. Combien le bataillon sacré compte-t-il encore d'hommes?

L'AIDE-DE-CAMP. Cinq cents, à peu près.

NAPOLÉON. Qu'ils maintiennent Titchakoff et ses trente mille hommes, et qu'ils donnent à l'armée le tems de passer la Bérésina; — en se déployant sur une seule ligne, ils feront croire à un nombre triple. — Allez. — Oh! le pont! le pont! Je l'avais bien dit à Eblé que les chevaux n'étaient pas assez forts. A chaque instant je tremble d'entendre les cris des milliers de malheureux qui s'engloutiront! Mon Dieu!... — Quelqu'un a-t-il du vin?

L'ESPION. En voici quelques gouttes.

NAPOLÉON. Merci. (*Il va pour boire et voit un de ses grenadiers mourant, qui se débat; il lui porte la gourde*.) Tiens, mon brave! (*Cris de détresse mêlés aux hurras des Cosaques*.) Ah! voilà le pont qui se brise!

VOIX, *au dehors*. Le pont! le pont!

VOIX. L'ennemi! les Cosaques!

NAPOLÉON. A nous, enfans! dehors et marchons! la moitié de l'armée est engloutie, il faut sauver le reste.

LA FEMME, *à l'espion*. Oh! par pitié, ne me laissez pas ici; je ne puis marcher.

L'ESPION *l'enveloppe dans son manteau et l'emporte dans ses bras*. Venez, il me reste encore quelque force.

(Ils sortent. — Le théâtre change.)

Neuvième Tableau.

La Bérésina.

SCÈNE XI.

(L'empereur, un bâton à la main, avec quelques soldats; les musiciens du premier corps l'apercevant, crient:)

L'empereur! l'empereur!

(Ils jouent: *Où peut-on être mieux?*)

NAPOLÉON. Non, mes enfans, jouez: *Veillons au salut de l'empire*.

(A mesure que la musique s'éloigne, les soldats deviennent plus rares; ils tombent, la neige les couvre.)

(Tableau.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Dixième Tableau.

Les Tuileries.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAPOLÉON, SECRÉTAIRE, ENVOYÉS, puis L'ESPION.

NAPOLÉON, aux envoyés. Toute l'Europe marchait avec nous il y a un an, toute l'Europe marche aujourd'hui contre nous. Il me faut une levée de trois cent mille hommes; dites en mon nom au sénat que je compte sur lui.

UN ENVOYÉ. Sire, le sénat vous supplie de tenter un dernier effort pour faire la paix, c'est le besoin de la France et le vœu de l'humanité. Le peuple aussi demande des garanties, sans cela il est impossible...

NAPOLÉON. Messieurs, avec ce langage, au lieu de nous réunir, vous nous divisez. Ignorez-vous que dans une monarchie le trône et la personne du monarque ne se séparent point...? Qu'est-ce que le trône? un morceau de bois couvert d'un morceau de velours: — mais dans la langue monarchique, le trône — c'est moi. Vous parlez du peuple: ignorez-vous que c'est moi qui le représente par-dessus tout? On ne peut m'attaquer sans attaquer la nation elle-même. S'il y a quelque abus, est-ce le moment de faire des remontrances quand deux cent mille Cosaques sont prêts à franchir nos frontières? Vous demandez au nom de la France des garanties contre le pouvoir. Ecoutez la France, elle n'en demande que contre l'ennemi. — Si la France connaît parmi mes maréchaux un général plus capable que moi de repousser l'agression étrangère, qu'elle le nomme — et je lui remettrai moi-même mon épée. Allez, messieurs, et portez mes ordres au sénat. (*A un secrétaire.*) Ecrivez: — Des ingénieurs seront envoyés sur les routes et dans les places du Nord. (*A un autre secrétaire.*) Ecrivez: — Les manufactures d'armes de Saint-Étienne, Liège et Maubeuge, mettront à la disposition du gouvernement...

PREMIER SECRÉTAIRE, répétant. Du Nord.

NAPOLÉON, allant à lui. Ils seront chargés de relever les vieilles murailles qui servent de rempart à la France... (*A un autre.*) Ecrivez: L'armée d'Allemagne vient

de rentrer dans nos limites par les ponts de Mayence.

DEUXIÈME SECRÉTAIRE, répétant. Du gouvernement...

NAPOLÉON. Cent cinquante mille fusils et trente mille sabres d'ici à quinze jours au plus tard. — Donnez.

(Il signe.)

TROISIÈME SECRÉTAIRE, répétant. Par les ponts de Mayence.

NAPOLÉON. Elle formera et étendra sa ligne depuis Huningue jusqu'aux sables de la Hollande. — Donnez.

PREMIER SECRÉTAIRE, répétant. Les vieilles murailles qui servent de rempart...

NAPOLÉON. A l'ancienne France; de tracer des redoutes sur les hauteurs propres à servir de points de ralliement en cas de retraite... — Mettez le cachet, messieurs, et expédiez. — Dans nos retraites...

PREMIER SECRÉTAIRE. Je n'y suis pas, sire.

NAPOLÉON. Bien. (*A un autre.*) Mettez-vous à mon bureau et écrivez: — M. le ministre de la guerre: — M. le trésorier de la couronne versera entre les mains du ministre de la guerre...

PREMIER SECRÉTAIRE, répétant. Dans nos retraites...

NAPOLÉON. Enfin de tout préparer pour la rupture des digues et des ponts qu'il faudra abandonner.

(Il signe.)

TROISIÈME SECRÉTAIRE, répétant. Du ministre de la guerre..

NAPOLÉON. La somme de trente millions.

LE MINISTRE. Votre Majesté sait que le grand-trésorier n'a plus d'argent.

NAPOLÉON. Ah!... Eh bien! alors, déchirez... (*Ecrivant.*) Voilà un bon de trente millions sur mon trésor privé.

LE MINISTRE. Sur votre trésor privé?... Votre Majesté sait que ces fonds étaient destinés à des placemens secrets pour assurer le sort de sa famille en cas de revers...

NAPOLÉON, sévèrement. Monsieur, l'empereur n'a rien à lui; — l'argent qu'il possède appartient à son peuple; et en cas de revers il léguera au peuple sa femme et son fils. — Allez, messieurs. — Restez, mon-

sieur le ministre; j'ai des instructions à vous donner. (*Déployant une carte.*) Trois grandes armées se présentent pour entrer en France. Celle de Schwartzemberg pénètre par la Suisse; l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche la suivent en personne: elle offre un total de deux cent mille hommes. La seconde est commandée par le maréchal Blücher; elle a forcé le passage de Manheim et se jette dans la Lorraine: elle est forte de cent cinquante mille hommes. La troisième, sous les ordres du prince de Suède, renforcée des Russes de Voronoff et des Prussiens de Bulow, après avoir traversé le Hanovre et détruit le royaume de Westphalie, s'est renforcée des Anglais de Graham et a pris la Hollande et la Belgique. — Elle est forte de deux cent mille hommes. — Ces forces rassemblées sont donc de cinq cent cinquante mille hommes, qui, en réunissant leurs réserves, peuvent être portées à huit cent mille. — Quelles sont les forces que vous pouvez mettre à ma disposition?

LE MINISTRE. Quatre vingt mille hommes à peu près.

NAPOLÉON. En tout?

LE MINISTRE. En tout.

NAPOLÉON. Ce n'est pas beaucoup. — Mais je les battraï séparément. Je tâcherai de ne les avoir que trois contre un. — Je les joindrai dans les plaines de la Champagne, — à Châlons ou à Brienne. — Faites partir le maréchal Victor, et qu'il annonce mon arrivée aux troupes. — Je pars cette nuit. — Adieu, monsieur le ministre. Prévenez l'impératrice et son fils que je vais passer chez elle, après avoir reçu les chefs de la garde nationale.

L'HUISSIER. Sire, un homme est entré avec le mot d'ordre. — Il dit qu'il faut qu'il vous parle à l'instant même.

NAPOLÉON. Faites entrer. (*Reconnaissant l'Espion.*) Ah! c'est toi! Eh bien! qu'y a-t-il?

L'ESPION. Sire, — les ennemis les plus dangereux de Votre Majesté ne sont pas à la frontière.

NAPOLÉON. Parle vite.

L'ESPION. Une régence royaliste vient d'être organisée à Paris.

NAPOLÉON. Dans quel but?

L'ESPION. De ramener les Bourbons.

NAPOLÉON. Comment le sais-tu?

L'ESPION. J'en suis membre.

NAPOLÉON. Quels sont les chefs?

L'ESPION. Voici la liste.

NAPOLÉON. Où se réunit-on?

L'ESPION. Au château d'Ussé, en Touraine.

NAPOLÉON. Les Bourbons! les Bourbons! ils verront, si jamais les Bourbons règnent sur eux!... — Ainsi, ennemi à l'étranger, ennemi au dedans! — du sang sur le champ de bataille, du sang sur la place de Grève: — c'est trop à la fois. — Une victoire peut seule nous sauver; il faut vaincre encore, toujours! (*Ecrivait.*) Tiens, porte cet ordre à Fouché; qu'il veille sur eux, — mais sans les arrêter... je ne le veux pas. — Sors par ici. Voilà les chefs de la garde nationale. (*Entrent les chefs de la garde nationale.*) Messieurs, — je pars avec confiance. — Je vais combattre l'ennemi. — Je vous laisse ce que j'ai de plus cher: l'impératrice et mon fils. — Jurez-vous de les défendre?

LES CHEFS. Nous le jurons!

NAPOLÉON. Des lettres-patentes confèrent la régence à l'impératrice; je lui ai adjoint le prince Joseph, comme lieutenant-général de l'empire. — Vous reconnaîtrez leur pouvoir et leur obéirez?...

LES CHEFS. Nous le jurons!...

NAPOLÉON. Monsieur le prince de Neuchâtel, tout est-il prêt pour mon départ?

BERTHIER. Sa majesté montera en voiture quand elle voudra.

NAPOLÉON. Allons embrasser ma femme et mon fils — pour la dernière fois peut-être!...

(Il sort.— Changement.)

Cinquième Tableau.

MONTREAU.

Une hauteur sur laquelle se trouve une batterie de canons qui tirent.

SCENE II.

NAPOLÉON.

(Il est assis sur l'affût d'un canon. — Il fouette sa botte avec une cravache et se parle à lui-même.)

Allons, allons, Bonaparte; — sauve

Napoléon? (*Se levant et courant aux artilleurs.*) Dans les rues, mes amis, dans les rues; — les Wurtembergeois s'y encombrant. Trop haut donc, — vous pointez trop haut! (*Il pointe lui-même.*) Feu!

(On entend le canon ennemi qui répond et le sil-

flement des boulets; quelques artilleurs tombent.)

UN ARTILLEUR. Sire, éloignez-vous.

NAPOLÉON. Ne soyez point jaloux, mes amis : — c'est mon ancien métier.

UN ARTILLEUR. Sire, c'est un véritable ouragan de fer... Eloignez-vous.

NAPOLÉON. Soyez tranquilles, mes enfans; le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. Ah! les voilà qui débouchent au-delà de la ville! Courez, monsieur; que le général Pajol se porte sur Montreuil par la route de Melun. Où donc est le corps du duc de Bellune? Ah! je les tiens dans mes deux mains.... Je les tiens tous!... Faudra-t-il encore qu'ils me glissent entre les doigts!... Bellune, pourquoi n'arrive-t-il pas de l'autre côté de la Seine?

UN AIDE-DE-CAMP, *accourant*. Sire, il est arrivé trop tard pour passer la Seine à tems; il était fatigué. Il s'est mis à la poursuite de l'ennemi.

NAPOLÉON. Trop tard... fatigué! Suis-je fatigué, moi! Mes soldats sont-ils fatigués, eux? Non, nous nous comprenons trop bien pour être fatigués. Courez dire au général Château de prendre deux mille hommes de cavalerie et de couper la retraite.

UN AIDE-DE-CAMP. Il est tué.

NAPOLÉON. Château tué! c'était un brave. Bellune! Bellune!... Ils ne veulent plus se battre. Ils sont trop riches, tous! Je les ai gorgés de diamans; il leur faut du repos dans leurs terres, dans leurs châteaux!... (*A un aide-de-camp.*) Allez dire au général Gérard de prendre le commandement du corps d'armée du général Victor, et à Victor que je lui permets de se retirer dans ses terres... Allez. Que de tems perdu!

LES SOLDATS, *arrivant*. Vive l'empereur!

NAPOLÉON, *regardant avec sa lorgnette*. Qu'est-ce qu'ils font donc? Comment le général Guyon n'est-il pas là avec ses chasseurs et son artillerie?

UN AIDE-DE-CAMP. L'ennemi les a surpris et a enlevé ses pièces.

NAPOLÉON. Ses pièces! Il a laissé prendre ses pièces! Allons, voilà qu'ils ne tirent plus maintenant!

UN ARTILLEUR, *traversant*. Des munitions! Camarades, avez-vous des munitions?

NAPOLÉON. Qui t'envoie?

L'ARTILLEUR. Le général Digeon.

NAPOLÉON. Comment Digeon! Digeon, ce brave, lui aussi les munitions lui manquent! Comment n'a-t-il pas pris ses précautions? Croit-il que mes batailles soient des escarmouches où l'on tire cinq cents coups de canon! Lui! lui! un de mes

meilleurs généraux d'artillerie! Allez, allez, il est trop tard. Laisser pour la dixième fois s'échapper l'armée ennemie, que pour la dixième fois je tenais à bras le corps!... D'où arrives-tu, toi?

L'ESTAFETTE. De la forêt de Fontainebleau.

NAPOLÉON. Montbrun la défend toujours, j'espère?...

L'ESTAFETTE. Il a été obligé de l'abandonner aux Cosaques.

NAPOLÉON. Ainsi, encore une victoire inutile; encore du sang perdu! Et tout cela, parce que Bellune n'a pas marché assez vite!... Fatigué! fatigué! et moi, vais-je en berline? Ah! je ferai juger Digeon par un conseil de guerre, et malheur à lui!

LE GÉNÉRAL SORBIER. Sire, vous savez que Digeon est un brave.

NAPOLÉON. Si je le sais! c'est justement parce que je le sais qu'il est plus coupable. Quel exemple pour les autres! Monsieur le général, il y a des exemples qui sont pires que des crimes.

LE GÉNÉRAL. Rappelez-vous sa belle charge de Champ-Aubert, ses deux chevaux tués à Montmirail, ses habits criblés de balles à Nangis!...

NAPOLÉON. Oui, oui; au fait, n'en parlons plus.

(Une estafette apporte une lettre.)

NAPOLÉON, *après l'avoir lue*. Murat aussi! Murat, pour qui je devais être sacré; Murat, mon beau-frère; il se déclare contre moi!... Allons, voilà l'armée de Lyon devenue inutile.

UN AIDE-DE-CAMP. Un courrier.

NAPOLÉON. De qui?

LE COURRIER. Du duc de Trévise.

NAPOLÉON. Eh bien! il poursuit l'ennemi du côté de Château-Thierry, n'est-ce pas?... et il le reprendra entre lui et Soissons?...

LE COURRIER. Soissons est rendu.

NAPOLÉON. Quel est le général qui y commandait?

LE COURRIER. Le général Moreau.

NAPOLÉON. Ce nom-là n'a toujours porté malheur. Voilà encore un plan de campagne changé! L'ennemi s'avance sur Paris par Villers-Cotterets et Nanteuil...

LE COURRIER. Il est à Dammartin.

NAPOLÉON. A dix lieues de ma capitale! Pas un instant à perdre pour la sauver.... Allons, messieurs... Ah! nous lui ferons payer cher son audace!... Il s'aventure au milieu de nos provinces et nous laisse derrière lui pour lui fermer la retraite. Depuis le commencement de la campagne j'ai rêvé cette manœuvre. Partez, messieurs,

sur toutes les villes de guerre ; que les troupes les abandonnent et marchent sur Paris. Faites passer cet ordre par estafettes. Si Paris tient seulement deux jours, nous les prenons entre trois feux ; pas un n'échappe.

TOUS. Un courrier de Paris, un courrier de Paris!

NAPOLEON. Que m'apportes-tu?

LE COURRIER. Une lettre de M. de Lavalette.

NAPOLEON, lisant. « Sire, votre présence est nécessaire à Paris, sur lequel l'ennemi marche de tous côtés. Si vous vou-

lez que la capitale ne soit point livrée à l'ennemi, il n'y a pas un seul instant à perdre. » Oui, je vaudrais mieux qu'une armée au milieu d'eux ; ma présence excitera mes braves Parisiens. Monsieur le maréchal, je vous laisse le commandement des troupes. Marchez par Fontainebleau ; faites parvenir des ordres à Raguse et à Trévise ; qu'ils se hâtent, qu'ils marchent sur Paris. Des chevaux à ma voiture. Il faut que je sois dans ma capitale avant ce soir. Oh ! quelle guerre ! Qu'ils marchent sans retard à triple étape. Nous nous rallierons tous au canon de Montmartre.

Douzième Tableau.

Un salon du faubourg Saint-Germain.

SCENE III.

LE MARQUIS DE LA FEUILLADE, LE BARON, LE VICOMTE.

LE MARQUIS. Ah ! bonsoir, monsieur le baron. Quelles nouvelles ?

LE BARON. Mauvaises. Bonaparte a battu les Prussiens à Champ-Aubert et à Montmirail.

LE MARQUIS. Est-ce sûr ?

LE BARON. Tenez, demandez au vicomte.

LE VICOMTE. Ah ! mon cher, tout est perdu. Les alliés sont en pleine retraite. On les a poursuivis sabrant jusqu'à Château-Thierry. Le peuple se lève, il s'est armé avec les fusils prussiens dont les routes sont couvertes ; si Soissons tient, tout est perdu.

LE MARQUIS. Savez-vous si les souverains alliés ont reçu à tems nos lettres ?

LE BARON. Elles ont été remises à un homme sûr.

LE VICOMTE. La paix n'est point à craindre alors ?

LE MARQUIS. Non. Les conditions qu'on lui imposera ne sont point acceptables. Il faut qu'il ait l'air de vouloir la guerre. Qu'est-ce que cela ?

LE BARON. Quoi ?

LE MARQUIS. Ce bruit ?

LE BARON, de la fenêtre. Qu'y a-t-il, mon brave ?

UN HOMME, de la rue. Dix mille prisonniers russiens qui passent sur le boulevard. Venez les voir.

UN CRIEUR. Voilà ce qui vient de paraître ! Bulletin de la grande victoire remportée par l'empereur Napoléon à Montmirail et à Champ-Aubert.

LE MARQUIS. Allons ! (*Se jetant dans un fauteuil.*) Que faire ?

LE BARON. Cela ne peut pas durer. Cet homme les bat partout où il se trouve, c'est vrai ; mais il ne peut pas être partout. Avez-vous reçu des lettres du comte d'Artois ?

LE VICOMTE. Oui. . . . Il est en Franche-Comté, à la suite des Russes.

LE MARQUIS. Et ses fils ?

LE VICOMTE. Le duc d'Angoulême est au quartier-général des Anglais dans le midi. Le duc de Berry est à Jersey. Tout va bien par là.

LE BARON. Mais il faudrait le faire savoir aux souverains alliés.

TOUS. Sans doute, sans doute.

LE MARQUIS. Avez-vous vu la proclamation de Louis XVIII datée d'Hartwell ? Très-bien ! des pardons, des places. . .

LE VICOMTE. Eh bien ! mais il est impossible que Bonaparte avec ses quarante mille hommes puisse même résister. . .

LE MARQUIS. Mais les alliés le croient bien plus puissant.

LE BARON. Il faudrait les prévenir de sa faiblesse.

TOUS. Certes !

LE VICOMTE. Mais il faudrait un homme sûr qui ne craignit point de passer à travers les rangs français. . . . Quant à Paris, il n'y a rien à craindre : la police est pour nous.

LE MARQUIS. J'irai, moi, si vous voulez.

LE BARON. Vous ?

LE VICOMTE. Vous ?

LE MARQUIS. Oui. Si je suis fusillé, eh bien ! vous direz à ma mère : Il est mort digne de vous, digne de son père, il est mort pour ses princes légitimes.

LE BARON. Comment passerez-vous ?

LE MARQUIS. Avec une livrée. J'aurai l'air d'appartenir à quelque général de l'armée. Mais un passeport ?

LE VICOMTE. J'en ai trois ou quatre en blanc, que la préfecture m'a donnés en cas de besoin.

LE MARQUIS. Eh bien ! vite alors.... car il n'y a pas un instant à perdre... Donnez-moi les lettres. (*Appelant.*) Germain !

GERMAIN. Monsieur ?

LE MARQUIS. Donne-moi une de tes redingotes de livrée, et va chercher un cheval de poste. Tu m'attendras au coin de la

ruce de Rohan et Saint-Honoré. J'irai à franc étrier jusqu'à Villers-Cotterets ; de là je passerai à pied.... Bien : les lettres du comte d'Artois et du duc de Berry. Vous, voyez ici le duc de...
TOUS. Oui, oui.

LE MARQUIS. Ne dites pas à ma mère où je suis. Elle aime bien son roi ; mais elle aime encore mieux son fils.

TOUS. Adieu, adieu, mon brave marquis.

LE VICOMTE. Bonne réussite.

LE BARON. Bon voyage, mon ami.

LE MARQUIS. Venez me conduire.

Troisième Tableau.

Une rue de Paris.

SCÈNE IV.

LABREDECHE, OUVRIERS, GENS DU PEUPLE.

UN OUVRIER. Donnez-nous des fusils ! Des fusils ! — Nous ne demandons pas mieux que de nous battre, nous ! que les riches se cachent, c'est bien ; mais qu'on nous donne des armes, puisque les Prussiens sont à Montmartre !

TOUS. Oui, des armes ! des armes !

UN OUVRIER. Dites donc, les autres ! j'arrive de la Poudrière. Voilà des cartouches.

DES OUVRIERS. Des fusils, alors ; des fusils !

UN OUVRIER. Faut aller à la Ville.

UN ARMURIER, ouvrant sa boutique. Tenez, mes braves, j'en ai, moi, des fusils ; des fusils de munition, des fusils de chasse, des carabines ! — Prenez, prenez tout, — et laissez-m'en un pour moi.

LES OUVRIERS. Ah ! bravo ! bravo !

LABREDECHE. Ça s'échauffe, ça s'échauffe.

UN OUVRIER. Mille tonnerres ! il y a du son dans les cartouches.

TOUS. Du son !

UN OUVRIER. Il y en a dans celle-ci, du moins.

UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE. Camarades, on nous a donné des boulets qui n'étaient pas de calibre, et des gargousses de cendre.

OUVRIERS. On nous trahit, on nous vend.

L'ÉLÈVE. A l'Arsenal ! à l'Arsenal !

(Des élèves passent au fond, traînant des pièces et portant des boulets.)

OUVRIERS. Vive l'École Polytechnique !
LABREDECHE. Quels petits gaillards ! Si je leur parlais de mes deux frères gelés en Russie ?

TOUS. A Montmartre ! à Montmartre !

UN OUVRIER, à Labredèche. Viens-tu à Montmartre avec nous, toi ?

LABREDECHE. Non, mes braves, non ; je reste ici pour faire des barricades.

UN OUVRIER. Ah ça ! est-ce que tu as peur ?

LABREDECHE. Moi, peur ! du tout ; c'est que je n'ai pas de fusil.

L'ARMURIER. Tiens, en voilà un, mon brave.

UN OUVRIER. Mets des cartouches dans tes poches, et viens.

LABREDECHE. Dites donc, dites donc, mon ami, faites-moi l'amitié d'éteindre votre cigare. C'est que je sauterais comme une poudrière, moi !

L'OUVRIER. Ah ! bah !

LABREDECHE. Ce n'est pas pour moi, mais pour les citoyens que je peux blesser en éclatant.

UN AGENT DE POLICE. Les rassemblements sont défendus.

UN OUVRIER. Pardi ! si nous nous rassemblems, c'est pour aller nous battre.

DES GENS, se mêlant parmi eux. Mais vous voyez bien que vous êtes trahis. Allez, croyez-moi, n'allez pas vous faire tuer.

OUVRIER, reculant. Mes amis, on ne veut pas nous laisser sortir de la barrière, mille dieux ! Nous sommes plus de dix mille armés. C'est une trahison ! tonnerre !...

OUVRIERS. Forçons les portes.

FEMMES. Sonnez le tocsin !

TOUS. Ah ! oui, le tocsin !

(Cris qui se prolongent.—Une estafette à cheval.)

OUVRIERS. Quelle nouvelle ? Quelle nouvelle ?

L'ESTAFETTE. L'empereur ! l'empereur qui revient du côté de Fontainebleau ! il n'est plus qu'à six lieues d'ici. Du courage ! du courage !

UN OUVRIER. Nous en avons, si on voulait nous conduire... Ah ! voilà le tocsin ! L'empereur revient, sais-tu ?

UN AUTRE. Il est à la barrière de Fontainebleau.

UN AUTRE. On dit qu'il est entré déguisé.

UN AUTRE. L'impératrice est partie avec le roi de Rome. (Bruit.) Qu'est-ce que c'est ?

UN AUTRE. Arrêtez ! arrêtez ! un homme qui a mis la cocarde blanche.

L'HOMME, qui se salue. Mes amis ! mes amis !

UN OUVRIER. Canaille ! brigand ! c'est donc toi qui veux nous ramener les Bourbons ?

L'HOMME. Mes amis, je vous en prie...

OUVRIERS. Va-t'en ! tu ne vaux pas une balle. A Montmartre, mes amis ! à Montmartre !

UN OUVRIER, à Labrédèche. Eh bien ! est-ce que tu ne viens pas ?

LABRÉDÈCHE. Vous voyez bien que je suis en serre-file ; je suis en serre-file, file, file.

UN OUVRIER, courant après ceux qui viennent de passer. Ah ! dites donc, dites donc, vous autres ! avez-vous un fusil, des cartouches ?

LABRÉDÈCHE. Mon ami, mon ami, voilà votre affaire ; je reviens de la barrière, où je me suis battu comme un démon... voilà le reste de trois cents cartouches, et voilà un fusil qui en a descendu...

L'OUVRIER, prenant le fusil. Merci ; mais vous ?

LABRÉDÈCHE. Moi, je suis chargé d'une mission importante et dangereuse.

L'OUVRIER. Allons, bon courage.

LABRÉDÈCHE. Et vous aussi. (L'ouvrier s'en va.) Ramassons cette cocarde. Au fait, ce n'est pas si beau que la cocarde tricolore, mais c'est la couleur de la légitimité. Mettons la légitimité dans une poche, l'usurpation dans l'autre... Dieu décidera la question. Je ne m'en mêle plus, moi : c'est trop embrouillé...

(On entend dans le lointain des cris :)

A Montmartre ! à Montmartre !

(Le théâtre change.)

Quatorzième Tableau.

Fontainebleau.

SCÈNE V.

NAPOLÉON, DES MARÉCHAUX,
ROUSTAN, UN ENVOYÉ, DOMESTIQUES
SOLDATS.

NAPOLÉON, s'élançant dans l'appartement.
Des chevaux, des chevaux !

ROUSTAN. On les met à la voiture, sire.

NAPOLÉON. Quinze lieues... Quinze lieues de Fontainebleau à Paris : c'est trois heures qu'il me faut. Mes braves Parisiens, comme ils se défendent !

UN DOMESTIQUE. Les chevaux sont mis.

NAPOLÉON. Partons.

UN DOMESTIQUE. Un envoyé du duc de Vicence.

NAPOLÉON. Arrivant de Paris ? (A l'envoyé.) Qu'y a-t-il, monsieur ?

L'ENVOYÉ. Paris s'est rendu, sire...

NAPOLÉON. Qu'est-ce que vous dites ? Paris rendu ? cela ne se peut pas.

L'ENVOYÉ. La capitulation a été signée à deux heures du matin. Et dans ce moment les alliés entrent dans la capitale....

NAPOLÉON. Paris rendu ! et dans un moment les colonnes que je ramène de la Champagne déboucheront par la route de Sens.

L'ENVOYÉ. Et par la route d'Essonne ; vous pouvez voir d'ici l'avant-garde des troupes qui sortent de Paris.

NAPOLÉON. Paris rendu ! en êtes-vous bien sûr ?

L'ENVOYÉ. Demandez aux ducs de Raguse et de Trévise...

NAPOLÉON. Oh ! Raguse, Raguse, est-ce vrai que vous avez rendu Paris ?

LE DUC DE RAGUSE. Un ordre du prince Joseph m'a enjoint de traiter.

NAPOLÉON. Et l'impératrice ? et mon enfant ? Vous m'en répondez, maréchal, de mon enfant !

LE DUC DE RAGUSE. Leurs majestés se sont retirées sur la Loire avec les ministres.

NAPOLÉON. Combien me ramenez-vous d'hommes, messieurs.

LE DUC DE RAGUSE. Moi, neuf mille.

LE DUC DE TRÉVISE. Moi, six mille.

NAPOLÉON, à Ney. Prince, où sont les troupes que vous commandiez ?

NEY. Sire, elles rejoignent le quartier-général.

NAPOLÉON. Combien d'hommes ? Paris rendu !...

NEY. Dix mille.

NAPOLÉON. Et vous, messieurs ?

TARENTE et NEUFCHATEL. Quinze mille, à peu près...

NAPOLÉON. Ainsi donc, j'ai encore ici quarante mille hommes sous la main ?

NEY. Oui, mais découragés, fatigués...

NAPOLÉON. Qu'est-ce que vous dites, monsieur le prince ?

(Il se montre à la fenêtre.)

TOUS LES SOLDATS. Vive l'empereur ! vive l'empereur ! Sur Paris ! sur Paris ! Marchons sur Paris !

NAPOLÉON, revenant. Vous entendez ! eux ne se fatiguent pas, messieurs ! Monsieur le duc de Raguse, placez votre quartier-général à Essonne. C'est vous qui serez mon avant-garde.

LE DUC DE RAGUSE. Sire, c'est une grande responsabilité !...

NAPOLÉON. Si je connaissais un homme plus sûr que toi, mon vieux camarade, c'est à lui que je confierais ton empire. Je serai tranquille, Marmont, tant que tu veilleras sur moi. Monsieur le maréchal de Trévise, vous établirez votre camp à Menecy ; ce qui viendra de Paris se ralliera derrière votre ligne ; ce qui arrivera de Champagne prendra une position intermédiaire du côté de Fontainebleau. Les bagages et le grand parc seront dirigés sur Orléans. Donnez vos ordres.

LE DUC DE TARENTE, à demi-voix. Il va nous faire marcher sur Paris... Et nos femmes, nos enfants qui y sont en otages !... Quand finira-t-on ?...

NAPOLÉON, se retournant. Hein ! vous m'avez entendu, messieurs.

VOIX DANS L'ANTICHAMBRE. Le duc de Vicence ! le duc de Vicence !

LE DUC DE TARENTE. Caulaincourt !

NAPOLÉON. Caulaincourt !

LE DUC DE TARENTE. Quelle nouvelle ? Qu'y a-t-il, monsieur le duc ? Eh bien ! Paris ?

CAULAINCOURT. Rendu.

LES MARÉCHAUX. Les alliés ?...

CAULAINCOURT. Y sont entrés ce matin.

NAPOLÉON. Eh ! messieurs, c'est à moi que le duc de Vicence a affaire, je pense ; donnez donc vos ordres. Allez, allez. (Ils sortent.) Qu'y a-t-il, Caulaincourt ? voyons, parlez...

CAULAINCOURT. Sire, le sénat a proclamé la déchéance...

NAPOLÉON. De qui ?

CAULAINCOURT. De l'empereur Napoléon...

NAPOLÉON. Ma déchéance, à moi ? le sénat ?.. Ah ! les malheureux ! Avez-vous vu les souverains alliés ?

CAULAINCOURT. Tous...

NAPOLÉON. Et Alexandre ?

CAULAINCOURT. Oui.

NAPOLÉON. Eh bien ! que disent-ils, eux ? Quelles sont les conditions qu'on impose ? Parlez vite... ne voyez-vous pas que je brûle ?

CAULAINCOURT. Il y a un parti violent pour les Bourbons...

NAPOLÉON. Les Bourbons ! les Bourbons ! C'est moi qui suis l'empereur. Ils m'ont tous reconnu comme tel, ils m'ont appelé leur frère... Les Bourbons ! c'est impossible...

CAULAINCOURT. Sire, il n'y a peut-être qu'un moyen de conserver le trône dans la famille de Votre Majesté ; c'est d'abdiquer en faveur du roi de Rome, avec la régence de l'impératrice...

NAPOLÉON. Mais, monsieur le duc, j'ai ici quarante mille hommes ; l'ennemi vient d'en laisser douze mille dans les fossés de Paris. Leurs généraux sont dispersés dans les hôtels. En huit jours je peux faire marcher cent mille hommes sur la capitale...

CAULAINCOURT. Sire, on est las de la guerre...

NAPOLÉON. Les Parisiens se réveilleront au bruit de mon canon !...

CAULAINCOURT. Sire, des cris de *Vive le roi ! vivent les Bourbons !* ont été proférés hier dans les rues ; beaucoup de fenêtres étaient pavoisées de drapeaux blancs. Sire, au nom du ciel... il m'en coûte... sire, abdiquez en faveur du roi de Rome...

NAPOLÉON. Eh ! que diraient mes vieux généraux ?.. (Se tournant vers le fond.) Maréchaux, entrez, entrez tous... Où est Raguse ?

UN MARÉCHAL. A l'avant-garde...

NAPOLÉON. Savez-vous ce qu'on me propose ? une abdication en faveur du roi de Rome...

UN MARÉCHAL. Et croyez-vous que les souverains alliés s'en contentent ?

NAPOLÉON. S'en contentent ?

UN MARÉCHAL. Alors, sire...

NAPOLÉON. Eh bien!...

UN MARÉCHAL. Il faut abdiquer, puisque le roi de Rome peut être reconnu. S'ils ne reconnaissent pas le roi de Rome, nous vous dirions : Sire, nous sommes prêts à marcher...

NAPOLÉON. Ah! c'est votre avis aussi à vous. Vous voulez du repos! Ayez-en donc. Ah! vous ne savez pas combien de chagrins et de dangers vous attendent sur vos lits de duvet!... Quelques années de cette paix que vous allez payer si cher en moissonneront un plus grand nombre que la guerre la plus désespérée. Allons.. (*Il écrit.*) « Les puissances ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France et même la vie pour le bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'impératrice, et du maintien des lois de l'empire... »

» Fait en notre palais de Fontainebleau,
» le 5 avril 1814.

» NAPOLÉON. »

Tenez, messieurs : c'est bien ma signature; vous devez la reconnaître : elle est sur tous vos brevets de maréchaux et sur toutes vos dotations de princes... Partez, monsieur le duc, et portez-leur ce chiffon. C'est la spoliation d'un beau trône. Oh! si j'avais fait comme eux quand ils étaient comme moi!... Allez, messieurs, et laissez-moi seul. (*Au duc.*) Tarente et Trévise vous accompagneront.

SCENE VI.

NAPOLÉON, puis CAULAINCOURT,
GOURGAUD, UN SECRÉTAIRE, UN
HUISSIER.

NAPOLÉON, seul, prenant un médaillon. Ah! mon fils, mon enfant! pour toi, tout pour toi... Oui, je puis tout subir, tout supporter. Ces hommes que j'ai tirés à moi... que j'ai dorés sur toutes les coutures! Il n'y a que mes soldats qui me soient restés fidèles et dévoués... Il faut que je les remercie. (*Il appelle.*) Monsieur le secrétaire...

LE SECRÉTAIRE, entrant. Sire?

NAPOLÉON. Ecrivez : L'empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui témoigne; parce qu'elle reconnaît que la France est en lui, et non dans cet amas

de pierres, de rues et de boue qu'on appelle la capitale. Le sénat s'est permis de disposer du gouvernement français; il a oublié qu'il doit à l'empereur le pouvoir dont il abuse maintenant. Si long-tems que la fortune lui est restée fidèle, le sénat l'a été. Si l'empereur avait méprisé ces hommes comme on le lui a reproché alors, le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son mépris. Il tenait sa dignité de la nation, la nation seule pouvait l'en priver. Il a toujours... (*Au duc de Vicence.*) Qu'y a-t-il, Vicence? et pourquoi n'êtes-vous point parti?

CAULAINCOURT. J'ai rencontré un courrier au moment où j'allais monter en voiture, et il m'a remis cette nouvelle dépêche... Lisez...

NAPOLÉON. Ah! une formule d'abdication toute faite pour moi... et pour mon fils!... Abdiquer pour mon fils! Jamais...

CAULAINCOURT. Sire, Louis XVIII a été proclamé roi.

NAPOLÉON. Que m'importe? n'avez-vous pas entendu tout à l'heure mes maréchaux me dire que si l'on exigeait que j'abdiquasse pour mon fils, ils s'engageraient prêts à marcher sur Paris? Ah! s'ils sont insensibles aux affronts qu'on fait à leur empereur, ils vengeront du moins leur vieux camarade. Duc, appelez-les. Dans six heures nous serons devant Paris.

CAULAINCOURT. Il n'y a personne dans l'antichambre.

NAPOLÉON. Dites à l'huissier de les appeler...

CAULAINCOURT, à un huissier. Santini, appelez les maréchaux... Comment! ils n'y sont plus?

NAPOLÉON, se retournant. Que dit-il? Cet homme se trompe... Je demande mes maréchaux.

L'HUISSIER SANTINI. Sire, ils sont montés à cheval tout à l'heure, et sont partis l'un après l'autre.

NAPOLÉON. Pour aller où!

SANTINI. Ils ont pris la route de Paris.

NAPOLÉON, après un silence. Oh! je suis donc bien méchant!

CAULAINCOURT. Vous le voyez, sire; eux aussi vous abandonnent.

NAPOLÉON. Que m'importe? Il me reste Raguse : Raguse et moi suffiront à notre armée, et notre armée nous suffira, monsieur le duc...

GOURGAUD, entrant. Sire, sire, toute la route de Fontainebleau est découverte. Le duc de Raguse est passé à l'ennemi avec les dix mille hommes qu'il commandait.

NAPOLÉON. Et lui aussi! l'ingrat Raguse!

l'enfant que j'avais élevé sous ma tente ; lui à qui je disais de veiller quand je dormais ; lui un traître ! Oh ! il sera plus malheureux que moi... Laissez-moi seul, messieurs.

CAULAINCOURT. Sire...

NAPOLÉON. Laissez-moi seul, je vous en prie.

GOURGAUD. Sire, Fontainebleau est à découvert du côté de Paris ; qu'ordonnez-vous, sire ?

NAPOLÉON. Rien. (*Ils sortent.*) Ah ! c'est un infâme abandon... Je le vois bien : les alliés me craignent, autant comme général de mon fils que comme empereur de France... Mon enfant ! mon pauvre enfant ! lui pour qui j'amassais des couronnes ! Et c'est moi qui le prive de la sienne ! Tant que je vivrai ils trembleront ! Oh ! quelle idée ! Oui !... moi mort, mon fils est le légitime héritier de mon empire. Du fond de mon tombeau je ne suis plus à craindre. Les souverains auraient honte de dépouiller l'orphelin... Que je suis heureux d'avoir conservé le poison de Cabanis ! C'est le même qu'il avait préparé pour Condorcet .. (*Il détache précipitamment de son cou un petit sachet qu'il ouvre et dont il verse le contenu dans un verre.*) Ils diront que je n'ai pas eu le courage de supporter la vie... que la mort est une fuite... Que m'importe ce qu'ils diront ! N'ai-je pas ma raison en moi ? (*Coupant de ses cheveux et les mettant dans un papier.*) Pour mon fils... Allons, allons ; c'est un toast à sa fortune. (*Il boit.*) Adieu, mon fils ; adieu, France.

(*Il tombe assis la tête dans ses mains.*)

L'ESPION, de la porte. Que fait-il ?

NAPOLÉON. Ah ! voilà le poison... Eh bien ! Cabanis qui m'avait dit que ce poison était rapide comme la pensée... Ah !... depuis quatre ans que je le porte sur moi, il sera affaibli... il n'a de force que pour me faire souffrir et pas assez pour me tuer... Ah !

L'ESPION, entrant. Plus de doute, l'empereur est empoisonné... Sire...

NAPOLÉON. Silence !

L'ESPION. Au secours ! au secours ! l'empereur se meurt. Roustan ! Roustan ! Ah ! le misérable ! lui aussi l'a abandonné... Constant ! Personne ! (*Il sonne.*) Ah ! si le sang était du contre-poison !.. au secours ! au secours !

NAPOLÉON. Il n'en est pas besoin. Le poison est comme les boulets. La mort ne veut pas de moi...

CAULAINCOURT, entrant. Qu'y a-t-il ?

L'ESPION. Ah ! monsieur le duc, où est le médecin Ivan ?..

CAULAINCOURT. Il part à l'instant même à cheval... Mais qu'a donc l'empereur ?

L'ESPION. Il s'est...

NAPOLÉON, à l'espion. Silence, sur ta tête ! (*A Caulaincourt.*) Rien, monsieur le duc... une indisposition... (*A part.*) Dieu ne le veut pas !

CAULAINCOURT. Que votre majesté est pâle !...

NAPOLÉON. Monsieur le duc, quelle est la résidence qu'on m'accorde si j'abdique ?..

CAULAINCOURT. Gorfou, la Corse ou l'île d'Elbe...

NAPOLÉON. Je choisis l'île d'Elbe. Me permet-on d'emmener quelqu'un de ma maison ou de mon armée ?

CAULAINCOURT. Quatre cents grenadiers, et les personnes de votre maison que vous désignerez. Si votre majesté se décide, Bertrand, Drouot et Cambroune demandent la faveur de vous suivre.

NAPOLÉON. Eux ne m'ont jamais rien demandé aux jours de ma fortune. La postérité récompensera les courtisans du malheur. (*Il s'approche lentement de la table et écrit.*) « Les puissances alliées ayant » proclamé que l'empereur Napoléon est » le seul obstacle au rétablissement de la » paix en Europe, l'empereur Napoléon, » fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses enfans aux trônes » de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun » sacrifice, même celui de sa vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la » France.

« Le 6 avril 1814. »

Êtes-vous content, monsieur le duc ?

CAULAINCOURT. Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander.

NAPOLÉON. Laquelle ?

CAULAINCOURT. Que votre majesté me permette de l'accompagner à l'île d'Elbe.

NAPOLÉON. Vous, Caulaincourt ? Cela ne se peut pas.

CAULAINCOURT. Sire...

NAPOLÉON. Retournez à Paris, votre présence y est attendue avec impatience. (*A un huissier.*) Allez dire au général Petit de mettre ses soldats sous les armes dans la grande cour... Je veux dire adieu à mes braves pour la dernière fois. Adieu, Caulaincourt ; la France me regrettera ! et tous ceux qui auront pris part à ma ruine seront un jour maudits par elle. Adieu, Caulaincourt, adieu.

CAULAINCOURT, lui baisant la main. Adieu, sire...

(*Il sort par le fond. — Napoléon prend son chapeau sur la table, reste un instant pensif et sort par la gauche. — Le théâtre change.*)

Quinzième Tableau.

La cour de Fontainebleau.

SCENE VII.

LE GÉNÉRAL PETIT, LORRAIN, SOLDATS, puis NAPOLEON.

LORRAIN. Dites donc, hé ! les anciens ! on dit comme ça qu'on va nous renvoyer dans nos foyers respectives ! .. Ça ne vous va pas, hein ?

TOUS LES SOLDATS. Non ! non ! ..

LORRAIN. Ni à moi non plus. Ils disent encore que l'empereur n'est plus empereur... Ils en ont menti, n'est-ce pas ?

TOUS. Oui, oui !

LORRAIN. Et on ne nous le prendra pas tant que nous resterons quatre hommes pour lui faire un bataillon carré, n'est-ce pas ?

TOUS. Nous mourrions tous !

LORRAIN, *faisant sonner son fusil*. Cré coquin ! qu'ils y viennent maintenant !

LE GÉNÉRAL PETIT. Soldats, à vos armes !

DANS LES RANGS. L'empereur ! l'empereur ! l'empereur !

(Napoléon paraît au fond, sur le grand escalier.)

TOUS LES SOLDATS. Vive l'empereur ! à Paris ! à Paris !

(Napoléon fait un signe de la main.)

DANS LES RANGS. Chut ! silence ! Il va parler.

NAPOLÉON. Soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans je vous ai trouvés constamment dans le chemin de l'honneur et de la gloire ; dans ces derniers tems comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue, mais la guerre était interminable : c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie. Je pars. Vous, mes amis, continuez de servir la France. Son bonheur était mon unique pensée : il sera toujours l'objet de mes vœux ! Ne plaiguez pas mon sort ; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble ! Adieu, mes enfans. Je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; que j'embrasse au moins votre drapeau... (*Le général Petit saisit l'aigle et la présente à Napoléon qui l'embrasse.*) Adieu, encore une fois, mes vieux compagnons ! que ce baiser passe dans vos cœurs...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Seizième Tableau.

PARIS. — 1815.

Le ministère de la guerre. L'antichambre du ministre. Jour d'audience. Deux huissiers, Solliciteurs au fond.)

SCENE PREMIERE.

DEUX HUISSIERS, SOLLICITEURS, LABREDECHE.

L'HUISSIER. Le numéro 4.

UN SOLLICITEUR, *se levant*. C'est moi.

LABREDECHE, *entrant*. Bonjour, mes amis, bonjour.

L'HUISSIER. Monsieur ? ..

LABREDECHE. Comment, vous ne me reconnaissez pas ?

L'HUISSIER. Ah ! n'est-ce pas monsieur dont le père était fusillé...

LABREDECHE. Oui, mon ami. Eh bien ! il l'est toujours ; et je sollicite, vous savez, vous devez le savoir, vous, car voilà huit mois que je vous le répète chaque jour d'audience publique... Ah ça ! vous m'avez gardé mon numéro, n'est-ce pas ?

L'HUISSIER. Nous en avons toujours de côté pour les habitués.

LABREDECHE. Dites pour les amis, et je

suis de vos amis, de vos véritables amis.
N° 9. Où en est-on.

L'HUISSIER. Le numéro 4 vient d'entrer.

LABRÈDE. Bravo! le jour où j'obtiens la pension qui m'est si bien due, comme seul et unique rejeton d'une famille qui s'est sacrifiée pour la bonne cause, je n'oublierai pas, mon brave, tout ce que vous avez fait pour moi. Est-ce le journal d'aujourd'hui que vous tenez là?

L'HUISSIER. Oui, mardi 28 février 1815.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN ANCIEN MILITAIRE.

LE MILITAIRE. Voulez-vous me donner un numéro, s'il vous plaît?

L'HUISSIER, à son camarade. Veux-tu voir s'il reste des numéros?

DEUXIÈME HUISSIER. Voici le n° 18.

LE MILITAIRE. Mon tour sera bien long à venir... Mon ami, n'en auriez-vous pas de plus rapprochés? Vous le voyez, nous ne sommes encore que sept ou huit...

L'HUISSIER. Non.

LE MILITAIRE. Voilà déjà deux fois que l'heure de l'audience publique se passe avant que mon numéro n'arrive. Et peut-être qu'aujourd'hui encore son excellence...

L'HUISSIER. Eh bien! vous reviendrez mardi prochain.

LE MILITAIRE, s'asseyant. Si d'ici là je ne suis pas mort de faim.

LABRÈDE, à l'huissier. J'ai déjà vu cette figure-là ici.

L'HUISSIER. C'est un solliciteur.

LABRÈDE. Les antichambres sont encombrées de ces gens-là... Eh! qu'y a-t-il sur le journal?

L'HUISSIER, lisant. « Le roi a entendu la messe dans ses appartemens... »

LABRÈDE. Ah! tant mieux! tant mieux!

L'HUISSIER. « ... Le ministre de la guerre a travaillé avec Sa Majesté... »

LABRÈDE. Peut-être aura-t-il mis sa pétition sous les yeux du fils de Saint-Louis... (*Élevant la voix.*) C'est un grand homme que votre ministre! et je dis cela parce qu'il ne peut pas m'entendre.... Je ne suis pas flatteur.

L'HUISSIER, lisant. « Le marquis de Lafeuillade vient d'être nommé colonel du 5^e régiment de chasseurs à cheval. »

LE MILITAIRE. Colonel... un enfant!

LABRÈDE. C'est un homme dévoué... un royaliste pur, sans doute, qui a des droits acquis, et qui, comme moi, aura été victime...

L'HUISSIER. Oui, oui. Son père avait un poste élevé dans la maison de Louis XVI... Il était du gobelet ou de la garde-robe... je ne sais pas trop.

LABRÈDE. C'est juste. Et dit-on que son régiment prendra le nom des chasseurs Lafeuillade?

LE MILITAIRE, à part, d'une voix sourde. Sous l'empereur, il s'appelait l'Intépid!

DEUXIÈME HUISSIER, appelant. N° 6.

LABRÈDE. Il a dit n° 6, n'est-ce pas? Mon tour approche. Y a-t-il autre chose?

L'HUISSIER, lisant. « Sa majesté a nommé mé chevaliers de la Légion-d'Honneur M. le comte de Formont, capitaine des chasses de S. A. R. Monsieur; M. le marquis de Larigues, troisième valet-de-chambre de S. A. R. monseigneur le duc de Berry; M. de.... » (*Le militaire arrache son ruban.*) Ma foi, il y en a trop long... vingt-sept ou vingt-huit nominations.... « Son éminence l'archevêque de Toulouse a été reçu en audience particulière de sa majesté... »

DEUXIÈME HUISSIER, appelant. Numéro 7.

L'HUISSIER. Pardon, il faut que je vous quitte...

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté L'HUISSIER.

LABRÈDE. Ne vous gênez pas, mon ami, ne vous gênez pas. (*Allant à l'ancien militaire.*) Monsieur sollicite une place, une pension?...

LE MILITAIRE. Ni l'une, ni l'autre; je demande de l'activité.

LABRÈDE. C'est difficile, c'est difficile dans ce moment.

LE MILITAIRE. J'ai vingt ans de service.

LABRÈDE. Voilà pourquoi: c'est le tour à d'autres... et vous étiez?...

LE MILITAIRE. Capitaine.

LABRÈDE. Capitaine... Vous concevez.... C'est un grade qui convient à des fils de famille. Nous n'avons plus de guerre; il nous faut des jeunes gens qui sachent soutenir notre ancienne réputation de galanterie et de légèreté dans les salons, qui puissent ouvrir un bal, chanter une romance, broder au tambour... D'ailleurs, vous serviez le tyran.

LE MILITAIRE. Le tyran!

LABRÈDE. Écoutez, l'ancien gouvernement m'a fait assez de mal, pour que j'aie le droit... D'ailleurs je ne l'ai jamais flâté, moi! Lorsque l'ogre de Corse était,

sur le trône, je l'appelais toujours *Bona-*
parte.

DEUXIÈME HUISSIER. N° 9.

LABRÈDÈCHE. Me voilà! me voilà!

(Il se glisse chez le ministre.)

SCÈNE IV.

LE MILITAIRE, SOLlicitEURS.

LE MILITAIRE. On a bien fait de l'appeler... (Il prend le journal.) « Des nouvelles arrivées de l'île d'Elbe annoncent que son souverain paraît n'avoir plus aucun goût pour les exercices militaires. Depuis son arrivée, il n'a pas passé en revue les six cents hommes qui l'ont suivi. Il s'occupe constamment de botanique. On assure que la plupart des militaires qui sont auprès de lui demandent à revenir en France... » Que n'y suis-je, moi!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE LAFEUILLADE,
en colonel.

LAFEUILLADE. Puis-je parler à son excellence?

L'HUISSIER. Mais... je ne sais si son excellence peut en ce moment...

LAFEUILLADE. Son excellence peut toujours pour moi. Je suis le marquis de Lafeuillade, qui vient d'être nommé colonel.

L'HUISSIER. Ah! pardon. Son excellence...

LAFEUILLADE. Est avec quelqu'un?

L'HUISSIER. Non, non, ce n'est pas quelqu'un. Je vais annoncer monsieur le marquis. (*Ouvrant la porte.*) M. le marquis de Lafeuillade.

LE MINISTRE, *de son appartement, à l'abréché qui en sort à reculons.* C'est bien, c'est bien... Écrivez à sa majesté; vous avez des droits à ses bontés, mais sur la liste civile: tâchez de vous procurer les certificats constatant que votre mère est morte sur l'échafaud, et que votre père a été fusillé... Et alors nous verrons.

LABRÈDÈCHE. Votre excellence n'oubliera pas les persécutions dont j'ai été victime sous l'usurpateur...

LE MINISTRE. Non, non.

LABRÈDÈCHE. Monseigneur voudra bien... (*On lui ferme la porte au nez.*) Il a raison, je demanderai au roi lui-même; l'auguste fils de saint Louis ne refusera pas au dernier rejeton d'une famille qui s'est

Napoléon.

entièrement sacrifiée à sa dynastie la justice qu'il attend... (*A l'huissier.*) Adieu, mon ami; à mardi prochain.

L'HUISSIER. La voiture de monseigneur! LE MILITAIRE. Allons, encore huit jours de retard!.. Oh! il faut que je lui parle... Il m'entendra, dussé-je l'arrêter de force.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MINISTRE, LE MARQUIS DE LAFEUILLADE.

LE MINISTRE. Mais comment donc, c'était une justice, mon jeune ami; je suis enchanté d'avoir fait cela pour vous... Vous concevez; j'aurais voulu vous faire nommer maréchal de camp tout de suite... Mais cela aurait fait crier. Plus tard, quand vous aurez fait trois mois de garnison.

LE MILITAIRE. Monseigneur...

LE MINISTRE, *le regardant par-dessus l'épaule.* Hein?

LE MILITAIRE. Je suis ancien militaire... J'ai vingt ans de service. On m'a renvoyé sans pension...

LE MINISTRE. L'heure de l'audience est passée. Revenez dans huit jours.

LE MILITAIRE. Voilà deux mois que je viens chaque mardi, et qu'il m'est impossible de parvenir jusqu'à votre excellence...

LE MINISTRE. Ce n'est pas ma faute.

LE MILITAIRE. Monseigneur, j'ai fait toutes les campagnes de la révolution et de l'empire.

LE MINISTRE. Et vous demandez du service?... vous êtes bien heureux de ne pas être exilé...

LE MILITAIRE. Exilé, pour avoir servi mon pays?

LE MINISTRE. Non; pour avoir servi les jacobins et l'usurpateur.

LE MILITAIRE. Monseigneur, il y avait au moins quelque danger à courir dans ce tems-là; par conséquent, quelque honneur...

LE MINISTRE. Eh bien! allez demander récompense à ceux que vous avez servis.

LE MILITAIRE. Sont-ce là les promesses que l'on nous avait faites au retour du roi?

LE MINISTRE. S'il fallait que sa majesté rendit compte de sa conduite à tous ces...

LE MILITAIRE. Achevez, monsieur le ministre.

LE MINISTRE. Allons, allons; je n'ai pas le tems de vous écouter...

LE MILITAIRE, *l'arrêtant.* Vous m'écou-

terez pourtant ! (*A Lafeuillade, qui porte la main à son épée.*) Oh ! laissez votre épée où elle est, jeune homme ; elle y est bien. (*Au ministre.*) Vous m'écoutez, car je vous parle au nom de soixante mille braves, qui comme moi meurent de faim. Vous avez fait plus de mal à la France depuis un an, que nos ennemis eux-mêmes n'osaient le désirer ; mais prenez-y garde ! on n'essaie pas impunément d'avilir une nation, et vous l'avez essayé. Vous avez prodigué à des espions et à des valets cette croix que nous n'osons plus porter, de peur d'être confondus avec eux... Malheur à vous ! Vous avez substitué aux enfans de la patrie des hommes qu'elle ne connaît pas...

nés à l'étranger, et qui ne sauront pas la défendre contre l'étranger... Malheur à vous ! Vous avez débaptisé nos victoires, renversé nos arcs de triomphe et remplacé Kléber et Desaix par Cadoudal et Pichegru... Malheur à vous ! Mais le tems n'est pas loin où vous voudrez par toutes vos larmes payer nos larmes. Ce ne sera pas assez ! car nous voudrions du sang. Malheur, malheur à vous !... Allez, allez maintenant.

LE MINISTRE. Gendarmes, arrêtez cet homme.

LE MILITAIRE. Au moins me voilà sûr d'avoir du pain...

(Le théâtre change.)

Dix-septième Tableau.

L'ILE D'ELBE.

Porto-Ferrajo, dimanche, 26 février 1815.—En vue le brick *l'Inconstant*.

SCENE VII.

NAPOLÉON, LORRAIN, *montant la garde.*

NAPOLÉON. Eh bien ! mon vieux grognard, tu ne dis rien ?

LORRAIN. On ne parle pas sous les armes.

NAPOLÉON. Ah ! ah ! tu es sévère sur la consigne...

LORRAIN. Il y a quelque part vingt-deux ans, c'était à Toulon, que le duc... je ne me rappelle pas son nom de duc... Junot enfin, me fit faire deux jours de garde-du-camp pour avoir chanté :

Ah ! le triste état...

Vous n'étiez alors que commandant d'artillerie, et moi simple conscrit ; nous avons fait notre chemin depuis ce tems...

NAPOLÉON. Eh bien ! je te relève de ta consigne. T'ennuies-tu ici, voyons ?

LORRAIN. Fastidieusement.

NAPOLÉON. Veux-tu retourner en France ?

LORRAIN. Avec vous ?

NAPOLÉON. Avec moi, tu sais bien que c'est impossible. Sans moi ?

LORRAIN. Sans vous ! non.

NAPOLÉON. Etois-tu que tes camarades pensent comme toi ?

LORRAIN. Tous.

NAPOLÉON. Tu as pourtant des parens en France ?...

LORRAIN. Un enfant n'a pas de plus proche parent que son père... et, cré coquin !

vous êtes notre père à nous, ou je ne m'y connais pas. Je crois bien aussi que j'ai quelque part une vieille mère ;... y a à peu près quatorze ans que j'ai reçu de ses nouvelles... J'étais en Italie... Beau pays, mille dieux ! pas trop chaud, pas trop froid ; et des victoires pour se rafraîchir !... La v'là sa lettre : je me la suis fait lire vingt fois, vu que je ne sais pas lire moi-même... Tant y a que depuis Marengo je n'ai plus entendu parler de la vieille. Elle m'aura peut-être bien écrit *poste restante* à Vienne ou à Moscou ; mais nous passions toujours si vite, qu'on n'avait pas le tems d'aller au bureau. Je ne sais plus où elle a établi son bivouac maintenant ; mais pourvu que le bon Dieu lui envoie tous les jours sa ration de pain et un peu de cendre chaude dans sa chauferette, elle ira, elle ira la bonne femme... Ah ! ne parlons plus de ça ! ne parlons plus de ça !

NAPOLÉON. Nous avons une grande revue sur le port aujourd'hui.

LORRAIN. Oui, oui ; ça fait toujours plaisir. Ah ! j'avoue que nous avons besoin que le goût vous en reprenne. Sire, je n'étais pas content de vous, moi !

NAPOLÉON. Bah !

LORRAIN. Ah ! bon, que je disais : le v'là encore dans son jardin, qui bêche et qui greffe ! Cré coquin ! peut-on oublier comme ça ce qu'on se doit à soi-même... Quand on a été quelque chose enfin !...

NAPOLÉON. Ah ! tu disais cela !... (*Se retournant.*) Qu'est-ce que c'est donc que

cette barque ? peut-être vient-elle de France ?

LORRAIN. Oui, quelque contrebandier de Livourne, quelque pêcheur de la Spezzia ; mais de la France... (Il fredonne : *Va t'en voir s'ils viennent, Jean, etc. S'interrompant.*) Qui vive ?

NAPOLEON. Attends, attends ; c'est un ami, je crois.

SCENE VIII.

NAPOLEON, LORRAIN, L'ESPION.

L'ESPION. Toulon et liberté !

NAPOLEON. Oui ; ne laisse approcher personne : j'ai à parler à cet homme. (A l'espion.) C'est toi...

L'ESPION. Oui, sire.

NAPOLEON. D'où viens-tu ?...

L'ESPION. De France.

NAPOLEON. Directement ?

L'ESPION. Non ; par Milan et la Spezzia.

NAPOLEON. Qu'avais-tu vu à Paris ?

L'ESPION. Regnault et...

(Il lui parle bas.)

NAPOLEON. Que t'ont-ils donné pour moi ?

L'ESPION. Rien ; ils ont eu peur que je ne fusse pris et fouillé.

NAPOLEON. Dis qu'ils m'ont oublié comme les autres.

L'ESPION. Dites pas plus que les autres.

NAPOLEON. On pense donc encore à moi en France ?

L'ESPION. Toujours.

NAPOLEON, s'échauffant petit à petit. On y fait sur moi beaucoup de fables, de mensonges !... tantôt on dit que je suis fou, tantôt que je suis malade.... On prétend qu'on veut me transporter à Sainte-Hélène.. Je ne leur conseille pas. J'ai des vivres pour six mois, des canons et des hommes pour me défendre. Les rois ne voudraient pas se déshonorer. Ils savent bien qu'en deux ans le climat m'y assassinerait. Comment se trouve-t-on en France des Bourbons ?

L'ESPION. Sire, ils n'ont point réalisé l'attente des Français : chaque jour le nombre des mécontents s'augmente.

NAPOLEON, s'échauffant. Je croyais, lorsque j'abdiquais, que les Bourbons, instruits et corrigés par le malheur, ne retomberaient pas dans les fautes qui les avaient perdus en 89. J'espérais que le roi gouvernerait en bonhomme. C'était le seul moyen de se faire pardonner les Cosaques. Depuis qu'ils ont remis le pied en France, ils n'ont fait que des sottises. Leur traité du 23 avril m'a profondément indigné !

D'un trait de plume ils ont dépouillé la France de la Belgique : les limites de la France, c'est le Rhin. C'est Talleyrand qui leur a fait faire cette infamie ! On lui aura donné de l'argent. La paix est facile à ces conditions. Si j'avais voulu comme eux signer la ruine ou la honte de la France, ils ne seraient point sur mon trône ! mais j'aurais mieux aimé me trancher la main !... j'ai préféré renoncer au trône que de le conserver aux dépens de ma gloire et de l'honneur français. Une couronne déshonorée est un horrible fardeau. Mes ennemis ont dit que je ne voulais pas la paix ; ils m'ont représenté comme un misérable fou, avide de sang et de carnage ; mais le monde connaîtra la vérité : on saura de quel côté fut l'envie de verser le sang. Si j'avais été possédé de la rage de la guerre, j'aurais pu me retirer avec mon armée au-delà de la Loire, et savourer à mon aise la guerre des montagnes.... Ils m'ont offert l'Italie pour prix de mon abdication ; je l'ai refusée : quand on a régné sur la France, on ne doit pas régner ailleurs. (Une pause.) Mes généraux vont-ils à la cour ? Ils doivent y faire une triste figure !...

L'ESPION. Ils sont irrités de se voir préférer les émigrés, qui n'ont jamais entendu le bruit du canon.

NAPOLEON. Les émigrés seront toujours les mêmes. Tant qu'il ne s'est agi que de faire la belle jambe dans mon antichambre, j'en ai eu plus que je n'en ai voulu. Quand il a fallu montrer de l'homme, ils se sont sauvés comme des... J'ai fait une grande faute en rappelant en France cette race antinationale.... Que disent de moi les soldats ?

L'ESPION. Ils disent que l'on reverra le petit caporal, et quand on les force de crier *Vive le roi*, ils ajoutent tout bas : *de Rome*...

NAPOLEON. Ils m'aiment donc toujours ? Que disent-ils de nos défaites... je veux dire de nos malheurs ?

L'ESPION. Ils disent que la France a été vendue.

NAPOLEON. Ils ont raison ! Sans l'infâme défection du duc de... je ne lui ferai pas l'honneur de prononcer son nom, les alliés étaient tous perdus... il n'en serait pas échappé un seul.... Ils auraient eu aussi leur vingt-neuvième bulletin ! Le maréchal est un misérable. Il s'est balaféré pour jamais ; il a perdu son pays et livré son prince ; tout son sang ne suffirait pas pour expier le mal qu'il a fait à la France. C'est sa mémoire qu'il me faut ! j'y attacherai le mot *trahison*, et je la dévouerai à l'exécra-

tion de la postérité. (*Une pouse.*) D'après ce que tu viens de m'apprendre, je vois que mon opinion sur la France est exacte. La race des Bourbons n'est plus en état de régner; son gouvernement est bon pour les prêtres, les nobles et les vieilles comtesses, et ne vaut rien pour la génération actuelle. Oui, le peuple a été habitué dans une révolution à compter dans l'état... il ne redeviendra pas le patient de la noblesse et de l'église. L'armée ne sera jamais aux Bourbons; nos victoires et nos malheurs ont établi entre elle et moi un lien indestructible. Avec moi, elle peut retrouver la puissance et la gloire; avec les Bourbons, elle n'attrapera que des injures et des coups. Les rois ne se soutiennent que par l'amour ou la crainte; et les Bourbons ne sont ni craints ni aimés... Ils se jetteront d'eux-mêmes à bas du trône; mais ils peuvent s'y maintenir long-tems! Les Français ne savent point conspirer!... il faut que je les aide; ils n'attendent que moi. J'ai pour moi le peuple, l'armée... et contre moi quelques vieilles marquises dont les carlins n'osent pas même aboyer derrière mon ombre.... Allons! le jour que j'attendais est levé; l'heure est venue. Le sort en est jeté... Monsieur le grand maréchal!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GRAND-MARÉCHAL.

LE GRAND-MARÉCHAL. Sire!

NAPOLÉON. Mon armée est-elle prête?

LE GRAND-MARÉCHAL. Elle s'avance, selon l'ordre de votre majesté, pour passer sa revue sur le port... On entend le tambour d'ici.

NAPOLÉON, lui donnant de petits soufflets.

Monsieur le maréchal, avez-vous fait vos adieux à votre femme?

LE GRAND-MARÉCHAL. Et pourquoi, sire? Vous ne me renvoyez pas, je l'espère...

NAPOLÉON. Non, mais je vous emmène.

LE GRAND-MARÉCHAL. Puis-je savoir?..

NAPOLÉON. Tout à l'heure. (*Les soldats arrivent au son de la musique, qui exécute : Veillons au salut de l'empire. Napoléon fait un signe, la musique cesse.*) Soldats! vous avez tout quitté pour suivre votre empereur malheureux... aussi votre empereur vous aime. Soldats, j'ai encore compté sur vous; nous allons faire une dernière campagne. Depuis un mois le brick *l'Inconstant* et trois felouques sont préparés par mes soins, armés en guerre, approvisionnés pour huit jours. Mes quatre cents grenadiers monteront le brick avec moi; les deux cents chasseurs corsés, les cent chevaliers polonais feront la traversée sur les felouques. Soldats!... je n'ai plus qu'un mot à vous dire: Nous allons en France, nous allons à Paris.

LES SOLDATS. En France! à Paris! vive la France! vive l'empereur!

LORRAIN. Cré coquin!... je suffoque.

(On entend un coup de canon.)

NAPOLÉON. Voilà le signal du départ. Amis! la première terre que nous verrons sera la terre de France. A vos rangs! grenadiers; en avant, marche!

(La musique exécute l'air : Ah ça ira, ça ira, pendant que l'armée descend.)

LORRAIN. Eh bien! on m'ou blie, moi! on ne me relève pas! je suis sacrifié dans une île déserte?..

L'ESPION. Donne... j'achèverai ta faction. C'est moi qu'on oublie.

(L'armée descend dans les canots. — Le théâtre change.)

Dix-huitième Tableau.

Une salle du faubourg Saint-Germain.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LABRÈDÈCHE, LA-FEUILLADE, LES GRANDS PARENS, UN ABBÉ, LA PETITE COUSINE, donnant le bras à Lafeuillade.

UN VALET, ouvrant la porte du salon. Madame la marquise de Lafeuillade est servie.

LA MARQUISE. Combien je remercie madame la baronne de Corbelle de m'avoir procuré le plaisir de vous recevoir, mo-

sieur!... et vous d'avoir bien voulu accepter ce petit dîner de famille!

LABRÈDÈCHE. J'étais loin de m'attendre, madame la marquise, quand j'entrevis monsieur l'autre jour chez son excellence, que j'aurais le plaisir de me trouver avec lui à la table de ses respectables parens. *(Lisant ses étiquettes.)* Le chevalier de Labrèdeche.

LA MARQUISE. Madame la baronne de Corbelle n'ayant pu me dire quel était précisément votre titre, à tout hasard, j'ai mis chevalier..

LABREDÈCHE. Ce n'est pas précisément le mien... Quelque chose de mieux ! Mais j'aime beaucoup ce titre, c'est celui que je portais à l'époque où mon malheureux père !... d'ailleurs chevalier à quelque chose de léger, de galant, de français enfin... On dit : Le chevalier de Lauzun... le chevalier de... de... de... enfin, nous avons beaucoup de chevaliers...

LAFEUILLADE. Et monsieur le chevalier espère obtenir ce qu'il sollicite ?

LABREDÈCHE. Oh ! sans doute ; je suis une victime de l'ancien gouvernement.

UN GRAND PARENT. A propos !... vous savez, marquise : il ne s'appelait pas Napoléon... On a découvert cela.

TOUS. Et comment s'appelait-il donc ?

LE GRAND PARENT. Il s'appelait... Nicolas.

LABREDÈCHE. Vraiment !

LE GRAND PARENT. Foi de gentilhomme ! c'était aujourd'hui dans la *Quotidienne*... Il s'appelait Nicolas.

LABREDÈCHE. Nicolas ! Nicolas ! quel nom roturier !

L'ABBÉ. C'est celui d'un grand saint.

LABREDÈCHE. Eh bien ! il avait usurpé le nom de votre grand saint ; cet homme-là ne respectait rien.

L'ABBÉ. Rien... c'est le mot. Il avait détruit la liberté des cultes.

UN MONSIEUR. Il ne croyait pas à la médecine.

LABREDÈCHE. Il dinait en dix minutes... Hein ! quel homme dénaturé ! Je disais donc que le ministre, qui a de grandes bontés pour moi, s'étant assuré que ma famille avait tout perdu à la révolution, que mon père avait été fusillé, que moi-même j'avais pris une part active à la guerre de la Vendée...

LA MARQUISE. Comment : vous étiez dans la Vendée ?

LABREDÈCHE. Oui, madame, à la fameuse bataille de Torfou, où Kléber et ses trente mille Mayençais ont été battus par nous. Il n'en serait pas resté un, madame, si Kléber n'avait pas appelé un de ses aides-de-camp nommé Schwarzin, et celui avait pas dit : « Schwarzin, prenez deux cents hommes et allez vous faire tuer au pont de Beausset ; vous sauverez l'armée. » Hein ! quel despotisme !

LE GRAND PARENT. Pardieu ! s'il m'avait ordonné cela à moi, je lui aurais répondu : « Je n'ai pas d'ordres à recevoir d'un républicain, d'un bleu, d'un brigand, d'un roturier comme vous... »

LABREDÈCHE. Eh bien ! il n'osa pas lui répondre cela.

LA MARQUISE. Et ?...

LAFEUILLADE. Il répondit : « Oui, général, » et se fit tuer.

LE GRAND PARENT. Le lâche !...

LABREDÈCHE. Je disais donc que le ministre, voyant tous mes droits, m'a renvoyé au roi. De sorte que je vais profiter de la première occasion de mettre sous les yeux de sa majesté le tableau des pertes que j'ai faites... Mais je ne sais comment arriver jusqu'au pavillon Marsan. Je n'ai pas encore pu obtenir mes entrées à la cour...

LA MARQUISE. Mais voici mon frère qui est maître de la garde-robe et qui fera...

LA PETITE COUSINE. Ma tante, le maître de la garde-robe, n'est-ce pas celui qui...

LA MARQUISE. Taisez-vous, petite... Quand on va se marier, on ne dit pas de ces choses-là.

LABREDÈCHE. Mademoiselle va se marier ! et quel est l'heureux mortel ?...

LA MARQUISE. C'est mon fils. Un mariage de convenance... de fortune. La petite, telle que vous la voyez, a vingt-neuf quartiers.

LABREDÈCHE. Et monsieur le marquis ?...

LA MARQUISE. Trente-un.

LABREDÈCHE. Mais c'est fort joli !... vingt-neuf quartiers qui en épousent trente-un, cela fait un total de soixante... Je n'en ai encore que onze, moi.

LE GRAND PARENT. Mais, monsieur le chevalier, le nom de Labredèche ne m'est pas particulièrement connu... Je sais pourtant mon d'Hosier par cœur.

LABREDÈCHE. C'est un nom vendéen.

LE GRAND PARENT. Il y a dans la noblesse vendéenne un Labretèche ?...

LABREDÈCHE. Labredèche.

LE GRAND PARENT. Têche.

LABREDÈCHE. Dêche ! dêche ! dêche ! ..

LE GRAND PARENT. Ah ! je me le rappelle, monsieur... Mais il me semble qu'à l'occasion du sacre, l'usurpateur vous avait accordé...

LABREDÈCHE. Oui, c'est vrai, il m'a flétri d'une pension de douze cents francs... Je l'ai refusé ! mais il m'a menacé de me faire fusiller, et vous concevez... C'est à cette même époque, monsieur le baron, qu'il vous imposa le titre de comte...

LE GRAND PARENT. Oui, oui ; mais heureusement il est tombé, le despote !

LABREDÈCHE. Oui, heureusement !

LE GRAND PARENT. Et j'ai perdu mon titre.

LABREDÈCHE. Et moi ma pension.

LE GRAND PARENT. Mais je réclame mon titre.

LABREDÈCHE. Et moi ma pension...

LE GRAND PARENT. Nous les aurons, mon ami, nous les aurons.

LABREDÈCHE, à part. Il m'a appelé son ami, son ami! un homme qui voit tous les jours le roi face à face!... (Avec enthousiasme.) Ah! monsieur le grand-maitre! oui, le bon temps va revenir! D'abord, monsieur le colonel, j'espère bien qu'on ne se battra plus l'hiver; on prendra ses quartiers depuis le mois de septembre ou d'octobre jusqu'au printemps... Quant à nous qui avons émigré, car j'ai émigré, moi, madame, un des premiers même, on nous rendra nos biens que des spoliateurs...

L'ABBÉ. Et ceux du clergé, j'espère!

LABREDÈCHE. Comment donc! mais certainement; chaque évêque rentrera dans ses droits de vasselage, chaque...

LA PETITE COUSINE. Ma tante, qu'est-ce que c'est que le droit de vasselage?

LA MARQUISE. Chut donc, petite! Vous faites des questions d'une inconvenance...

LABREDÈCHE. Chaque évêque aura mille paysans, chaque curé sa dîme, et le plus

petit abbé ses six mille francs de rente, rien que pour dormir, et le double s'il ronfle...

LE GRAND PARENT. Ah! monsieur; ce tems est encore bien éloigné...

LABREDÈCHE. Nous y touchons, monsieur, nous y touchons! Voyez la *Quotidienne*, la *Gazette*, journaux bien estimables! petit à petit on fait des empiétements sur la révolution. *La titus* commence à être de mauvais ton; l'aile de pigeon reprend faveur, et la queue pointe imperceptiblement... Quant à ces dames, elles ont toujours été de l'opposition: elles n'ont pas quitté le rouge.

LA MARQUISE, se levant. Messieurs, si vous voulez passer au salon, le café nous y attend.

LABREDÈCHE. Madame la marquise!

LA FEUILLADE. Ma petite cousine!

LE GRAND PARENT. Ma chère sœur!

LA MARQUISE. L'abbé, apportez Coctte.

L'abbé prend la perruche sur son bâton et ferme la marche.—Le théâtre change.

Dix-Neuvième Tableau.

Le pont du vaisseau.

SCENE XI.

NAPOLÉON, BERTRAND, LORRAIN,
UN SECRÉTAIRE, CAPITAINE, MATELOTS

NAPOLÉON. Monsieur le grand-maréchal!

BERTRAND. Sire...

NAPOLÉON. Je vous ai remis avant de partir de l'île d'Elbe un paquet cacheté.

BERTRAND. Le voici.

NAPOLÉON. Il contient deux proclamations que j'ai rédigées d'avance. Mettez-vous à cette table avec mon secrétaire, et faites-en des copies.

(Le secrétaire et le grand-maréchal s'asseyent.)

LORRAIN, faisant passer sa tête par les écoutilles. Pardon, sire; excuse, sire... ce n'est que pour deux mots.

NAPOLÉON. Parle, mon brave.

LORRAIN. Voyez-vous, sire, nous sommes quatre cents dans l'entrepont, où on ne peut tenir que cent cinquante; ça fait que nous sommes un peu gênés...

NAPOLÉON. Du courage, mes braves; la traversée ne sera pas longue maintenant.

LORRAIN. Quand je dis un peu, c'est une manière de parler: nous sommes gênés beaucoup.... je leur ai bien donné un moyen; c'est de se coucher les uns des-

sous et les autres en travers; mais c'est à qui ne voudra pas être dessous...

NAPOLÉON. Eh bien?

LORRAIN. Eh bien! ils demandent à prendre un petit peu d'air sur le pont, parce qu'ils étouffent... Oh!... ma parole d'honneur, c'est qu'on étouffe là-dedans... Tenez, en voilà qui sont plus pressés que les autres, et qui passent leur tête.

NAPOLÉON, à part. Pauvres gens! (Haut.) Mes amis, pour nous tous il est important qu'on prenne ce navire pour un bâtiment marchand, et cela serait impossible si vous étiez tous sur le pont; mais que la moitié de vous sorte quelques instans, et l'autre moitié lui succédera.

TOUS. Vive l'empereur!

(Ils sortent.)

UN MATELOT, dans les haubans. Une voile! une voile!

NAPOLÉON. Vient-elle sur nous?

LE MATELOT. Droit vent arrière.

NAPOLÉON. Quelle est-elle?

LE MATELOT. Brick.

NAPOLÉON. Armé en guerre?

LE MATELOT. Oui.

NAPOLÉON. Quel pavillon?

LE MATELOT. Français.

NAPOLÉON. Le reconnais-tu?

LE MATELOT. C'est le *Zéphyr*, capitaine Andrieux.

NAPOLÉON. Canonniers... à vos pièces! (*Aux soldats.*) Tous sur le pont; que chacun se couche avec son fusil à côté de lui et se tienné prêt. S'il ne nous attaque pas, nous le laisserons passer, enfans; s'il nous attaque, nous le prendrons... Ah! ah! on l'aperçoit. Vrai Dieu! il vient à nous comme un cheval de course... Trente-six bouches à feu! et nous n'en avons que vingt-quatre... Capitaine, qu'en dites-vous?

LE CAPITAINE. Votre majesté commande ici.

NAPOLÉON. Allons, me voilà officier de marine: soit. Donnez-moi votre porte-voix... Silence, enfans! le voilà qui nous parle.

On aperçoit le brick *le Zéphyr* qui croise *l'Inconstant*. Le capitaine est sur le pont avec un porte-voix, et crie:)

LE CAPITAINE DU ZÉPHYR. Hé! pour quel port faites-vous voile?

NAPOLÉON. Golfe Juan.

LE CAPITAINE. D'où venez-vous?

NAPOLÉON. Ile d'Elbe.

LE CAPITAINE. Comment se porte l'empereur?

NAPOLÉON. Bien.

LE CAPITAINE. Bon voyage.

NAPOLÉON, *rendant avec tranquillité le porte-voix au capitaine.* Merci. Eh bien! monsieur le grand-maréchal, où en êtes-vous de votre proclamation?

LE GRAND-MARÉCHAL. Sire, il est impossible de la lire.

NAPOLÉON. Donnez. (*Essayant de lire.*) Maudite écriture. (*La froissant dans sa main et la jetant à la mer.*) Écrivez:

« Proclamation de sa majesté l'empereur à l'armée.

« Au golfe Juan, 1^{er} mars 1815.

« Napoléon, par les constitutions de l'empire, empereur des Français, roi d'Italie.

« Soldats,

« Nous n'avons pas été vaincus. Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur bienfaiteur.

« Soldats, dans mon exil j'ai entendu votre voix; je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls. Votre général, appelé au trône par le choix du peuple et élevé sur votre pavois, vous est rendu. Venez le joindre. Arrachez ces couleurs que la nation a proscrites, et qui pendant vingt-cinq ans ont servi de ralliement à tous les ennemis de la France. Arborez cette cocarde tricolore: vous la portiez dans vos grandes journées. Nous devons oublier que nous avons été les maîtres des nations,

mais nous ne devons pas souffrir qu'elles se mêlent de nos affaires.

« Qui prétendrait être maître chez nous? qui en aurait le pouvoir? Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tuleda, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moscowa, à Lutzen et à Montmirail. Pensez-vous que cette poignée de Français si arrogans puisse en soutenir la vue? Ils retourneront d'où ils viennent, et, s'ils le veulent, ils règneront comme ils prétendent avoir régné pendant dix-neuf ans.

« Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef; son existence ne se compose que de la vôtre; son intérêt, son honneur, sa gloire, ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge, et l'aigle impériale aux couleurs nationales volera de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame.

« Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits: vous pourrez dire avec orgueil: « Et moi aussi je faisais partie de cette grande armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, dans ceux de Berlin, de Madrid, de Moscou, et qui a délivré Paris de la souillure et de la trahison que la présence de l'ennemi y avait empreintes. »

« Honneur à ces braves soldats, la gloire de la patrie; et honte éternelle aux Français criminels, dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie.

« Signé NAPOLÉON »

LORRAIN. Si, ma parole d'honneur, c'est bien! J'en ai les larmes aux yeux, moi!.. Et pourtant je n'ai pleuré qu'une fois dans ma vie, quand j'ai quitté ma pauvre mère... Bonne femme!

LE MATELOT, *dans les haubans.* Terre!

UN AUTRE. Terre!

NAPOLÉON. A genoux! enfans; et vous, messieurs, découvrez-vous: c'est la France! (*Moment de silence solennel.*) Et maintenant il n'y a plus à nous cacher. Hissez le pavillon tricolore et assurez-le par un coup de canon.

(Tous mettent leurs bonnets à poil au bout de leurs baïonnettes, en criant: *Vive la France!*)

NAPOLÉON, *au général.* Général, prenez dix hommes, deux officiers; allez reconnaître la côte avec la felouque *la Caroline*. Eh bien! oui, mes amis, c'est notre

France, notre France chérie. Nous allons la revoir! Notre Paris si beau, avec ses ponts d'Austerlitz et d'Éna, son Panthéon et sa Colonne.

LORRAIN. Cré coquin! sire, croyez-vous que ces gueux de Cosaques n'ont pas emporté tout cela pour le mettre dans des cabinets de curiosités?.. Ma colonne surtout!...

NAPOLÉON. Non, mon ami, sois tranquille, d'ailleurs s'ils l'avaient abattue, nous leur reprendrions assez de canons pour en refondre une autre. A la côte! A la côte! (*Tout le monde s'embarque sur des chaoupes. Napoléon met le pied sur la terre de France.*) Salut, sol sacré! France bien aimée! Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais remis le pied sur ton rivage, si je

ne croyais le faire pour le bonheur de tes fils et le bien du monde! Monsieur le grand-maréchal, laissez approcher ces hommes; ce sont mes enfans. Venez, mes amis; c'est moi, votre empereur, votre père, votre Napoléon...

UN PAYSAN, se jetant à ses pieds. Sire, je suis un vieux soldat. Je ne croyais jamais vous revoir; je ne vous quitte plus.

NAPOLÉON. Eh bien! vous le voyez, Bertrand, voilà déjà du renfort. Enfans, nous sommes débarqués au milieu d'un bois d'oliviers, c'est de bon augure. Lorrain, ton fusil; voilà le seul coup de fusil qui sera tiré d'ici à Paris. En marche, mes enfans! à Paris!

Tous. A Paris! à Paris!

(Le théâtre change.)

Vingtième Tableau.

Les Tuileries.

SCENE XII.

UN AIDE-DE-CAMP, GARDES-DU-CORPS.

UN AIDE-DE-CAMP. Faites préparer des relais tout le long de la route; voilà un passeport. Qu'on n'attende pas un instant. Quelles nouvelles, messieurs?...

PREMIER GARDE-DU-CORPS. Vous le savez mieux que nous; on dit que Monsieur est revenu hier accompagné d'un seul genarme.

L'AIDE-DE-CAMP. C'est vrai; mais le maréchal Ney...

DEUXIÈME GARDE. Comment! vous ne savez pas?

PREMIER GARDE. Quoi?

DEUXIÈME GARDE. Il a été abandonné de tous ses soldats, et forcé de se joindre à Bonaparte.

PREMIER GARDE. Les maires et les officiers municipaux courent à sa rencontre, et quand on lui refuse les clefs, le peuple brise les portes et les jette à ses pieds.

DEUXIÈME GARDE. Ah! messieurs!

SCENE XIII.

LES MÈRES, LAFEUILLADE, LABRE-DECHE, puis RÉGNIER.

LAFEUILLADE. Bonjour, mes amis.

Tous. Des nouvelles? des nouvelles?

LAFEUILLADE. Eh bien! l'empereur vient au pas de course.

PREMIER GARDE DU CORPS. Où est-il à peu près?

LAFEUILLADE. Le sait-on! cet homme va comme le vent.

UN AIDE-DE-CAMP. Monsieur le colonel de Lafeuillade, le roi veut vous voir... Entrez.

LAFEUILLADE. Adieu.

L'AIDE-DE-CAMP. Messieurs, vous ne quitterez pas l'uniforme. Il est possible que vous montiez à cheval d'un moment à l'autre.

DEUXIÈME GARDE. Ah! voilà Régnier qui passe. (*Par la fenêtre.*) Quelles nouvelles?

RÉGNIER, de la rue. On dit que l'empereur a manqué d'être assassiné, mais que l'assassin a été arrêté.

DEUXIÈME GARDE. C'est une infamie d'avoir mis sa tête à prix comme celle d'un chien enragé.

PREMIER GARDE. Tous les moyens sont bons pour se débarrasser d'un homme aussi dangereux.

DEUXIÈME GARDE. C'est-à-dire que vous l'assassineriez, vous?

PREMIER GARDE. Ma foi! je crois que j'aiderais mieux être un assassin qu'un traître.

DEUXIÈME GARDE. Monsieur, vous allez me rendre raison...

PREMIER GARDE. Monsieur, vous savez qu'on nous a défendu de sortir.

DEUXIÈME GARDE. Eh bien! ici.

D'AUTRES. Dans ce palais, messieurs? quand le roi a besoin de nous?...

PREMIER GARDE. Où courez-vous, monsieur le grand-maitre?

LE GRAND-MAITRE. Porter un ordre du roi... Messieurs, vous servirez d'escorte. (*A son domestique.*) Cours chez moi, et prépare mon ancien habit de sénateur. Je tâcherai d'y être dans une heure. Rassure ma femme; dis-lui que je ne me compromettrai pas, qu'elle soit tranquille.... (*Grand bruit au d-hors.*) Qu'est cela?

TROISIÈME GARDE. Un rassemblement.

PREMIER GARDE. Ah! Régnier, qu'y a-t-il?

UN GARDE, de la rue. Un homme qu'on vient d'arrêter avec le drapeau tricolore...

LABREDÈCHE, de la rue. C'est moi, c'est moi qui l'ai arrêté!

TOUS LES GARDES-DU-CORPS. Bien! mon brave, bien!

VALET DE PIED, traversant. Les équipages de madame la duchesse d'Angoulême!

TOUS LES GARDES. Comment!

LABREDÈCHE, entrant avec un drapeau tricolore. Me voilà avec mon trophée.

PREMIER GARDE. Donnez, donnez.

DEUXIÈME GARDE. Est-ce que madame part?...

LABREDÈCHE. Tout le monde déménage donc? j'ai manqué d'être emballé tout vif en traversant le pavillon Marsan. Laissez donc, laissez donc; j'ai pris ce drapeau au risque de ma vie, et je ne le lâche pas... (*A part.*) Cela peut servir: on dit que l'autre a couché à Fontainebleau.

LE CAPITAINE. A cheval! messieurs, à cheval!

(Tous les gardes sortent.)

UN VALET. Les équipages de M. le comte d'Artois sont prêts.

UN AIDE-DE-CAMP, Imbécille! Où allez-vous, monsieur l'introducteur des ambassadeurs?

L'INTRODUCTEUR. Faites agréer mes excuses au roi... j'apprends que ma femme vient d'accoucher... (*A part.*) Si l'empereur consentait à être le parrain!...

LABREDÈCHE dépose son drapeau derrière un meuble. Ah! monsieur le maître de la garde-robe, un instant, un instant! Vous ne vous en irez pas comme cela. Ma pétition! ma pétition! Ah! j'ai voulu voir ce que vous pensiez; vous vous êtes trahi devant moi: c'est un piège que je vous ai

tendu... Et vous appelez un brigand, un ogre, Napoléon-le-grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse!... Ma pétition...

LE GRAND-MAITRE. Monsieur, c'est impossible; je l'ai mise sous les yeux du roi, et sa majesté ayant égard à vos services et aux malheurs de votre famille, vous a accordé une pension de douze cents francs.

LABREDÈCHE. Une pension de douze cents francs!

LE GRAND-MAITRE. Elle est enregistré au grand-livre depuis hier, et en voici le brevet.

LABREDÈCHE. Le brevet enregistré... et l'autre qui sera ici dans une demi-heure... Eh bien! il ne se ruine pas, votre roi!... ses grâces ne lui coûtent pas cher. Il accorde hier, et il s'en va aujourd'hui: sa pension m'aura été payé un jour... Douze cents francs par an, c'est trois livres dix sous que j'ai droit de toucher... Je ne veux rien de la famille des Bourbons! je suis un homme désintéressé... J'aime et j'admire l'empereur, entendez-vous? Je déchire votre brevet... (*A part.*) Ne jetons pas les morceaux... Cela peut servir... (*Haut.*) Apprenez, monsieur, que j'ai eu deux frères gelés en Russie... (*A part.*) Je crois que c'est le moment de remplacer mes frères...

UN AIDE-DE-CAMP. Factionnaire, ne laissez sortir personne...

LABREDÈCHE. Eh bien! me voilà enfermé ici, moi? compromis avec la famille royale? (*A des courtisans.*) C'est une indignité, messieurs!...

LA SENTINELLE. Messieurs, on ne passe pas.

PLUSIEURS VOIX. Comment! Pourquoi?

QUELQU'UN. Mais je serai compromis, moi, si l'empereur me trouve ici...

LE COMTE. Si j'avais pu du moins quitter cet habit!...

LABREDÈCHE. Monsieur le comte... (*A part.*) Diable! il a des décorations, des crachats pour douze cents francs au moins... une année de ma pension.... Monsieur le comte, si vous voulez le bien, vous pourrez vous mêler dans la foule sans être reconnu.

LE COMTE. Oh! mon ami, quel service! (*Ils changent d'habits.*) Là! mon chapeau. donnez-moi le vôtre... Je me sacrifie.

DES VOIX. C'est le roi qui nous perd tous.

D'AUTRES. Non, c'est la chambre...

D'AUTRES. Si le roi n'avait pas proposé des lois...

LAPEUILLADE. Le roi va passer, messieurs ; silence, quelles que soient les opinions !... Royalistes, n'oubliez pas qu'il est le fils de saint Louis... Libéraux, souvenez-vous que c'est à lui que vous devez la Charte. Respect au malheur et aux cheveux blancs !...

(Louis XVIII passe ; profond silence. Les courtisans le suivent et parlent en sortant.)

PREMIER COURTISAN. Vas-tu à Gand ?

DEUXIÈME COURTISAN. Non.

TROISIÈME COURTISAN. Et monsieur le comte !

QUATRIÈME COURTISAN. J'accompagne sa majesté.

RÉGNIER. Et moi je reste ici. On a dû parler à l'empereur...

LABREDÈCHE, tirant de sa poche une cocarde tricolore. Arborons les couleurs nationales !... maintenant l'autre peut venir.

UN DE CEUX QUI SONT RESTÉS. Oh ! monsieur, où vous êtes-vous procuré cette cocarde ? Si je pouvais en avoir une !...

UN SECOND COURTISAN. Et moi !

UN TROISIÈME. Et moi aussi !

UN QUATRIÈME. On ne nous en vendrait pas peut-être ?...

LABREDÈCHE. J'en ai, messieurs ! j'en ai pour nous tous ! Il y a long-tems que je conspire ! J'avais des correspondances avec l'île d'Elbe. Il y a trois mois que je sais que notre grand empereur va revenir... Quel homme !

UN AUTRE. Et on l'appelait un tyran !

LABREDÈCHE. Un tyran, lui !..... Lui si bon, qui m'avait donné une pension parce que mes deux frères avaient été gelés en Russie. (A part.) Ce n'est plus le moment de parler de mon père... Ah ! messieurs, qu'est-ce qu'on entend ?

PLUSIEURS PERSONNES, entrant. L'empereur vient d'entrer à Paris.

LABREDÈCHE, à un huissier. Mon ami, voilà cinq francs ; courez chez moi, rue de la Harpe, au cinquième ; faites mettre quatre lampions sur ma croisée... Un jour de fête, morbleu !... Vive l'empereur !

CRIS DANS LE LOINTAIN. Ah ! ah ! le voilà... le voilà.

LABREDÈCHE. Entendez-vous, monsieur ? le voilà le conquérant du monde ! il s'approche ; nous allons le voir face à face.

UN AUTRE. Quel bonheur !

CRIS PLUS RAPPROCHÉS. Vive l'empereur ! Vive l'empereur !

(Des officiers généraux entrent.)

LABREDÈCHE. Soyez les bienvenus, messieurs ; nous vous attendons, nous attendons l'empereur.

UN OFFICIER. Il nous suit, messieurs...

BRUIT DE VOIX. Le voilà ! Vive l'empereur ! Sire... non ! nous vous porterons. C'est dans nos bras que Votre Majesté doit rentrer dans son palais...

NAPOLÉON, entrant. Oui, mes enfans, oui, je vous remercie. Oui, je suis votre père, votre empereur... Votre joie me va au cœur. Mes amis, vous savez ; quand l'empereur revient aux Tuileries, on remet le drapeau...

DES VOIX. Un drapeau ! un drapeau !

LABREDÈCHE. Quel trait de lumière ! Un drapeau ! moi, j'en ai un drapeau... que j'ai apporté au milieu de mille dangers : un drapeau que je conservais caché depuis huit mois, pour cette mémorable journée ! Le voilà, sire. Je suis heureux d'être le premier à offrir à votre majesté cette preuve de dévouement à son auguste personne.

PLUSIEURS VOIX. Arborons-le ! Arborons-le !

NAPOLÉON, à Labredèche. Je vous ai déjà vu.

LABREDÈCHE. Sire, votre majesté m'avait accordé une pension de douze cents francs...

DES COURTISANS. Votre majesté veut-elle recevoir nos félicitations !

TOUS. Sire... Votre majesté...

NAPOLÉON. Oui, messieurs ; mais n'oublions pas que c'est une révolution de soldats et de sous-lieutenans ; d'autres en profiteront peut-être, mais c'est le peuple qui a tout fait, c'est à lui que j'adois tout.

L'HUISSIER. Sire, les envoyés de la chambre des députés sont là...

NAPOLÉON. Faites entrer.

UN AUTRE HUISSIER. Les envoyés de la chambre des pairs !

NAPOLÉON. Messieurs les envoyés de la chambre des députés ! la chambre s'est rendue indigne de la confiance de la nation en faisant payer au peuple les dettes contractées à l'étranger pour répandre le sang français. J'abolis la chambre des députés.

Messieurs les envoyés de la chambre des

pairs! la chambre est composée en partie d'hommes qui ont porté les armes contre la patrie; ils ont intérêt au rétablissement des droits féodaux et à l'annulation des ventes nationales. Je casse la chambre des pairs.

J'appellerai les électeurs au champ de mai, et là je consacrerai les droits du peuple; car le trône est fait pour la nation et non la nation pour le trône.

J'espère la paix; je ne crains pas la

guerre; mes aigles ont toujours les ailes déployées, et ma devise est celle des preux: Fais ce que dois, advienne que pourra...

TOUS. Vive l'empereur!

BERTRAND. Sire, vous êtes plus grand que jamais...

NAPOLÉON, à part. Puissé-je un jour ne pas regretter l'île d'Elbe!

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE VI.

Dingt-et-unième Tableau.

SAINTE-HÉLÈNE. — 1821.

La vallée de James-Town. Point de vue d'où Napoléon considérait la rade, sur le versant de la chaîne de montagnes opposé à Longwood, et qui regarde Plantation-House. Le chemin, large d'abord et bifurqué, se rétrécit ensuite et disparaît à son point de jonction sur le plan incliné de la côte, au bas de laquelle se laissent apercevoir quelques sommets d'édifices. C'est la ville de James-Town, au-delà de laquelle on découvre la mer. La scène est encaissée à droite et à gauche de roches escarpées où les deux branches de chemin disparaissent et s'enfoncent: l'une, à la droite du spectateur, mène à Longwood; l'autre, à sa gauche, conduit à Briars.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAPOLÉON, SIR HUDSON LOWE,
SANTINI, UN SOUS-OFFICIER.

(Napoléon est sur la cime d'un rocher, regardant l'Océan.)

SIR HUDSON LOWE, sur le devant, parlant à un sous-officier. Si le général Bonaparte veut sortir à cheval aujourd'hui, comme j'ai reçu de nouveaux ordres de mon gouvernement, vous l'accompagnerez à dix pas de distance; jamais plus loin.

LE SOUS-OFFICIER. Yes, sir Hudson Lowe.

(Napoléon, pensif, descend du rocher et s'éloigne lentement par la droite.)

SIR HUDSON LOWE. Rappelez-vous, monsieur, que quiconque essaiera de favoriser l'évasion du général sera puni de mort. Je vous rappelle cela, parce que vous n'êtes dans l'île que depuis un mois.

LE SOUS-OFFICIER. Yes, sir.

(Hudson Lowe s'éloigne. — Santini paraît du côté opposé, met le gouverneur en joue; mais apercevant l'officier anglais, il abaisse son fusil.)

SANTINI, à part. Demonio d'Inglese!...

(Il se rapproche en chantant.)

« Ma tu chi sai

» Si soverrai di me... »

LE SOUS-OFFICIER, qui l'a eu mettre en joue Hudson Lowe. Ah! voi chassez, sir?..

SANTINI. Oui, l'empereur est si mal nourri que je veux ajouter quelque chose à son dîner.

LE SOUS-OFFICIER. Et qu'est-ce que voi chassez?

SANTINI. Des petits oiseaux, des alouettes.

LE SOUS-OFFICIER. Yes! yes! des alouettes! Voi avez un bel fousil...

SANTINI. C'est un fusil de France.

LE SOUS-OFFICIER. Montrez.

SANTINI. Pourquoi?

LE SOUS-OFFICIER. Jé voulé voir s'il être bien en joue... Jy être chassir aussi...

SANTINI. Ah! ah!

LE SOUS-OFFICIER. Yes, yes. (Mettant en joue.) Bien! (Il tire dans une tronç d'arbre; la balle fait sauter des éclats. Il va à l'arbre, et, avec un couteau, il retire la balle; puis, revenant à Santini.) Ah! voilà le petit plomb avec lequel vous tirez les alouettes?... Vous tirez bien, mon ami, si vous tuez à tout coup.

SANTINI. Que veut dire cela?

LE SOUS-OFFICIER. Et pour qui était cette balle?

SANTINI. Pour le gouverneur, et celle qui reste pour moi.

LE SOUS-OFFICIER. Pour tuer le gouverneur ?

SANTINI. Vous n'êtes donc pas Anglais ?

LE SOUS-OFFICIER. Imbécille !

SANTINI. Comment êtes-vous ici ?

LE SOUS-OFFICIER. Pour sauver l'empereur.

SANTINI. Vos moyens ?

LE SOUS-OFFICIER. Il les saura.

SANTINI. Se fiera-t-il à vous ?

LE SOUS-OFFICIER. Oui.

SANTINI. Il vous connaît donc ?

LE SOUS-OFFICIER. Oui.

SANTINI. Depuis long-tems ?

LE SOUS-OFFICIER. Avant que tu n'eusses entendu prononcer son nom.

SANTINI. Je le sers depuis sept ans, moi.

LE SOUS-OFFICIER. Et moi depuis trente, entends-tu ?

SANTINI. Et comment lui parlerez-vous ?

LE SOUS-OFFICIER. Je l'accompagnerai à cheval.

SANTINI. Il ne voudra pas sortir.

LE SOUS-OFFICIER. Alors j'entrerais.

SANTINI. Il ne reçoit pas d'officiers anglais.

LE SOUS-OFFICIER. Tu lui diras que j'ai le mot d'ordre.

SANTINI. Il n'en donne pas.

LE SOUS-OFFICIER. Il m'en a donné un à moi.

SANTINI. Lequel ?

LE SOUS-OFFICIER. *Tou'ou et liberté.*

SANTINI. Vous êtes Français ?

LE SOUS-OFFICIER. Aussi vrai que tu es Corse.

SANTINI. Quelle est votre famille ?

LE SOUS-OFFICIER. Je n'en ai pas.

SANTINI. Êtes-vous soldat ?

LE SOUS-OFFICIER. Non.

SANTINI. Mais qui êtes-vous ?

LE SOUS-OFFICIER. Un espion. Va.

SANTINI. Adieu.

L'ESPION. Au revoir.

(Ils se séparent.—Le théâtre change.)

Vingt-deuxième Tableau.

La chambre à coucher de Napoléon, à Longwood. Au fond, à gauche, son lit de fer. A droite, une cheminée où sont suspendus deux portraits de l'impératrice, et celui du roi de Rome : la cheminée supporte aussi un petit buste en marbre du roi de Rome. Du même côté, un canapé encombré de livres, derrière lequel est une porte. Au pied du canapé, du côté de la cheminée, un portrait de Marie-Louise et du roi de Rome. Au-dessus, la grosse montre d'argent du grand Frédéric, laquelle a pour pendanct la montre de Napoléon. A gauche, la porte du cabinet de l'empereur. Au milieu un petit guéridon.

SCENE II.

LAS CASES, MARCHAND, puis NAPOLEON.

LAS CASES, feuilletant une brochure. Quel infâme libelle !

MARCHAND. Encore contre l'empereur ?

LAS CASES. Cet archevêque de Malines ! cet annômneur du dieu Mars, écrire l'ambassade de Varsovie ! Aussi quelle hâte sir Hudson Lowe a mise à nous l'envoyer !.. tandis qu'hier il a retenu l'ouvrage de ce membre du parlement anglais...

MARCHAND. Songez donc, monsieur le comte, qu'il y avait en lettres d'or, sur la couverture. *A Napoléon-le-Grand...*

LAS CASES. L'adresse était bien mise !

MARCHAND. Aussi l'empereur ne l'a-t-il pas reçu.

LAS CASES. Opprobre et pitié.

MARCHAND. L'empereur ! l'empereur !

NAPOLEON, entrant. Vous cachez quelque chose, Las Cases.

LAS CASES. Rien... un nouveau libelle contre votre majesté.

NAPOLEON. Donnez, donnez donc, enfant ; est-ce que vous croyez que je suis sensible à leurs coups d'épingle ?.. Ah c'est de ce pauvre abbé ! il calomnie, il injurie !.. Ce que c'est que d'avoir perdu une ambassade !

LAS CASES. Sire...

NAPOLEON. Laissez-les tirer à poudre et mordre sur le granit. Quand ils voudront

être lus, ils seront justes; quand ils voudront être beaux, ils me loueront. Donnez-moi le *Morning-Chronicle* et le *Statesman*.

MARCHAND. Le gouverneur les a supprimés.

NAPOLÉON. Ah! c'est bien.

LAS CASES. Votre majesté a abrégé sa promenade aujourd'hui.

NAPOLÉON. Oui. (*A Marchand.*) Faites-moi donner du café. (*A Las Cases.* Ils m'ont parqué, mon cher. Sainte-Hélène, avec ses huit lieues de tour, est trop étendue! moi qui me trouvais à l'étroit en Europe!... ou plutôt, l'air des montagnes est trop pur... Il me faut ma vallée malsaine... On me toise l'espace, et un soldat anglais me couche en joue quand j'approche des limites... Comment les souverains d'Europe peuvent-ils laisser polluer en moi le caractère sacré de souveraineté?... Ne voient-ils pas qu'ils se tuent de leurs propres mains à Sainte-Hélène?... Toutefois je ne me plaindrai pas; les plaintes sont au-dessous de ma dignité et de mon caractère... J'ordonne ou je me tais.

LAS CASES. Le monde vous vengera, sire; et vous êtes plus grand ici qu'aux Tuileries.

NAPOLÉON. Je le sais bien, et cela me fait passer sur beaucoup de choses!... Mais si c'est à ce prix qu'on devient un homme de Plutarque!... Au moins Régulus n'a souffert que trois jours.

MARCHAND. Voici votre café, sire. Il y avait là le médecin de sir Hudson Lowe...

NAPOLÉON. Et pourquoi le médecin de sir Hudson Lowe?

MARCHAND. Il a appris que votre majesté était souffrante.

NAPOLÉON. Et il m'e...voit son médecin? ..

(Il flairer son café et le jette.)

MARCHAND. Est-ce que ce café est mauvais, sire?

NAPOLÉON. Non; mais Corvisart m'a toujours dit de me défier du café qui sent l'ail. Il me semble pourtant que du café m'aurait fait du bien... Mais je n'en ai encore pris de bon qu'une fois depuis que je suis ici, et j'ai été mieux pendant trois jours... Marchand, il faudra vous en procurer à quelque prix que ce soit.

MARCHAND. Sire, nous n'avons pas d'argent.

NAPOLÉON. Vous le troquerez contre un bijou quelconque à moi. (*Bruit au dehors.*)

Eh bien! qu'y a-t-il? quel est ce bruit? voyez; c'est la voix de Santini... voyez.

SIR HUDSON LOWE, dans la coulisse. French dog!

SANTINI. Birbone!

NAPOLÉON. Oh! une dispute entre Santini et le gouverneur.

MARCHAND, de la porte. On n'entre pas.

SIR HUDSON LOWE. Il faut que je lui parle.

NAPOLÉON, à Marchand. Laissez... laissez.... Je vous écoute, sir Hudson! mais parlez de la porte; c'est de là que me parlent mes valets.

SIR HUDSON LOWE. Général Bonaparte...

NAPOLÉON. D'abord je ne suis pas pour vous le général Bonaparte; je suis l'empereur Napoléon. Nommez-moi du titre qui m'appartient, ou ne me nommez pas.

SIR HUDSON LOWE. J'ai reçu l'ordre de mon gouvernement de ne vous appeler que...

NAPOLÉON. Ah! oui, de lord Castlereagh, de lord Bathurst! Qu'ils m'appellent comme ils voudront! ils ne m'empêcheront pas d'être moi. Eux tous, et vous qui me parlez, vous serez oubliés avant que les vers aient eu le temps de digérer vos cadavres; ou si vous êtes connus, ce sera pour les indignités que vous aurez exercées contre moi; tandis que l'empereur Napoléon demeurera toujours l'étoile des peuples civilisés!... Parlez maintenant; que voulez-vous?

SIR HUDSON LOWE. Que le Corse Santini soit remis entre mes mains.

NAPOLÉON. Et qu'a fait le Corse Santini?

SIR HUDSON LOWE. Il a frappé l'un des soldats anglais qui abattaient les arbres qui sont sur le chemin de Plantation-House.

LAS CASES. Et pourquoi abattait-on ces arbres?

NAPOLÉON. Pourquoi, mon pauvre Las Cases? pourquoi? Parce que l'empereur Napoléon aimait à se reposer sous leur ombre qui seule brisait la force de leur soleil du tropique... S'ils pouvaient faire rougir la terre, ils le feraient.

SIR HUDSON LOWE. Le gouvernement ignorait...

NAPOLÉON. Vous ne l'ignoriez pas, vous! vous qui m'avez vu vingt fois m'y asseoir, sous cette ombre qui me rappelait mes hêtres d'Europe!

SIR HUDSON LOWE. On en plantera d'autres.

NAPOLÉON, *se levant*. Malheureux ! Et que voulez-vous faire de Santini ?

SIR HUDSON LOWE. Le renvoyer en France.

NAPOLÉON. Oh ! je vous le livre alors, et de grand cœur !... Seulement je demande à lui dire adieu... Vous le fouillerez en sortant... Si c'est tout ce que vous aviez à me dire... allez.

SIR HUDSON LOWE. J'ai reçu des ordres de mon gouvernement pour restreindre la dépense de votre table.

NAPOLÉON. Je ne croyais pas que ce fût possible. Et que m'accorde-t-on ?

SIR HUDSON LOWE. A compter d'aujourd'hui, vous n'aurez qu'une table de quatre personnes ; une bouteille de vin par tête, et un dîner prié par semaine...

NAPOLÉON. C'est bien ; vous pouvez restreindre encore, et si j'ai trop faim, j'irai m'asseoir à la table du 53^e. Ce sont des braves ; ils ont reçu le baptême de feu.... Ils ne repousseront pas le plus vieux soldat de l'Europe. Est-ce tout ?

SIR HUDSON LOWE. J'ai à vous demander compte du refus que vous avez fait de mon médecin... Les vôtres peuvent mourir ou retourner en France, et alors qui prendra soin de votre santé ?

NAPOLÉON. J'ai refusé votre médecin, parce qu'il est le vôtre, et que nous vous croyons capable de tout.... mais vous entendez : *de tout* ! Et tant que vous resterez avec votre haine, nous resterons avec notre pensée.

SIR HUDSON LOWE. Vous avez tort. Moi qui ai demandé pour vous en Angleterre un palais de bois et des meubles...

NAPOLÉON. Je n'ai besoin ni de meubles ni de palais ; je ne demande qu'un bourreau et un linceul. Marchand, mes bottes ; je vais monter à cheval.

MARCHAND. Les voilà, sire.

NAPOLÉON. Ce sont des bottes neuves ?..

MARCHAND. Oui.

NAPOLÉON. Où les as-tu eues ?

MARCHAND. Sire...

NAPOLÉON. Où les as-tu eues ? J'espère que tu ne te serais pas abaissé à en demander à ce gouverneur !...

MARCHAND. Non, sire... non !.. mais il y a long-tems que, sans le dire à votre

majesté... j'essaie... je tente... Enfin... c'est moi qui les ai faites.

NAPOLÉON, *lui serrant la main*. Mon ami !... Voyez ceci, sir Hudson Lowe ! et rendez-en compte à votre gouvernement.

SIR HUDSON LOWE. Vous êtes décidé à monter à cheval ?

NAPOLÉON. Oui.

SIR HUDSON LOWE. Je vais donc donner l'ordre au sous-officier qui vous servira d'escorte...

NAPOLÉON. Ah ! j'aurai un géolier cavalcadour !... Otez mes bottes, Marchand ; je ne monterai pas à cheval. Je prendrai un bain.

SIR HUDSON LOWE. Vous en avez déjà pris un ce matin, et l'eau est rare dans l'île...

NAPOLÉON, *après une pause*. Ecrivez, Las Cases. (*A sir Hudson Lowe.*) Restez, monsieur. (*Dictant.*) « Ce qui fera la honte » du gouvernement anglais, ce ne sera pas » de m'avoir envoyé à Sainte-Hélène, mais » de m'en avoir donné le commandement à » sir Hudson Lowe. Quant à lui... à compter d'aujourd'hui, je voue son nom à » l'exécration des peuples ; et quand on » voudra dire un peu plus qu'un géolier, » un peumois qu'un bourreau... on dira : » *Sir Hudson Lowe...* » (*Il pousse avec violence la porte, qui se ferme sur le gouverneur.*)... Ah ! je sentais que je prenais ma figure d'ouragan, et je ne voulais pas compromettre ma colère avec cet homme... Eh bien ! quand vous vous plaigniez du brave amiral George Cockburn !... C'était un homme un peu massif, un peu brusque, un peu requin ! mais celui-ci.... c'est un fléau plus grand que toutes les misères de cet affreux rocher...

LAS CASES. Sire, il fallait toujours sortir. Le docteur O'Meara vous a prescrit l'exercice du cheval.

NAPOLÉON. Oui... oui... je sais bien que j'en aurais besoin ; mais comment voulez-vous que je me trouve bien d'une promenade limitée comme un manège?... moi qui faisais tous les jours quinze ou vingt lieues à cheval ! moi que mes ennemis avaient surnommé *le cent mille hommes* ! Marchand, donnez-moi mes éperons. (*A Las Cases.*) Tenez, Las Cases, voilà les éperons que je portais à Dresde et à Champ-Aubert ; je vous les donne, mon ami ; gardez-les ; je ne monterai plus à cheval.

LAS CASES, *à genoux*. Votre majesté me

fait chevalier, sans que j'aie mérité de l'être...

NAPOLEON. Prenez, mon ami... c'est un monument... et vous êtes curieux de mommens, je le sais... Il fallait venir me voir quand je possédais l'épée de François I^{er} et celle du grand Frédéric!

LAS CASES. Il me semble qu'à la place de votre majesté, j'aurais voulu porter l'une ou l'autre.

NAPOLEON, lui pinçant l'oreille. Niais! j'avais la mienne...

LAS CASES. Que votre majesté me pardonne!... je suis quelquefois d'une bêtise!

NAPOLEON, à Santini qui entre. Ah! c'est toi, Santini... (Avec gaieté.) Comment, brigand, tu te permets de battre un soldat anglais... et cela parce qu'il abat un arbre au pied duquel j'aimais à me reposer?... Est-ce vrai?

SANTINI. Sire, outré des mauvais traitemens du gouverneur...

NAPOLEON. Il avoue... voyez-vous le misérable qui avoue?...

SANTINI. Ah! s'ils ne m'avaient pas araché mon fusil!

NAPOLEON. Eh bien?

SANTINI. J'aurais envoyé ce chien d'Anglais...

NAPOLEON. Eh bien! qu'une pareille idée te revienne, et tu verras comme je te traiterai!... Messieurs, voilà Santini qui voulait tuer le gouverneur... Il me ferait de belles affaires! Vilain... (Cherchant un mot.) Corse!

SANTINI. Oui, il fallait que l'île fût débarrassée du gouverneur ou de moi: le malheur veut que ce soit moi qui parte, sire! moi qui comptais mourir près de votre majesté!

NAPOLEON. Oui, c'est vrai. Tu pars, mon pauvre Santini...

SANTINI. Ah! si votre majesté le permettait, je resterais malgré eux; il faudrait qu'ils m'emportassent par morceaux.

NAPOLEON. Non pas! ce n'est pas un séjour regrettable que Sainte-Hélène... Dépêche-toi d'en sortir, puisque tu le peux... Quant à moi... ils me feront mourir ici, c'est certain.

SANTINI. Votre majesté est sortie de l'île d'Elbe aussi!...

NAPOLEON. Sainte-Hélène me gardera; va, mon ami. Pars; l'air de la mer est

pur... L'Océan est immense. Il doit être doux de respirer l'air de la mer et d'être bercé par les vagues de l'Océan... Dans quelques jours tu verras succéder à ce ciel ardent un ciel semé de nuages... (Allant à la fenêtre.) Oh! des nuages! des nuages!

SANTINI. Sire, n'avez-vous aucun message, aucune lettre à me donner?... je retourne en France.

NAPOLEON. Non... Ils te l'enlèveraient d'ailleurs... Seulement si ton destin te conduisait du côté de Vienne, tâche de voir mon fils, mon pauvre enfant. Tu lui diras: « J'ai quitté votre père mourant, exilé du monde, jeté sur un rocher, au milieu de l'Océan. De tous les biens qu'il a perdus, il ne regrette que vous: c'est vous qu'il appelle quand il parle seul, vous qu'il nomme quand il rêve la nuit. Les seuls portraits qui décorent sa chambre sont les vôtres... Et lorsqu'il mourra, il se fera apporter votre buste et mourra les yeux fixés sur lui... » Voilà ce que tu diras à mon fils, Santini; puis que je t'ai embrassé et que tu es parti...

SANTINI, embrassant l'empereur. Sire, vous le reverrez...

NAPOLEON. Comment!

SANTINI. Il y a un officier anglais dans l'antichambre... Il faut que vous le voyez.

NAPOLEON. Jamais...

SANTINI. Il m'a dit de vous répéter ces deux mots: *Toulon et liberté.*

NAPOLEON, tressaillant. C'est bien, je lui parlerai. Et maintenant, mon ami, as-tu de l'argent?

SANTINI. Non, sire; mais qu'importe!

NAPOLEON. As-tu quelques bijoux?

SANTINI. J'ai été obligé de les vendre tous depuis que je suis dans l'île.

NAPOLEON, fouillant dans ses poches. Marchand, apportez-moi quelques couverts d'argent.

SANTINI. Pourquoi, sire!

NAPOLEON. Bien. Brisez-les maintenant. Ils les lui enlèveraient en disant qu'il m'a volé... (Ecrivant quelques mots.) Prends, mon ami, prends aussi ce papier...

SANTINI. Une pension, sire!

NAPOLEON. Maintenant... adieu... laisse-moi... N'oublie pas mon fils. Adieu. Sui-vez-le, messieurs, et envoyez-moi l'officier anglais qui est dans l'antichambre.... (Ils sortent en pleurant, l'espion entre.) Ah! c'est toi; je m'étonnais de ne pas t'avoir vu plus tôt.



L'ESPION. Merci; ce mot est déjà une récompense.. Je n'ai pas pu, sire. Lorsqu'un congrès vous déporta en 1815, j'eus la pensée de vous accompagner. On ne voulut pas de moi sur *le Béliérophon*; on ne voulut pas de moi sur *le Northumberland*. J'offris d'être soldat, matelot, valet... on me refusa. Or, depuis 1815, il ne s'est pas écoulé un jour, une heure, une minute, sans que je fusse tourmenté de la pensée de votre évasion. Je me fis naturaliser Anglais, je m'engageai; je passai à l'Île-de-France, aux grandes Indes... Puis un jour on m'embarqua pour Sainte-Hélène, et depuis un mois je suis près de vous, sans que vous ayez pu vous douter qu'un cœur dévoué à l'empereur et à la France battait sous cet uniforme rouge...

NAPOLÉON. Eh bien ?

L'ESPION. Sire, peut-être avez-vous remarqué un vaisseau à l'ancre, si loin que ses voiles semblent les ailes étendues d'un goéland ?

NAPOLÉON. Oui, et je me suis étonné qu'il restât toujours à la même place.

L'ESPION. C'est qu'il vous attend, sire...

NAPOLÉON. Et comment m'y rendre ?...

L'ESPION. Dans une barque qui est cachée à l'autre extrémité de l'île.

NAPOLÉON. Et ne suis-je pas toujours accompagné d'un officier anglais ?

L'ESPION. Et ne suis-je pas l'officier qui vous accompagne ?

NAPOLÉON. C'est vrai... Et quand pourrai-je partir ?

L'ESPION. Quand vous aurez dit : Je le veux. Le vaisseau restera là jusqu'à ce que j'allume un amas de branches sèches au haut de ce rocher. Ils sauront alors que l'entreprise a échoué, et ils partiront. Mais les moments sont précieux, sire. Il m'a fallu cinq ans pour obtenir cette minute... faites qu'elle ne soit pas perdue.

NAPOLÉON. Tu m'es dévoué; je le savais. (*Lui présente sa tabatière.*) Prends ceci comme un souvenir...

L'ESPION. De l'or !...

NAPOLÉON. C'est une tabatière.

L'ESPION. Mais en or !

NAPOLÉON, *gravant son chiffre dessus avec un poinçon*. Tiens : mon chiffre est dessus... gravé par moi...

L'ESPION. Oh ! maintenant !...

NAPOLÉON. Maintenant, monte sur la barque, et va-t'en.

L'ESPION. Sans vous ?...

NAPOLÉON. Sans moi

L'ESPION. C'est vous que je suis venu chercher; je ne partirai pas sans vous; il faut que je vous rende à la France; il faut que je vous restitue au monde. Une grande idée m'est venue; il faut que je l'accomplisse; il faut que je délivre l'empereur Napoléon, ou que j'y meure ! Dans l'un ou l'autre cas, mon nom est fait ! il vivra...

NAPOLÉON. Ah ! de l'ambition ! je te croyais dévoué. Je me trompais ..

L'ESPION. Un soir, à Saint-Clond, cessa mon dévouement, qui avait commencé à Toulon. Vous m'aviez laissé la vie, je sauvai la vôtre; nous étions quittes. De ce jour où je cessai d'être votre obligé, je devins votre enthousiaste. Sire, rappelez-vous l'île d'Elbe, vous m'y reçûtes mieux, et vous revintes en France...

NAPOLÉON. Eh bien ! c'est pour cela. Je ne ferais que ce que j'ai déjà fait : et à quoi bon ?

L'ESPION. Sire, vous continuerez votre histoire.

NAPOLÉON. Et quel chapitre y ajouterais-je ? Ma carrière regorge .. En sortant d'ici, je risque de tomber; en restant je puis monter encore...

L'ESPION. Je te devine, et je t'écoute à genoux. Parle, parle.

NAPOLÉON, *le regardant*. C'est cela, tu m'as compris. Vois-tu, ce qui n'est qu'admiration vulgaire deviendra culte. Jésus-Christ n'eût pas fondé une croyance, s'il n'avait eu ses quarante jours de passion... Or, ma passion à moi... ma croix, c'est Sainte-Hélène; je la garde, il me la faut.

L'ESPION. Kléber avait raison : tu es grand comme le monde.

NAPOLÉON. M'évader ! m'enfuir ! manquer ma mort, pour quelques jours, quelques heures peut-être qui me restent à vivre... Car, je sens là, vois-tu, tout ce qu'on sent quand on va mourir... Où trouverai-je un tombeau plus imposant à ton avis ? Sainte-Hélène, taillée à pic, n'est-elle point un magnifique piédestal pour la statue colossale que m'élèveront un jour les peuples ?

L'ESPION. Mais votre fils ! votre fils !

NAPOLÉON. Eh bien ! mon nom n'est-il pas un assez bel héritage ?

L'ESPION. C'est bien; tout est dit.

NAPOLÉON. Où vas-tu ?

L'ESPION, *sortant*. Je reviens...

NAPOLÉON. Cet homme avait l'instinct des grandes choses : pourquoi a-t-il marché à côté de sa vie ! (*Se retournant.*) Qu'est cela ? le feu ? un incendie ?

L'ESPION, *rentrant*. Rien ; c'est moi qui ai mis le feu au signal.

NAPOLÉON. Et le vaisseau va partir ?

L'ESPION. Oui.

NAPOLÉON. Et toi ?

L'ESPION. Moi, je reste.

NAPOLÉON. Oh ! malheureux !..... voilà le gouverneur. Qu'as-tu fait ?

SIR HUDSON LOWE, *de la porte*. Pourquoi ce feu ? est-ce un signal ?

L'ESPION. Oui.

SIR HUDSON LOWE. Pourquoi ?

L'ESPION. Pour correspondre avec le vaisseau qui est à l'ancre, en mer.

SIR HUDSON LOWE. Et que fait là ce vaisseau ?

L'ESPION. Il attendait l'empereur, si l'empereur eût voulu fuir.

SIR HUDSON LOWE. Et l'empereur ?

L'ESPION. N'a pas voulu.

SIR HUDSON LOWE, *étonné*. N'a pas voulu ?...

L'ESPION. Non. Vous ne pouvez pas comprendre...

SIR HUDSON LOWE. Et qui avait fait ce complot ?

L'ESPION. Moi.

SIR HUDSON LOWE. Vous ?.. un Anglais ?..

L'ESPION, *jetant son chapeau*. Moi ! un Français !

SIR HUDSON LOWE, *après une pause*. Vous connaissez le bill ?

L'ESPION. Oui.

SIR HUDSON LOWE. La peine ?

L'ESPION. Oui.

SIR HUDSON LOWE. Êtes-vous prêt ?

L'ESPION. Oui.

SIR HUDSON LOWE. Votre procès ne sera pas long.

L'ESPION. Je le sais.

SIR HUDSON LOWE. La grande vergue.

L'ESPION. Soit !.. j'aurai les honneurs du coup de canon.

(*A Napoléon.*) Adieu, sire. Vous entendez... je vais être pendu. C'est un peu votre faute : vous pouviez me faire fusiller à Toulon... Adieu !

(*Il sort avec le gouverneur.*)

NAPOLÉON. À revoir... bientôt ! J'escus... Mon Dieu ! Ah ! ah !

(*Il se couche sur son canapé et reste sans connaissance.*)

MARCHAND, *de la porte*. Peut-on entrer ? sire, peut-on entrer ? L'empereur couché ! pâle, ne répondant pas ! Oh ! venez, docteur, et voyez...

ANTOMARCHI. Il est évanoui ! Transportons-le dans son lit ; l'air du soir lui fera du bien.

(*On le transporte. Le théâtre change.*)

Vingt-troisième Tableau.

La chambre à coucher.

SCÈNE III.

MARCHAND, LAS CASES, BERTRAND,
ANTOMARCHI.

MARCHAND, *frappant à la porte*. Monsieur de Las Cases... monsieur de Las Cases !

LAS CASES. Eh bien ! comment va l'empereur ?

MARCHAND. Il s'affaiblit de plus en plus. Savez-vous quelque chose de cet espion français, et pourquoi depuis huit jours il n'a pas été exécuté, quand le bill porte que

Napoléon.

tout Français qui essaiera de favoriser la fuite de l'empereur sera exécuté à l'instant même ?

LAS CASES. Il était porteur d'un brevet de sous-officier anglais, et, considéré comme tel, il n'a pu être jugé que par un conseil de guerre ; mais cela ne le sauvera pas. Antomarchi est allé à la ville pour en savoir des nouvelles.

MARCHAND. Son arrestation a fait plus de mal à l'empereur qu'une année de souffrance.

LAS CASES. Oh ! Marchand ! le voir

ainsi s'éteindre jour par jour, heure par heure, et ne pas pouvoir lui porter secours au prix de mon sang, de ma vie ! Il me semble que l'Europe nous dira à tous : « Vous étiez là, près de lui, et vous l'avez laissé mourir ! »

BERTRAND, de la porte. L'empereur demande son testament ; il veut y ajouter quelques legs.

LAS CASES. Je le lui porte. Marchand, tâchez de savoir où en est la procédure du Français. Je donnerais dix années de ma vie pour apprendre à l'empereur qu'il est sauvé.

MARCHAND, le suivant jusqu'à la porte. Oh ! si l'empereur était plus mal, rappelez-moi. Son testament !.. Il craint d'avoir oublié quelqu'un. ... le monde qui le calomnie saura s'il était bon !

UN SOLDAT ANGLAIS. Une lettre du gouverneur pour le général Bonaparte.

MARCHAND. Bien. Dois-je la lui remettre ? Peut-être contient-elle quelque nouvelle de France... C'est le cachet de sir Hudson Lowe ; cela ne promet rien de bon.

BERTRAND, de la porte. Marchand, l'empereur a vu par la fenêtre un soldat anglais porteur d'une lettre ; il la demande.

MARCHAND. Monsieur le maréchal, elle est du gouverneur ; osez-vous la lui remettre ?

BERTRAND. Il la veut.

(Il rentre.)

MARCHAND. Ah ! voilà le docteur Antomarchi. Eh bien ! quelles nouvelles ?

ANTOMARCHI. Condamné.

MARCHAND. A mort ?

ANTOMARCHI. A mort.

(On entend sonner violemment dans la chambre.)

MARCHAND. Désespoir ! qu'est cela ?

LAS CASES, sortant. Antomarchi ! Antomarchi ! Oh ! docteur, venez, venez, l'empereur a une crise affreuse ! Une lettre qu'on lui a remise contenait l'arrêt du conseil de guerre...

NAPOLÉON, dans la coulisse. Laissez-moi ! laissez-moi !

ANTOMARCHI. Sire...

NAPOLÉON. Arrière !

LAS CASES. Ah ! voyez, voyez qu'il est pâle !

NAPOLÉON. Écoutez, écoutez tous mon dernier legs !... et je voudrais que l'univers tout entier fût là pour l'entendre... Je lègue

l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre !... Et maintenant j'en ai fini avec le monde. Venez, mes amis, mes enfants, je ne suis plus l'empereur... Je suis un homme mourant, qui souffre... un père qui vous bénit. Ah ! si Larrey était ici, mon brave Larrey ! il ne me guérirait pas, je le sens bien ; mais peut-être qu'il déplacerait mon mal ; et souffrir autre part, ce serait presque du repos. Cela me mord, cela me ronge ! c'est comme un couteau dont la lame se serait brisée dans les chairs. Oh ! cela est atroce !.. Fermez cette fenêtre. Oui, oui, mon pauvre Marchand ; comme cela... merci. Que je ne voie plus ce ciel ardent ! c'est le ciel qui me tue. Oh ! mes amis !... où sont les nuages de Charleroi ?.. mon enfant...

ANTOMARCHI. Portons l'empereur dans son lit.

NAPOLÉON. Non ; je souffre trop. Prenez ce manteau, couvrez-moi de ce manteau. Il ne me quittera plus... c'est celui que je portais à Marengo... Ah ! mes amis, que je vous donne de peine, et qu'on a de mal à mourir !...

ANTOMARCHI. Que faites-vous, sire ?

NAPOLÉON. Je prie ! Tout le monde n'a pas l'avantage d'être athée, ou médecin, docteur... Maintenant je voudrais voir mon fils de plus près... O mon fils, mon enfant ! s'il savait que son père est ici mourant, gardé par des geôliers !... Mais il ne sait rien... il est heureux, il joue... pauvre petit ! N'est-ce pas qu'il saura un jour ce que j'ai souffert ?.. par vous, mes amis ; par ce bon Las Cases ; par mes mémoires, si l'Angleterre ne les détruit pas... Ah ! si mon fils ne portait pas bien le nom de son père !... Si ces Autrichiens qui l'entourent allaient lui inspirer de l'horreur pour moi !.. mon fils me haïr, mon Dieu ! Ah ! dites-moi que mon fils ne me haïra pas ! qu'il ne haïra pas son père. (*Entré le gouverneur.*) Oh ! que veut encore cet homme...

LAS CASES, à sir Hudson Lowe. Sortez, monsieur, sortez.

SIR HUDSON LOWE. J'ai ordre de mon gouvernement de ne pas quitter le général Bonaparte, du moment où l'on pourra craindre...

LAS CASES, levant une cravache. Silence !

NAPOLÉON. Laisse, laisse cet homme, Las Cases !... Je ne le verrai pas, je regarde mon fils... Ouvrez la fenêtre. L'air du soir me fera du bien peut-être... Le soleil se couche, s'éteint, et moi aussi ! Ah !

un nuage! un nuage qui ait passé sur la France!... France! ma chère France! Mon enfant! Donnez-moi un de ses portraits : celui qui est brodé par Marie-Louise... Je ne puis plus voir son buste, mais je le sentirai encore dans mes mains. Merci!... Ah! s'il était là! si je sentais ses petites mains... si je voyais ses beaux cheveux blonds!... Mais rien... Rien! à deux milles lieues!... Oh! ma poitrine!... On dirait qu'on me tennaille... Oh! les rois!... qu'ils viennent donc voir leur patient!... cet uniforme rouge me fait mal! Mon épée!... donnez-moi mon épée!... A moi!... à moi mes grandes batailles!... Marengo! Austerlitz! Iéna! Waterloo!... Waterloo!...

(Il tombe sur le lit.)

BERTRAND. Secourez l'empereur, secou-

rez-le, monsieur Antomarchi! ne voyez-vous pas qu'il se meurt...

NAPOLÉON. Pour mon fils... mon nom... rien que mon nom... (Une pause.) Tête armée! mon Dieu! mon Dieu! nation française!

(Il meurt.)

ANTOMARCHI, *mettant sa main sur le cœur de Napoléon.* L'empereur est mort.

(On s'agenouille.)

SIR HUDSON LOWE, *tirant sa montre.* Six heures moins dix minutes... bien.

(On entend un coup de canon.)

LE DOCTEUR ARNOTT, *se retournant.* Qu'est cela?

SIR HUDSON LOWE. Rien : un espion qu'on vient de pendre...

FIN.